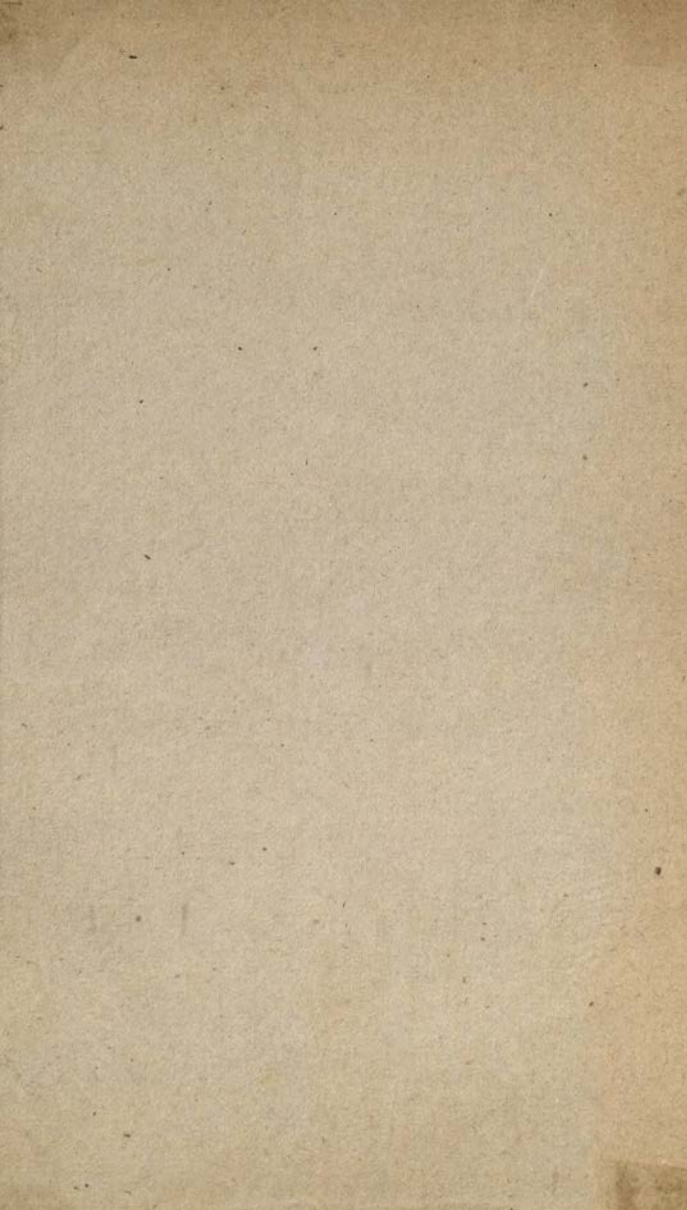


28 423



LES
MYSTÈRES DU SÉRAIL
ET
DES HAREMS TURCS

Suzanne Radolinski

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET C^{OME}., RUE D'ERFURTH, !

Simon Raçon

1465

LES MYSTÈRES DU SÉRAIL

ET
DES HAREMS TURCS

LOIS — MŒURS — USAGES — ANECDOTES

PAR
M^{ME} OLYMPE AUDOUARD

DESSINS DE C. RUDHARDT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

1863

Tous droits réservés

*dit. post.
Suzerica*

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5167317



28423

ZBIORNICA
Kolegów
Zabawianych

NH-67302

AVANT-PROPOS

EN GUISE DE PRÉFACE

Trouvez-vous, lecteurs, qu'une préface soit indispensable à un ouvrage?... D'abord, avez-vous lu souvent des préfaces? Moi, je vous l'avoue, cela m'est arrivé bien rarement, et plus rarement encore elles m'ont amusée; souvent même elles m'ont enlevé l'envie de lire le livre.

Croyez-vous qu'il soit très-nécessaire qu'un auteur écrive vingt ou trente pages pour vous

expliquer ce qui l'a porté à faire ce livre ; pourquoi il l'a fait ; comment il l'a fait ? Ou bien que, pour remplir quelques pages de plus , que lui demande son éditeur, il se creuse le cerveau pour trouver quelques phrases plus ou moins spirituelles ?

Pour mon compte, je trouve cela complètement inutile et parfaitement monotone pour le lecteur.

Eh ! mon Dieu ! c'est bien prosaïque ; cela va peut-être vous enlever quelques illusions ; mais un auteur fait un volume pour le vendre ou, du moins, espérant le vendre. Voilà pourquoi il l'a fait... comment il se fait qu'il l'a fait...

J'avoue très-humblement que je ne suis pas une exception à la règle : je fais cet ouvrage, espérant le vendre.

Ce que je viens de dire sur les préfaces ne regarde, bien entendu, que les préfaces faites par l'auteur lui-même. Celles que l'on demande à un confrère obligeant, dont le nom est une célébrité dans les lettres, donnent certainement plus de valeur à l'ouvrage, puisqu'elles y ajoutent quel-

ques pages spirituelles ; mais j'y trouve trois inconvénients :

D'abord, c'est mettre en demeure cet auteur de dire du bien de vous à vos lecteurs... ce qui n'est pas précisément fort modeste ;

Secondement, c'est ennuyer cet auteur ; car faire une préface est toujours une corvée ;

Troisièmement, on se met dans cette fâcheuse position de se dire, si l'ouvrage ne se vend pas : « Il faut, hélas ! qu'il soit bien mauvais, puisque, malgré cette préface, il ne s'est pas vendu. » S'il se vend, on se demande : « Est-ce à cause de sa propre valeur, ou à cause de la spirituelle préface ou du nom célèbre que j'ai placé sur la couverture ? »

Cette incertitude est ennuyeuse ; pour moi, j'aime mieux connaître la vérité, pour crue et laide qu'elle soit, que de rester dans le doute. Voilà pourquoi je n'ai pas prié un de nos célèbres écrivains de me faire une préface.

Maintenant, chers lecteurs, si vous tenez absolument à savoir comment il se fait que moi, Française, je connaisse si bien les mystères du

sérait et des harems, et que je vous parle si longuement des mœurs et usages des Orientaux, je vous l'expliquerai :

Il y a cinq ans, j'étais, avec mon père, assise sur une jetée du port de la Joliette, à Marseille ; tout près de nous chauffait *l'Esperanza*, coquet et joli vapeur. Mon père adorait la mer et les voyages. Il ne pouvait voir un navire quitter le port sans pousser un profond soupir.

— Pour où chauffe *l'Esperanza*? demandait-il à un matelot.

— Pour Constantinople, lui répondit cet homme.

— Je mourrai avec un regret, me dit mon père, celui de n'avoir pas vu cette ville, qui est, dit-on, la plus belle ville du monde, et qui a un cachet tout particulier qui ne ressemble en rien aux villes de l'Europe.

— Mais, répondis-je, rien n'est plus facile que de vous enlever ce regret... Moi aussi, j'ai grande envie de connaître l'Orient. Ce que j'ai lu sur ce pays m'intrigue; le sort des femmes enfermées dans des harems, ne sortant que voilées;

des hommes durs, méchants, qui, pour un rien, mettent leurs femmes dans des sacs, et les envoient sans cérémonie au fond du Bosphore... tout cela me paraît curieux à voir de près... Allons à Constantinople.

— Ta, ta, ta, me dit mon père; voyager avec une femme, c'est-à-dire avec vingt colis, ce n'est pas amusant.

— Ah! vous êtes injuste! m'écriai-je; vous savez bien que la toilette est mon moindre souci; je vous promets de n'emporter que deux petits colis.

— En ce cas, je m'engage à t'y mener. Nous nous arrangerons pour prendre le premier bateau qui partira, répliqua mon père.

Le premier bateau qui partira, cela me renvoyait au moins à huit jours, et quand quelque chose me sourit, j'ai le mauvais défaut de ne pas savoir attendre. Et aller voir ce qu'il y avait de vrai dans tous les contes des *Mille et une Nuits*, que j'avais lus, me souriait beaucoup. Aussi je m'empressai de dire :

— Pourquoi attendre?... la mer est calme; le

temps est au beau ; ce vapeur va avoir une traversée superbe ; pourquoi ne pas partir aujourd'hui ?

— Partir aujourd'hui ! s'écria mon père ; mais tu perds la tête... Tu es toujours la même ; tu ne doutes jamais de rien. Crois-tu que l'on va à Constantinople comme l'on va aux Aygalades ou à Aix, avec cent francs dans la poche pour toute fortune, et, pour tous vêtements, ce que l'on a sur soi ?

Autre vilain défaut : je suis entêtée.

J'appelai un marin de *l'Esperanza*.

— A quelle heure levez-vous l'ancre, mon brave homme ? lui dis-je.

— A trois heures, madame.

— Avez-vous des cabines libres ? pourrait-on prendre encore à cette heure des passagers ? (Il était midi.)

— Dame ! voilà le capitaine qui vous dira ça mieux que moi, me répondit le marin.

Le capitaine s'avança vers nous. Justement il connaissait mon père. Enchanté de l'avoir pour passager, il m'aida à achever de le décider.

Cela, du reste, ne fut pas difficile : comme moi, il aimait un peu l'imprévu, et il avait horreur d'une partie de campagne ou d'un voyage projeté six mois à l'avance, et qui finit toujours par ne pas se réaliser, maladie ou mauvais temps s'en mêlant.

Bref, un quart d'heure après, nos places étaient prises, et nous quittions le port, mon père pour courir régler quelques affaires et passer chez son banquier ; moi, pour prendre congé de quelques parents et amis intimes et pour faire faire nos caisses.

Nous avions deux heures au plus pour tout cela, étant forcés d'être rendus à bord à deux heures et demie... Eh bien ! moi, j'arrivais sur le pont à deux heures vingt-cinq minutes. Mon père y était déjà. Il eut un sourire de contentement en voyant que réellement nous n'avions que trois colis, un pour lui, deux pour moi.

La traversée fut, en effet, superbe, et nous la trouvâmes d'autant plus belle, que ni mon père ni moi nous ne fûmes atteints de cet affreux mal de mer.

Arrivés à Constantinople, mon père se souvint d'un ambassadeur ture qu'il avait connu pendant son séjour à Naples. Il s'informa de lui, et, apprenant qu'il était dans ce moment à Constantinople, il alla lui faire une visite.

Deux heures après, il revint accompagné par ce monsieur, qui est un des personnages éminents de cette ville...

C'était le premier Ture avec qui j'avais l'occasion de causer; et je fus très-étonnée de voir un homme qui n'avait point l'air barbare le moins du monde, qui s'exprimait en français avec aisance et facilité, et qui aurait passé, même en France, pour un homme d'une urbanité et d'une amabilité remarquables.

Je lui avouai que, la tête remplie de nos libretti d'opéra, des contes fantastiques faits sur les femmes turques, sur les harems, je brûlais du désir de voir les unes et les autres. Il m'offrit fort gracieusement de me donner les moyens de satisfaire ma curiosité.

Le lendemain, homme de parole, il me fit visiter son harem, composé de trois femmes et de

six odalisques (comme je ne les nomme pas, je ne suis point indiscret), et il me conduisait à un charmant *yalli* situé sur le Bosphore, dans lequel habitaient sa mère, femme bonne et charmante, et sa jeune sœur, mariée récemment à un général qui se trouvait dans ce moment-là en Syrie.

Cette sœur était et est encore la plus ravissante créature du monde, jolie comme un ange, spirituelle comme plusieurs lutins, et de plus, chose rare et inappréciable pour moi, très-instruite, parlant le français assez bien, le lisant et l'écrivant même. Du reste, le peuple turc a une grande aptitude pour les langues, il les apprend avec une facilité étonnante : il n'est pas rare de voir des Turcs parler cinq ou six langues.

Ces dames me reçurent avec une cordialité, une amabilité dont je garderai toute ma vie un bon et excellent souvenir.

J'ai pu m'en apercevoir plus tard, le peuple turc est très-hospitalier ; un étranger est toujours le bienvenu chez lui, il fait les honneurs de sa maison d'une façon aussi grande que

gracieuse, et il a pour les étrangers une bienveillance, une sympathie que n'ont pas beaucoup de peuples, le Français surtout....., chez qui, par parenthèse, l'hospitalité est à l'état de mot et non de fait.

Huit jours après, la jeune générale et moi nous étions deux amies intimes, si bien qu'elle nous força à quitter notre hôtel pour venir habiter avec elle et sa mère.

Mon père fut logé dans le *sélanlik*, qui était inhabité dans ce moment : la mère était veuve et le général absent.

Cet arrangement m'enchantait, car quel meilleur moyen de connaître les harems que d'en habiter un!... et puis ces dames étaient si bonnes, si prévenantes pour moi!

Mon père était moins enchanté, car si moi, je dînais gaiement avec ces dames, si je passais mes journées, mes soirées avec elles, lui était seul, il ne pouvait pas voir et remercier ces aimables dames qui m'accueillaient si gracieusement; il en maugréait souvent, et il trouvait les lois du harem bien sévères... Heureusement que l'ex-am-

bassadeur de Naples s'érigea son compagnon et son cicerone.

Nous passions de longues heures à causer avec la jeune générale. Elle me demandait curieusement des détails sur notre manière de vivre en France, sur nos usages. Moi je lui faisais les mêmes questions sur ceux de son pays.

Elle me présenta à toutes ses amies. Grâce à elle et aux personnes avec qui elle me fit faire connaissance, j'ai pu visiter le sérail d'Abdul-Medjid, avoir des renseignements exacts sur toutes les dames qui le composaient alors.

J'ai vu aussi grand nombre de harems, les uns avec une seule souveraine, les autres avec deux ou trois souveraines et plusieurs odalisques.

J'ai vu, de mes yeux vu, que tout ce que l'on avait écrit sur la vie des femmes turques, leurs usages, leur position, était rempli d'esprit et d'*humour*, mais complètement inexact.

Alors, curieuse infatigable, j'ai voulu tout voir, tout connaître, les lois qui les régissent, leur genre de vie, le bon et le mauvais de leur position, leurs usages. J'ai pris des notes, non pas

dans le but de faire un ouvrage (je ne pensais pas à cette époque devenir un jour auteur!), mais pour les lire à une amie qui, en partant, m'avait dit :

— A ton retour, tu me diras si tout ce que l'on a écrit sur l'Orient est fable ou vérité.

J'avais conservé ces notes dans un coin oublié de mon secrétaire.

Il y a quelque temps, nous causions voyage avec M. Dentu; il me dit :

— Mais, puisque vous avez habité plusieurs mois Constantinople, pourquoi n'écrivez-vous rien sur ce pays?

Je me souvins de mes notes; je les lui montrai, et nous convînmes que je les remettrais au net et que je les arrangerais pour en faire un volume.

Justement j'avais rapporté des photographies de vues de Constantinople, ce sont celles qui ont servi à faire les dessins de ce volume.

Vous allez dire, lecteur, que je tombe dans le travers que j'ai critiqué tantôt... et que ce n'était pas la peine de trouver cela ridicule pour le faire

immédiatement, car voilà que je viens de vous expliquer tout au long comment et pourquoi j'ai fait cet ouvrage.

D'abord, j'ai commis cette faute sans m'en douter (c'est presque toujours comme cela qu'on les commet). Je me suis laissé entraîner par le plaisir de causer avec vous, et vous ai dit, sans le vouloir, ce que j'avais décidé d'abord qu'il était inutile de vous dire, cela vous intéressant peu.

Vous allez m'objecter que je pourrais allumer mon feu avec ces pages, à présent que je me suis donné le plaisir de les écrire; quoique en septembre, le feu ne serait pas de reste dans cette diable de forêt de Maisons-sur-Seine, où je suis venue pour respirer l'air et le parfum des fleurs, et où je n'ai trouvé que des champignons (et vénéneux encore!) et une humidité anginale... épouvantable...

L'idée de les jeter au feu m'est venue; une pensée m'a arrêtée: c'est qu'en vous les donnant à lire, elles vous prouveront que si mon livre n'est pas plein d'esprit, de fantaisie et d'*humour*, il est au moins plein de vérités et de renseigne-

ments vrais et exacts sur la Turquie, et peut-être ces qualités-là vous disposeront-elles à l'indulgence pour celles qui lui manquent.

OLYMPÉ AUDOUARD.



CHAPITRE PREMIER

Histoire de la sultane Kétiras. — Intérieur du sérail. — Histoire de l'esclave Naoura.

Abdul-Medjid, qui était bien connu par sa bonté, sa générosité pour tous, et surtout par l'extrême faiblesse qu'il avait pour ses femmes, ne sachant rien

leur refuser, et se préoccupant sans cesse de leur bonheur, a fait un trait de magnanimité qui dépeint bien les sentiments élevés de ce monarque, et montre combien son cœur était apte au plus grand dévouement et au plus grand sacrifice, alors qu'il s'agissait du bonheur d'une femme...

Dans la maison d'une grande dame turque, Missir-el-Anem, il voit un jour une esclave d'une beauté extraordinaire. Il en devient bientôt éperdument amoureux, et veut l'acheter pour en faire sa favorite ; mais la maîtresse de cette esclave, qui aimait tendrement la jeune fille, qui l'avait élevée avec autant de soin que si elle eût été sa mère, qui l'avait même adoptée, dit au souverain qu'elle ne la lui cédera que s'il consent à en faire sa femme légitime... Or, l'usage en Turquie interdit au sultan d'épouser une femme devant la loi.

L'illustre amoureux se retire désespéré de cette réponse ; il essaye de chasser de son cœur l'image de la belle esclave, il reste quelque temps sans la revoir, comptant sur l'absence pour se guérir de son amour ; mais il fait l'expérience que l'absence est un fort mauvais remède : son imagination lui fait revoir celle qu'il aime plus belle, plus séduisante encore, il ne peut parvenir à chasser ses traits de devant ses yeux et de dedans son cœur...

Alors, comme l'amour ne connaît pas d'obstacles,

il se décide à braver les lois et les usages... à l'épouser.

Il a recours à toutes les merveilles du luxe oriental pour préparer dans son sérail l'appartement qu'il lui destine, il la couvre de bijoux, de diamants, ses moindres robes, ses vestes lui coûtent des sommes fabuleuses; et bientôt cette esclave, devenue la femme du sultan, a des équipages somptueux, elle est entourée de tous les raffinements d'un luxe inouï et de ces mille prévenances qu'un homme vraiment amoureux a toujours pour l'objet de sa flamme.

La possession au lieu de diminuer la passion d'Abdul-Medjid ne fait que l'augmenter, il est amoureux, mais amoureux à en perdre la tête.

Son bonheur pourtant n'était pas parfait, car la belle Kétiras se laissait aimer, mais elle n'aimait pas. Au bout même de quelque temps son indifférence se changea en froideur et en mélancolique tristesse, les roses de ses joues se fanèrent, ses yeux s'alanguirent, elle ressemblait à un beau lis courbé sur sa tige, battu par l'orage. Et, alors que toutes les femmes du sérail enviaient son bonheur, elle, elle était très-malheureuse.

Naturellement, la froideur, l'indifférence de Kétiras augmentaient l'amour de son époux au lieu de l'affaiblir; mais il souffrait de posséder la femme sans posséder son cœur. En vain redoublait-il de tendresse, de

délicate attention, il ne faisait pas un pas en avant, au contraire... Il voulut connaître la cause de cette indifférence, de cette tristesse ; il soupçonna une cause secrète, il chercha à la découvrir. Hélas ! il y parvint, je dis hélas ! car il y a de ces vérités si pénibles que l'on regrette de ne pas les avoir ignorées toujours.

La belle Kétiras était amoureuse, elle aussi, à en perdre le repos et la santé, mais pas de son époux ; son cœur s'était donné à un brillant général qu'elle avait aperçu caracolant à la suite du sultan. De là sa mélancolie, car elle ne pouvait entrevoir son amoureux que de loin, à la promenade, ou bien alors qu'il venait dans son *kaïk* se promener sur le Bosphore sous les fenêtres du sérail ; c'est vous dire que lui aussi l'aimait. Le sultan sut tout cela, il connut tous les détails de leur liaison platonique.

Que fit-il ? les Turcs sont jaloux comme des tigres, méchants, vindicatifs, assure-t-on, il les fit jeter, enfermés tous deux dans un sac, au fond du Bosphore, ou bien, plus modéré, il exila le général et mit au cachot sa femme, allez-vous dire, lecteur !... Non, il ne fit rien de tout cela, il pleura comme un simple mortel son bonheur évanoui, ses illusions déçues, il sentit la jalousie lui mordre au cœur pour la première fois de sa vie... Mais il se dit : Puisque je l'aime et qu'elle ne m'aime pas, qu'elle en aime un autre, elle ne sera

jamais heureuse avec moi et je veux qu'elle le soit. Faisant taire son cœur, son amour-propre froissé, sa jalousie, il divorça d'avec elle; il l'installa dans un superbe *yalli* (palais) qu'il lui acheta sur le Bosphore; et, au bout de trois mois, comprenant qu'elle n'oserait jamais lui demander la permission de prendre un autre mari, voulant même lui éviter de commettre l'indélicatesse de lui exprimer ce désir, il lui donna lui-même l'ordre d'épouser le général, et il augmenta de grade et d'appointements son rival.

Le jour que se célébra leur mariage, les quelques élus qui ont l'honneur d'approcher le sultan purent s'apercevoir que leur souverain avait les yeux rouges... Et la première fois que sa voiture croisa celle de la nouvelle générale, on put remarquer que le sultan pâlisait.

Madame la générale avait pris au palais des habitudes de luxe et de dépenses. Sans réfléchir que la caisse de son second mari n'était point comparable à celle de son premier, elle continua à vivre de la même façon; elle fit des dettes, et bientôt la horde des créanciers s'abattit sur le jeune ménage, menaçant de saisir et le palais et le mobilier.

Le sultan sut cela, il donna l'ordre immédiatement de payer les dettes, mais la Porte protesta; les ministres lui dirent que le budget était trop obéré, que le peuple était mécontent, que cela l'irriterait plus

encore, que ces dettes montaient à plus de quatre cent mille francs...

— Mais, s'écrie Abdul-Medjid, si je ne paye pas, on va saisir leur yalli, leur mobilier ; que va devenir cette pauvre Kétiras?...

— Sire, c'est le cas de faire un exemple, exilez le général et sa femme.

— Jamais ! s'écria le monarque.

Cependant les ministres persistèrent de telle façon, donnèrent de si bonnes raisons, qu'en soupirant il signa l'ordre d'exil... Le lendemain un vapeur s'arrêtait devant le palais du général ***, un aide de camp du ministre de la guerre donna connaissance aux époux de l'ordre impérial de se rendre à Brousse en exil. Kétiras mit à la hâte ses bijoux et tous ses objets précieux dans des caisses, et les emporta avec elle.

Le lendemain, les créanciers s'emparèrent du palais en paiement de l'argent qu'on leur devait.

Toutefois, la pensée que cette femme qu'il avait tant aimée, et qu'il aimait encore quoiqu'elle fût la femme d'un autre, était en exil, triste, souffrante peut-être, l'idée surtout qu'elle souffrait de par son fait à lui, était insupportable au sultan. Aussi, sans rien dire à ses ministres, il achète un second yalli, le fait meubler tout comme le premier avec un grand luxe ; il envoie un vapeur chercher les exilés pour les ra-

mener à Constantinople. Une fois de retour, il leur dit :

— Puisque vos créanciers se sont emparés de votre yalli, en voilà un autre, je vous en fais cadeau.

Il nomma le général membre du conseil.

N'est-ce pas pousser l'amour et la délicatesse jusque dans ses dernières limites, que d'agir comme il le fit ? Et y a-t-il beaucoup d'hommes d'une nature assez supérieure pour comprendre ainsi le renoncement de soi-même, l'abnégation et la magnanimité ?

Du reste, on a reproché à Abdul-Medjid d'avoir beaucoup de femmes. Il avait, c'est vrai, six femmes légitimes et quatre favorites, mais il était si adorablement bon pour elles, si faible contre leurs caprices, si soucieux de leur bonheur, que si les hommes se montrent sévères envers lui, les femmes doivent être indulgentes.

La générosité, la bonté poussée à l'extrême, voilà les deux plus grands défauts du défunt sultan, ceux qu'on lui a le plus reprochés.

Avouez, lecteurs, que ce sont là des défauts bien pardonnables. Heureux les souverains à qui l'histoire ne pourra reprocher de plus vilains défauts que ces deux-là !...

Les économistes diront : « Oui, mais sa trop grande générosité, sa bonté frisant la faiblesse, lui ont fait dilapider les finances. » Mais pas autant qu'on veut

bien le dire, puisque le peuple turc est le peuple ayant le moins d'impôts à payer, ne connaissant ni celui des portes et fenêtres, ni celui mobilier, ni celui des chiens, ni une foule d'autres que nous, hélas ! nous ne connaissons que trop.

Abdul-Medjid n'a jamais commis le moindre acte de cruauté. Son règne n'a été marqué par aucun de ces actes barbares qui ont rendu tristement célèbre le règne de ses prédécesseurs... Bonté et clémence, voilà quelle était sa devise...

Dans toutes les guerres qui ont eu lieu sous son règne, lorsqu'on venait lui annoncer une victoire, en voyant le chiffre des morts chez les ennemis, il soupirait tristement en disant : « Oh ! la guerre ! la guerre ! c'est quelquefois une nécessité, mais c'est une bien triste nécessité !... » Il avait la vue du sang en horreur.

Il est d'usage, en Orient, qu'un sultan, en montant sur le trône, égorge un mouton. Abdul-Medjid, au moment d'enfoncer le poignard dans le flanc de cette pauvre bête, détourna la tête en disant : « Non, pourquoi égorger cette pauvre bête ? quel mal a-t-elle fait ? »

Cette coutume de tuer un mouton le jour où le nouveau sultan monte sur le trône a été inspirée aux Turcs par le sacrifice d'Abraham.

Le sultan veut, par ce sacrifice, attirer la bénédic-

tion de Dieu sur le peuple dont il va devenir le souverain.

Abdul-Medjid a été le premier souverain qui se soit montré bon et tolérant pour les chrétiens. Ainsi, avant son règne, ils ne pouvaient bâtir aucune église sur le sol musulman. Abdul-Medjid, non-seulement leur permit de bâtir des églises, mais encore il leur donna de l'argent pour les aider à les construire... Ainsi, en 1851, il donna vingt-cinq mille francs aux chrétiens de l'île de Crète pour se construire une église, et il leur fit don du terrain.

Lors des malheureux événements de Syrie, Abdul-Medjid a été vivement impressionné. Des personnes qui avaient l'honneur de l'approcher m'ont assuré l'avoir vu pleurer aux tristes détails du récit de ces massacres.

On a dit et répété qu'Abdul-Medjid avait cinq cents femmes dans son sérail. Oui, c'est vrai, en comprenant les dames d'honneur, les esclaves attachées aux six femmes et aux quatre favorites, celles attachées au service des dames d'honneur elles-mêmes ; mais ces esclaves sont des jeunes filles achetées par le sultan, qu'il fait soigneusement élever, qu'il marie lorsqu'elles sont en âge de l'être, et sans s'arroger le moins du monde sur elles ce que jadis on nommait en France le droit du seigneur.

Le sérail de Dalma-Bachi, quoique communiquant

avec le palais du sultan, forme un palais tout à fait à part. C'est un grand bâtiment en rez-de-chaussée surmonté de trois étages, donnant, d'un côté, dans un magnifique jardin entouré d'une haute muraille, exclusivement réservé à ces dames, et de l'autre côté, sur le Bosphore.

Le sultan a son appartement en dehors du sérail ; mais il en a un aussi dans le sérail, composé de magnifiques salons de réception, d'une salle d'apparat. C'est là qu'il se tient le jour de l'an et aux fêtes du Baïram et autres.

Il est assis sur son trône, et chacune des femmes composant son harem vient défiler devant lui suivant la hiérarchie des grades.

Dans le temps où les sultans étaient plus farouches et moins civilisés, elles étaient tenues de lui baiser le pied. Avouez, lecteur, que c'était là un usage peu galant ; Abdul-Medjid était de cet avis, et il l'a aboli. A présent, une esclave tient le bout d'une écharpe posée sur le sultan, et les femmes la prennent en s'inclinant ; elles sont censées la baiser.

Il y a une salle de spectacle très-belle dans le sérail ; elle est construite sur le modèle de nos salles de spectacle de Paris, et décorée avec un luxe inouï. Là, on joue opéras, ballets, comédies. Ce sont nos opéras les plus en vogue, nos ballets les plus gais, nos comédies les plus amusantes, qui, traduits en turc, sont

représentés. Les hommes sont remplacés, et très-avantageusement, je vous le jure, par les femmes ; danseurs, musiciens, comédiens, chanteurs, tout cela est pris dans les esclaves du palais.

Il y a dans le palais de jeunes esclaves ; on a soin de choisir les plus jeunes et les plus jolies, auxquelles des maîtres français ou italiens viennent donner des leçons.

Selon leur aptitude, aux unes on apprend la danse, aux autres le chant, aux autres la comédie ; les unes remplissent les rôles de femme, les autres ceux d'homme ; tous leurs costumes viennent de Paris, et sont exactement copiés sur ceux que nous voyons sur nos théâtres.

Il y a deux genres de musique : la musique officielle, comme l'on dirait la musique militaire avec les différents instruments ; ces musiciennes-là portent un costume qui ressemble beaucoup à celui des militaires turcs, avec cette différence que le leur est brodé plus richement. Ce sont ces musiciennes qui tiennent l'orchestre, et elles s'en acquittent à merveille. Leur chef d'orchestre bat la mesure avec une précision et un aplomb remarquables.

L'autre corps de musique du palais est formé des jeunes filles qui jouent ou du piano, ou de la harpe, ou du violon, qui chantent en s'accompagnant. Celles-là se rendent chez les femmes ou favorites lors-

qu'elles le désirent, les distraient par leurs chants, leur danse et leur musique.

Dans ce théâtre, il va sans dire qu'aucun autre homme que le sultan n'entre jamais ; toutes les femmes qui composent le sérail y sont admises, ainsi que les sultanes mariées ; on fait aussi quelques invitations parmi les femmes des notables, ministres ou autres.

N'allez pas croire que, dans le sérail, toutes ces cinq cents femmes vivent ensemble ; non, toutes ont leur logement séparé dans l'ordre qui suit :

Les six femmes et les quatre favorites ont chacune un appartement complètement séparé. Cet appartement se compose de chambre, boudoir, salle à manger, salon. Elles ont leurs esclaves, leurs voitures, leurs cochers, tout leur personnel enfin particulier, et elles peuvent ne jamais voir les autres femmes, si c'est leur bon plaisir ; mais ordinairement elles se voient, se rendent des visites, s'invitent à dîner, à venir passer la soirée chez l'une d'elles. La bonne intelligence est bien troublée quelquefois ; mais le plus souvent elles s'amuseut toutes ensemble.

On nous a toujours représenté les femmes turques comme de pauvres esclaves, retenues prisonnières par un maître dur et farouche, gardées par des cerbères vigilants. Eh bien, lecteur, il n'en est rien. D'abord, ce qu'on nomme leur prison est un palais féerique où

l'on a réuni tout ce qui peut plaire à une femme; ensuite, elles peuvent parfaitement sortir. Toutes ces dames du sérail sortent tous les jours; elles vont aux Eaux-Douces, à Kalender, ou bien faire des emplettes.

Lorsque l'envie leur prend de sortir, et elle leur prend souvent, elles commandent leur voiture à leurs eunuques, et elles partent sans prévenir personne, rentrant à l'heure qu'elles veulent, allant où elles veulent, sans que l'on ait le droit de leur faire une observation.

L'intérieur du sérail ressemble fort, par l'ordre, la hiérarchie des grades de toutes ces esclaves, à un grand ministère; rien n'y manque, même le ministre. Celle que l'on peut appeler ainsi est une vieille esclave ayant passé par tous les grades, les ayant tous remplis convenablement; car il faut qu'elle plaise à tout le monde pour être élue. Elle porte le nom de *Asnadar-Anem*. Elle a la haute main sur toutes les femmes du sérail; c'est elle qui dirige tout. Les femmes, les favorites même ont de la déférence pour elle, et la consultent en tout.

L'*Asnadar-Anem* a un beau logement, une belle voiture à son service. Les jours de fête, pendant le carême, on la voit sortir dans tout son tra la la. Sa voiture est remplie de sacs d'argent. Elle va dans les bazars, les marchés. Lorsqu'elle aperçoit un pauvre,

elle fait arrêter sa voiture, et lui donne une poignée d'argent. Il n'est pas un haut personnage de Constantinople qui ne s'incline respectueusement devant elle, et ne s'estime aussi heureux que flatté, si elle le salue gracieusement ou si elle lui envoie dire quelques mots aimables par un de ses eunuques.

C'est l'Asnadar-Anem qui a la mission délicate de prévenir, un jour à l'avance, la femme ou la favorite que le sultan désire honorer le soir d'une visite. Elle s'y prend, du reste, avec délicatesse. Elle se rend chez la femme désignée par Sa Majesté, et elle lui dit :

— Sa Majesté m'a demandé beaucoup de vos nouvelles aujourd'hui ; elle dit avec regret que vous l'oubliez un peu, que vous ne lui manifestez jamais le désir de la voir ; elle, au contraire, pense souvent à vous, et, si vous le voulez bien, elle viendra demain soir passer la soirée avec vous.

La dame est avertie, et, le lendemain, elle se pare de ses plus beaux atours pour recevoir son époux.

Quelquefois cependant elles boudent, si par hasard le sultan a excité leur jalousie en faisant don à l'une d'elles, ou d'une superbe voiture, ou d'un bijou de prix. La dame répond qu'elle est souffrante, qu'elle désire se coucher de bonne heure, etc. ; c'est ce que faisaient toutes les femmes d'Abdul-Medjid, lorsqu'il leur avait intimé l'ordre de ne plus faire de dettes ou qu'elles avaient envie d'un objet de prix quelconque.

Il ne savait point résister à leur bouderie, et elles obtenaient par ce moyen tout ce qu'elles voulaient, et elles avaient tous les caprices incroyables que peuvent avoir de jolies femmes désœuvrées.

Les autres esclaves sont divisées par bandes, dont chacune a un chef. Les unes sont les lingères de ces dames, les autres les musiciennes, etc. Toutes ont des appartements séparés où on leur sert leur dîner.

Celles qui sont simplement domestiques couchent dans des espèces de dortoirs divisés par vingt-cinq lits.

Les dames d'honneur des femmes et favorites ont, elles aussi, de nombreuses esclaves à leurs ordres, un appartement très-beau, et voitures, chevaux à elles.

Tous les appartements du sérail sont meublés avec un luxe qui m'a étonnée, moi qui avais visité pourtant bien des palais en France; mais ce qui est féérique, ce sont les bains, qui se trouvent dans les jardins du sérail.

Il y a d'abord le bain du sultan. Il va sans dire que c'est le plus beau : à tout seigneur tout honneur. Ces bains se composent de plusieurs grandes pièces.

La première est un salon entouré de divans à la turque; c'est là qu'il se déshabille; il se met en robe de chambre, et pour arriver graduellement aux soixante-dix degrés de chaleur qu'a la salle de bain,

il s'étend sur un divan, fume une ou plusieurs pipes.

Il passe ensuite dans une seconde salle plus luxueuse. Des divans en soie brodée d'or sont tout autour. Les murailles sont en glace. Les fleurs les plus belles et les plus rares y sont à profusion. Il fait une seconde halte dans cette salle, qui comme température tient le milieu entre la première salle et le bain.

Il entre enfin dans le bain, qui est une grande salle tout en marbre et en glace. Autour, des bassins en marbre avec des robinets en or massif; par d'immenses fenêtres en vitre il peut voir, l'hiver, la glace, la neige, alors que, dans cette salle, il a soixante-dix degrés de chaleur.

Ces salles de bain sont construites en forme de rotonde, et le dôme est formé d'un seul morceau de cristal de roche. La pluie, la neige qui lui tombent sur la tête l'hiver, lui font apprécier encore plus la douce température qui règne là.

Il va sans dire que cette salle est décorée de fleurs, d'objets d'art, de divans somptueux et de magnifiques glaces de Venise.

Le bain, chez les Turcs, consiste en ablutions. Ils ne se mettent point, comme nous, une heure dans une baignoire.

Pour sortir, le sultan fait encore une halte dans les deux autres salles, pour se faire petit à petit à la température du dehors.

Enfin son bain ne lui prend pas moins de trois grandes heures.

Il y a trois autres bains : celui des femmes, celui des dames d'honneur et esclaves ayant un titre, et celui des esclaves faisant le service. Celles-ci se mettent ordinairement au bain par bandes de trente ou quarante. On dirait une nuée d'oiseaux gazouillant follement, à entendre leurs éclats de rire frais et argentins. Quel gai et joyeux volume l'on ferait de toutes les folies qu'elles disent !

Bien des auteurs, des faiseurs de libretti, nous ont représenté les dames composant le sérail, comme de pauvres captives, souffrant avec peine leur joug, ayant soif de liberté... Aussi, lorsqu'il m'a été donné de visiter le sérail, j'ai été profondément étonnée.

Partout visages souriants ; de tous côtés, éclats de rire ; même celles des femmes délaissées par leur royal époux n'ont vraiment pas trop l'air malheureux ; elles se donnent des fêtes, elles s'entourent de chants, de musique, de danses, et de tout ce que l'art, le luxe peuvent fournir de merveilles ; elles vont se pavaner dans leurs superbes équipages. En un mot, elles passent gaiement leur temps, et si les portes du sérail leur étaient ouvertes, je crois que pas une n'en sortirait.

Voici une petite histoire qui vous prouvera que lorsqu'elles en sortent par la fenêtre, elles y rentrent par la porte.

Naoura était la dame d'honneur de la *Péchengie-Kaden*, autrement dit cinquième femme. Sa maîtresse l'aimait beaucoup ; elle était pour elle une amie, une sœur. Naoura avait des costumes, des bijoux presque aussi beaux que ceux de sa maîtresse, une voiture à sa disposition ; enfin, elle menait au palais la vie d'une grande dame. Souvent elle sortait, ou pour accompagner sa maîtresse à la promenade, ou seule pour aller faire des emplettes. Or, un jour, elle remarqua qu'un jeune Grec, très-beau garçon, ne paraissait pas insensible à ses charmes, car Naoura avait cette beauté attrayante qu'ont presque toutes les filles de la froide Circassie. Ce jeune Grec lui lançait de tendres œillades, la suivait partout, venait sous ses fenêtres lui donner d'amoureuses sérénades ; d'une voix sonore et mélodieuse il lui exprimait sa flamme.

Naoura avait vingt ans, c'est l'âge où le cœur a besoin d'amour. D'un caractère romanesque, ce beau jeune homme la suivait partout, passant ses soirées sur le Bosphore, à demi couché dans son *kaïk*, soupirant les chants les plus tendres, chants dont la brise apportait les échos aux oreilles charmées et au cœur attendri de la jeune esclave ; tout cela fit naître dans sa tête et dans son cœur une violente passion pour son adorateur inconnu.

Un jour, elle était descendue de sa voiture pour entrer dans un bazar acheter quelques objets pour sa

maitresse. Comme elle examinait divers articles et que le marchand s'était éloigné pour servir une autre pratique, Naoura entendit murmurer à son oreille ces mots dits d'une voix tremblante :

— Belle houri, fleur de ma vie, plus fraîche et séduisante que la fleur du grenadier, je t'aime...

Toute troublée et rougissante, Naoura se retourna. C'était lui, lui qu'elle aimait, qui était là, là à côté d'elle, frôlant son *férijié*, faisant semblant d'admirer une étoffe qu'elle tenait ; adroitement il saisit le bout de ses doigts mignons et il y déposa un furtif baiser. La jeune fille pâlit, une émotion nouvelle l'envahit. Le Grec lui remit un petit paquet, et s'éloigna, voyant le marchand se rapprocher d'eux.

Naoura ne savait plus ce qu'elle faisait ; elle cachait le petit paquet sous son *férijié*, elle brûlait de savoir ce qu'il contenait. Elle acheta au hasard quelques petits objets, et elle rentra en toute hâte chez elle. Profitant d'un instant où sa maitresse faisait son *kief*, elle courut s'enfermer dans sa chambre ; elle défit le petit paquet d'une main fiévreuse : deux doubles enveloppes de papier cacheté ; ensuite une petite boîte en argent ciselé ; sur le couvercle deux colombes se becquetant amoureusement ; dedans un petit billet sur papier vert tendre ; un cordon en soie long de plusieurs mètres ; autour une petite poche en filet contenant un simple caillou.

Naoura considéra cela d'un œil étonné et curieux, elle se demandait pourquoi il lui envoyait cela. Le petit billet le lui expliqua ; voici ce qu'il contenait :

« Depuis le premier jour que je t'ai aperçue, j'ai perdu le repos, le sommeil ; ton image est toujours devant mes yeux... Je t'aime comme un fou, et si mon amour te trouve insensible, si tu ne veux pas m'accepter comme ton fiancé, il ne me reste plus qu'à mourir!... Car la vie sans toi, rayon de mon âme, m'est désormais impossible. Tu le sais, chaque soir, je viens sous ta croisée ; je chante pour toi ; pour toi ma voix prend ses plus passionnés accents ! Au moyen du cordon que je t'envoie, tu pourras, âme de ma vie, me donner un avant-goût du paradis de ton Prophète, écris-moi un mot, place-le autour de la pierre dans le petit sac. Envoie-moi aussi de la même façon un mouchoir, un mouchoir imprégné de ta douce senteur, un mouchoir qui ait effleuré tes lèvres aimées. Une fois le billet et le mouchoir dans le sac, tiens solidement le bout du cordon, et lance-moi le petit sac dans mon kaïk.

« Je voudrais connaître le nom de celle que j'aime, » disait-il en finissant son billet.

Naoura le lut, le relut plusieurs fois ; elle le baisa avec transport... Qu'elle est douce, qu'elle est suave, cette première émotion d'un premier amour envahissant le cœur d'une pure jeune fille!...

Le soir elle lui répondit un billet, où elle lui faisait l'aveu qu'il était payé de retour ; et lorsque à deux heures du matin elle entendit sa voix qui chantait doucement sous sa fenêtre, elle roula le billet dans un coquet petit mouchoir, mit le tout dans le sac attaché au bout du cordon. Elle ouvrit discrètement sa croisée, et jeta d'une main mal assurée le message amoureux, qui alla tomber, dans le kaïk, aux pieds de son amant. Elle put le voir à la clarté de la lune, baiser avec transport, billet et mouchoir ; puis il remit un billet à la place de celui qu'il venait de prendre. Elle enroula le cordon autour de son bras, et bientôt le sac fut entre ses mains.

Le second billet était aussi incandescent que le premier.

Pendant deux mois nos amoureux s'écrivirent régulièrement presque tous les jours.

Lorsque Naoura sortait, elle était bien sûre de rencontrer son bel amoureux ; nos jeunes gens se lançaient mille tendres œillades, maints baisers. Quelques bouquets étaient aussi échangés.

Cependant notre jeune esclave, depuis qu'elle aimait, était devenue tout autre : une douce et mélancolique rêverie avait remplacé les éclats de franche gaieté que l'on remarquait en elle auparavant. Elle restait songeuse et triste au milieu des rires joyeux de ses compagnes. Sa maîtresse lui demandait souvent la

cause de sa tristesse, une larme venait alors trembler au bord des cils de Naoura ; elle baisait la main de la sultane, en lui jurant qu'elle était très-heureuse.

Un jour, notre jeune Grec écrivit à Naoura une lettre ainsi conçue :

« Je t'aime, Naoura ; je t'aime plus que ma vie ! Sans toi elle me serait un fardeau. Si tu m'aimes comme je t'aime, tu comprendras, rayon de mon âme, combien je souffre de ne pouvoir te voir que de loin. Je suis Grec, tu es musulmane, nous ne pouvons pas espérer nous marier devant la loi ; mais, je te le jure, devant Dieu tu seras ma femme pour la vie. Viens, quitte le sérail ; allons cacher notre bonheur dans ma patrie.

« Ce soir, à deux heures de la nuit, je serai dans mon kaïk à t'attendre ; tout sera prêt pour notre fuite. Trouve le moyen de descendre sans que l'on te voie dans un appartement du rez-de-chaussée ; de là facilement tu descendras dans mon kaïk.

« Si tu n'y consens pas, jamais tu ne me reverras plus. »

Ce billet troubla fort notre jeune dame d'honneur. La raison, son affection pour sa maîtresse, si bonne pour elle, luttèrent avec son amour... L'amour l'emporta, comme toujours ; le soir elle écrivit un petit billet à la sultane :

« Pardonnez, lui disait-elle, à Naoura si elle fuit loin

de vous, malgré la gratitude profonde que votre bonté a fait naître dans son cœur ; mais l'amour, hélas ! l'a envahie : elle part avec celui qui l'a subjuguée, le souvenir de sa maîtresse la suivra au loin, et toujours elle priera le grand Prophète de la rendre heureuse. »

Furtivement, pendant le sommeil de l'*altinjié*, elle se glissa dans sa chambre et posa ce billet près de son lit ; puis elle déposa un baiser et une larme sur sa blanche main qui pendait en dehors du lit. Elle descendit à pas de loup dans une salle donnant sur le Bosphore. Son amant était là : elle sauta par la fenêtre, légère comme une gazelle, mais tremblante comme elle aussi. Son amoureux la reçut dans ses bras, il l'emmena chez une parente à lui, lui fit prendre un costume de femme grecque, et ils partirent pour la petite ville de Cira, en Grèce.

Là, au lieu du bel appartement qu'elle avait au palais, elle eut une modeste chambre dans une petite maison que loua son amant. Au lieu des riches costumes qu'elle portait au sérail, elle eut de modestes robes ; l'amour embellit tout : elle n'y prit pas garde. Ils furent heureux pendant un an. Bazia était amoureux, elle l'était aussi ; mais, entre autres défauts, notre Grec était paresseux en diable ; il ne faisait rien, mangeant la petite part de l'héritage de son père : elle était minime ; elle fut bientôt épuisée par les dé-

penses du ménage... Alors la gêne, les privations, la misère enfin avec tout son cortège de découragement, de tristesse, s'installa parmi eux.

On a dit bien souvent : « Une chaumière et son cœur ; » mais encore faut-il que dans cette chaumière l'on ait le pain du lendemain assuré!... L'amour est une belle fleur, aux suaves parfums, aux riantes couleurs ; pour s'épanouir, cette fleur a besoin d'une atmosphère calme, heureuse ; la misère avec ses tristes conséquences la fane et la tue. Allez donc parler amour à celui qui a l'estomac tirillé par la faim, la tête creuse... Il vous répondra bifteck ! Dans notre jeune ménage, aux tendres mots d'amour qu'ils échangeaient d'abord entre eux, aux enivremens sans fin de leur passion, succéda une sombre préoccupation ; s'ils se parlaient, c'était pour chercher un moyen de gagner de l'argent ! Vint un jour où Naoura se dit tout bas :

— Ah ! si je n'avais pas quitté le sérail, je serais là-bas avec ma maîtresse ; j'aurais mon bel appartement, tandis qu'ici !...

Elle jetait un coup d'œil sur sa petite chambre délabrée...

— J'aurais de belles robes ; j'aurais cinq cents piastres par mois pour mes menus plaisirs... et ici ! je n'ai plus une piastre pour m'acheter du pain !

Bazia, lui, se disait en secret aussi :

— Ah ! si je ne m'étais pas bêtement enamouré de cette esclave, si je n'avais pas sacrifié mon avenir, j'aurais épousé, comme le désirait mon oncle, la jeune Léocadie, qui avait une jolie dot ; je serais riche à présent, tandis que...

Il faisait sauter tristement son porte-monnaie vide.

Si nos deux amoureux ne se communiquaient pas leurs réflexions, il en résultait cependant qu'elles leur aigrissaient le caractère. Bientôt des mots piquants, des reproches, remplacèrent leurs phrases d'amour...

Enfin, un jour, Bazia partit.

— Je vais, dit-il à Naoura, chez une vieille parente, je vais lui demander quelque argent, et, avec cet argent, je ferai un petit commerce.

Leurs adieux ne furent pas très-tendres ; tous les deux étaient fort préoccupés de savoir s'ils auraient du pain le lendemain.

Le jeune homme se fit prêter quelques piastres par un voisin pour faire son voyage.

Naoura resta dans le plus grand dénûment. Une vieille femme, qui faisait le métier de blanchisseuse, prit sa position en pitié ; elle vint à son aide autant que ses faibles ressources le lui permirent. Cependant, comme son amant ne revenait pas, ne lui donnait pas même de ses nouvelles, la jeune fille ne voulut pas abuser plus longtemps de la bonté de la vieille blan-

chisseuse ; elle lui proposa de la prendre comme aide, et voilà la belle dame d'honneur, qui avait au palais voitures, cocher, domestiques à ses ordres, des robes et des bijoux superbes, la voilà devenue blanchisseuse. Vêtue d'une mauvaise robe en laine noire, vieillie, fanée par cette dure vie, on aurait eu de la peine à reconnaître la brillante Naoura d'autrefois.

Cette fatigue, cette vie de labeur, à laquelle elle était si peu habituée, fatigua sa santé. Au bout de six mois, elle était malade, triste et découragée. Bazia ne lui avait pas donné une seule fois de ses nouvelles. Elle se décida alors à écrire à un homme de Cira qu'elle avait connu et qui habitait la ville de Pirée, où son amant lui avait dit qu'il se rendait, pour savoir ce qu'il était devenu. Cet homme lui répondit que Bazia vivait là chez sa tante, qu'il venait de se marier, qu'il était heureux et dans l'aisance.

Cette nouvelle l'indigna plus qu'elle ne l'attrista. Comment aimer un homme qu'on ne peut plus estimer ? Et pouvait-elle estimer celui qui l'avait séduite, qui l'avait enlevée du sérail, qui lui avait juré qu'elle serait pour la vie sa femme devant Dieu, puisque la loi ne pouvait les unir, elle étant musulmane et lui chrétien ; qui l'avait emmenée loin de sa patrie, et qui, après dix-huit mois, l'abandonnait lâchement, et la laissait dans la misère ? Elle ne ressentit plus pour lui qu'un mépris profond.

Mais sa position était terrible ; qu'allait-elle devenir, seule, abandonnée ? Elle n'avait plus la force de faire ce triste métier... Elle pensa alors à son maître et souverain, à Abdul-Medjid. Elle se dit :

— Il est bon, généreux ; si je vais me jeter à ses pieds, il me pardonnera ma faute, et il me laissera rentrer dans le sérail, ne serait-ce qu'en qualité de simple esclave de service.

Forte de cette pensée, elle dit adieu à sa vieille amie la blanchisseuse, lui promettant que, si elle avait le bonheur de rentrer au sérail, elle se ferait un devoir de lui envoyer chaque mois une petite somme qui la mettrait à même de vivre sans travailler. La vieille femme lui donna ses petites économies pour son voyage, et l'embrassa en lui disant :

— Que Dieu vous garde, vous fasse réussir ; et surtout que la leçon vous serve ! Méfiez-vous à l'avenir, mon enfant, des jeunes gens, ils sont tous trompeurs et volages.

Arrivée à Constantinople, elle prit un kaïk et se rendit au palais revêtue de sa mauvaise robe noire, usée et fanée ; elle demanda à être reçue par son ancienne maîtresse, qui, du reste, ne l'avait pas oubliée ; la sultane la reçut de suite ; mais, en apercevant son misérable accoutrement et les ravages que les chagrins avaient opérés en elle, elle poussa une exclamation de surprise.

Naoura se jeta à ses pieds en pleurant ; elle la fit relever, et lui demanda affectueusement ce qu'elle était devenue depuis sa sortie du palais, et comment elle était arrivée à cet état de dénûment.

La jeune esclave lui raconta alors sa vie avec Bazia, et comment il l'avait abandonnée, la laissant dans la plus grande misère ; elle lui dit que tout son désir serait de pouvoir voir le sultan pour implorer de lui son pardon et la grâce de rentrer dans le sérail, ne fût-ce que comme esclave de service.

L'*altinjié* parle en effet à Sa Majesté ; elle lui dépeint les remords de la jeune fille et le triste état auquel elle se trouvait réduite.

— Qu'elle vienne me voir, dit Abdul-Medjid à sa femme ; mais, auparavant, prenez soin de la faire habiller comme elle l'était avant de quitter mon palais ; je ne veux pas qu'elle ait à rougir devant moi.

Le lendemain, Naoura, vêtue de beaux habits, fut reçue par le sultan ; il ne lui fit pas un seul reproche ; il lui annonça avec bonté qu'elle occuperait un appartement chez la sultane Fatma, sa sœur ; qu'elle aurait le même grade qu'elle avait jadis, touchant cinq cents piastres par mois.

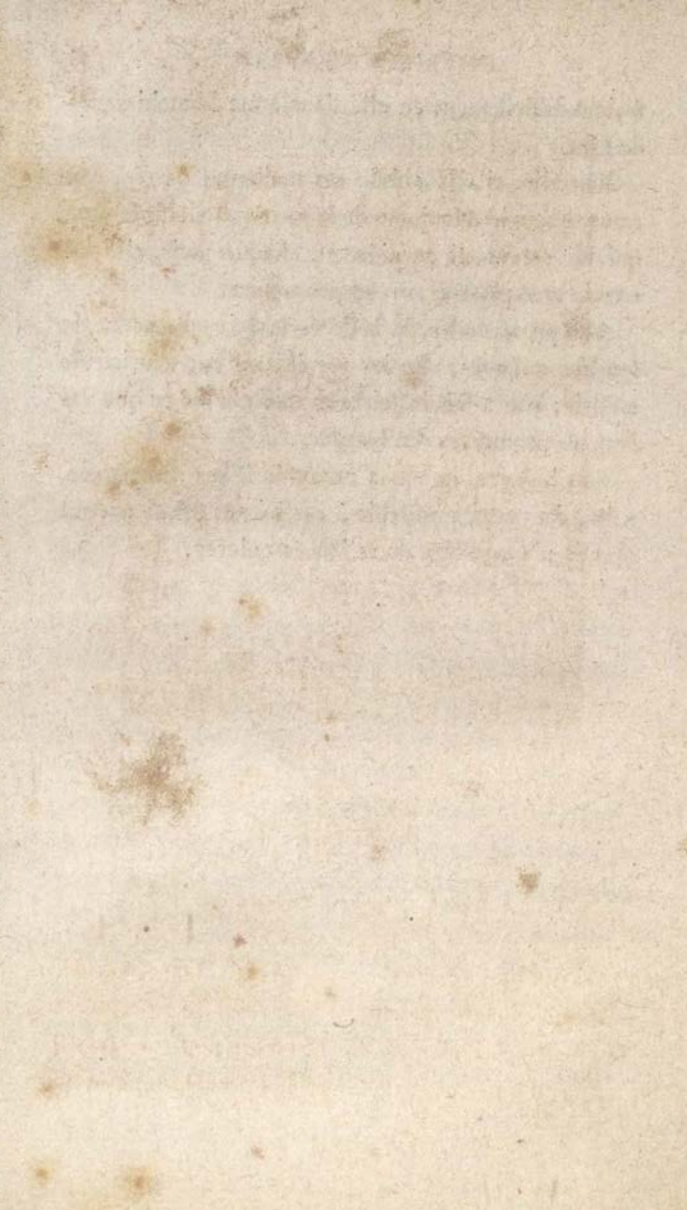
Aujourd'hui, Naoura occupe encore cet appartement qu'elle peut comparer à un palais, en pensant à la mansarde qu'elle habitait à Cira, et ceux qui la voient aux Eaux-Douces, dans sa belle voiture, reconnaî-

traient difficilement en elle l'ancienne blanchisseuse de Cira.

Mais elle, si elle oublie ses malheurs passés, son cœur se souvient toujours de la pauvre et vieille femme qui lui est venue en aide, et, chaque mois, elle lui envoie cent piastres sur ses économies.

Aux promenades, la belle esclave reçoit encore de tendres œillades; elle les reçoit avec un sourire de mépris; elle a fait la triste expérience de ce que valent les promesses des hommes.

Son histoire, qu'elle a racontée à ses compagnes, a été, du reste, profitable à ces jeunes filles; aucune depuis n'a eu l'idée de se laisser enlever.





CHAPITRE II

Les Maris des Sultanes.

Lorsqu'une de ses filles est en âge d'être mariée, le sultan cherche parmi les ministres ou maréchaux du palais celui qui peut lui convenir pour gendre. Il faut qu'il ait le grade de maréchal; mais, lorsque Sa

Majesté a jeté les yeux sur un jeune homme qui lui convient par son caractère, ses qualités, il l'élève à ce grade sans suivre la hiérarchie. Ainsi le défunt sultan, d'un chef d'escadrons sans fortune, âgé à peine de dix-neuf ans, fit subitement un maréchal en lui donnant en mariage sa fille, la veuve du fils du fameux Réchid-Pacha.

N'est-ce pas là un rêve des *Mille et une Nuits*?... Voyez-vous ce jeune homme, hier simple chef d'escadrons, sans fortune aucune, aujourd'hui élevé au grade de maréchal, époux d'une sultane, ayant un palais magnifique, des équipages superbes à son service, soixante mille piastres par mois, rien que pour ses menus plaisirs, car le sultan pourvoit aux dépenses de la maison de ses filles!

Avant de choisir un gendre, le sultan consulte ordinairement, directement ou indirectement, le goût de ses filles. On ne peut dire qu'il consulte leur cœur, car c'est tout au plus si elles connaissent de réputation et de vue celui qu'on leur destine, et le cœur ne parle pas aussi facilement.

Quelquefois on leur impose un mari, mais bien rarement; les sultans sont pères tendres, comme tous les Turcs en général; la tendresse paternelle est très-développée chez eux. Ils ont, pour leurs filles surtout, une grande tendresse; ils se préoccupent beaucoup de leur bonheur, de leur avenir.

Lorsque le sultan a jeté son dévolu sur un homme, sans que cet homme soit prévenu, consulté, sans qu'il soupçonne rien du sort qui l'attend, il le fait appeler et lui dit qu'il a daigné le choisir pour entrer dans sa famille, et qu'il va épouser la sultane *une telle*.

L'homme s'incline respectueusement, baise le pied de son souverain, et balbutie quelques phrases pour exprimer sa joie et la profonde gratitude qu'il éprouve pour l'honneur que lui fait Sa Majesté. (Notez, lecteurs, que quelques-uns de ces élus sont très-marris de l'être, surtout si, par hasard, ils ont un amour au cœur, ou l'amour de l'indépendance; car, vous allez le voir, dès ce jour, adieu leur liberté! ils deviennent l'esclave soumis aux volontés et aux caprices de leur femme. Pourtant il n'est pas d'exemple qu'un seul ait décliné cet honneur.)

Le futur se rend alors à la Porte, accompagné du grand chambellan, qui est porteur du *haat* (ordre) impérial. Sur leur passage, une haie de soldats leur porte les armes, la musique militaire les précède et joue ses plus brillantes fanfares.

Le grand vizir vient les attendre au haut de l'escalier. Le chambellan lui remet, après l'avoir baisé respectueusement, le *haat*; le vizir le prend, le baise à son tour, et il le remet au mustachir (conseiller attaché au grand vizir); ils se rendent ensuite dans la salle du conseil, où sont réunis tous les ministres,

et, au milieu du plus profond silence, le mustachir donne lecture du *haat* par lequel le sultan fait savoir à la Sublime Porte qu'il prend pour gendre le monsieur en question.

Cette lecture achevée, tout le monde s'empresse autour du futur et le félicite sur son bonheur.

Pourtant, les gendres du sultan ont peu de courtisans, parce que leur influence sur leur auguste beau-père est à peu près nulle.

Cette cérémonie est considérée comme les fiançailles.

Le mariage se fait à peu près comme les autres mariages des hauts personnages turcs.

Si le futur est riche, il fait lui-même les frais de la corbeille de noce; mais, le plus souvent, c'est le sultan qui lui envoie l'argent nécessaire pour acheter ces cadeaux, qui sont toujours d'une grande magnificence. Ils sont contenus dans une corbeille en argent ou en or, dont le couvercle est orné ou d'un bouquet de fleurs, ou de deux colombes, suivant le goût du futur, formées par des diamants.

Vous le voyez, lecteurs, le contenant, sans compter le contenu, doit déjà coûter un joli denier!...

Voici à peu près tous les objets que contient ce coffre :

Parure en brillants; cuillers, théières, tasses à café, coupes, or et diamants; diadèmes, bracelets,

bagues en brillants ; chapelets, ceintures en or ; boucles en diamants ; fourrures, châles, étoffes pour leurs costumes, étoffes couvertes de broderies, or et perles fines ; une foule d'autres petits objets encore, mais tous de grande valeur. L'or, les perles et les pierres précieuses y jouent toujours un grand rôle.

La sultane envoie, elle, en présent à son futur, d'abord un superbe sabre enrichi de brillants, avec une bague d'une grande richesse, souvent la pierre ne coûte pas moins de deux cent mille francs ; une garniture de boutons pour gilet, en diamants aussi ; une montre avec sa chaîne, ornée de diamants, il va sans dire : car, en Orient, le diamant étincelle partout, sur les tapis, sur les tapisseries, sur les verres, sur les vêtements ; leur chatoiement est nécessaire aussi bien que l'air au vrai Turc grand seigneur.

Elle envoie encore un chapelet en perles fines ; ensuite du linge, chemises, mouchoirs, etc.

Il existait un usage qu'Abdul-Medjid a aboli : c'était celui établi, qu'alors qu'une sultane se mariait, chaque ministre était tenu de lui offrir en cadeau ou un bijou ou un de ces riens luxueux, chers aux femmes, de quelque nation qu'elles soient.

La sultane, en retour, leur renvoyait un petit cadeau en linge, chef-d'œuvre de finesse et de broderie.

Aujourd'hui les sultanes font encore ce pré-



sent-là à chaque ministre, mais eux ne renvoient rien.

Quant au trousseau que le sultan donne à chacune de ses filles, vous croiriez que j'exagère si je vous disais ce qu'il vaut, et pourtant, nous autres, en France, nous croyons connaître le raffinement du luxe.

Pendant mon séjour à Constantinople, j'ai eu l'occasion de voir une robe destinée à la jeune sultane..., elle devait lui servir de seconde toilette pour le jour de ses noces; elle avait coûté la bagatelle de quatre cent mille francs. C'étaient, sur un beau tissu, des broderies en or d'une grande élégance de dessin, mélangées de perles fines. (Notez qu'elles ont des robes à la douzaine.)

La veille du jour du mariage, dès le matin, l'on transporte dans le palais que le sultan a fait préparer pour elle tout son trousseau; des domestiques le portent. Tous les objets sont pliés dans de la gaze, avec paillettes d'or. Tout cela est arrangé coquettement; c'est porté sur la tête, à découvert, et le peuple peut en admirer la magnificence. La cassette contenant les bijoux est portée tout ouverte; le grand vizir en personne l'accompagne.

Le lendemain, la sultane se rend dans la journée à son nouveau domicile; elle s'y rend en grande pompe, le cortège qui l'accompagne est superbe.

J'ai vu la sultane S..., épouse de A...-Pacha, se rendre dans son palais : j'ai été éblouie de tout le luxe, le cérémonial déployé. La voiture de gala dans laquelle était la sultane avait été faite en France : elle avait coûté cent quatre-vingt mille francs ; la jeune mariée portait une robe bleu de ciel en satin, où les perles fines, les diamants, scintillaient ; un grand voile formé de fils d'or la couvrait presque entièrement. Deux dames d'honneur étaient avec elle ; quatre voitures de gala venaient derrière la sienne ; dedans étaient les dames de sa maison.

De nombreuses voitures venaient ensuite, où se trouvaient ses esclaves.

J'étais avec madame Houssoum-Pacha.

— Je veux vous faire assister, me dit-elle, à la première entrevue des deux époux.

Le cortège allait doucement, à cause de la foule qui se pressait pour acclamer la jeune souveraine. Nous primes les devants, et arrivâmes en face même du palais. Notre voiture s'arrêta.

— Dès que la tête du cortège va être signalée, vous allez voir descendre le mari sur le seuil de la porte, me dit mon aimable cicérone.

En effet, nous ne tardâmes pas à voir l'époux. Je pus le contempler à loisir. C'était un très-beau garçon ; il était un peu pâle et très-agité..., et franchement je comprenais son émotion : être le mari d'une femme

et ne pas même connaître ses traits!... L'impatience, la crainte, sont naturelles, ne trouvez-vous pas, lecteur?

Enfin, la voiture de la sultane s'arrêta devant la porte du palais; le mari la salua profondément et lui offrit la main pour descendre de voiture. Je vous jure que ce pauvre ou heureux mari, comme vous voudrez, était plus intimidé qu'une jeune échappée de couvent faisant sa première entrée dans le monde. Il la conduisit en la tenant toujours par la main dans le palais; mais, cinq minutes après, à mon grand étonnement, je le vis ressortir.

— Eh quoi! m'écriai-je, il ne reste pas avec sa femme?

— Non, me répondit madame Houssoum-Pacha, il retourne chez lui; la nouvelle mariée va prendre tranquillement possession de son appartement. Ce soir, à neuf heures, aura lieu leur véritable entrevue.

Notre voiture nous ramena chez elle; elle me fit servir des fruits, de la confiture et des gâteaux, et je la priai de me raconter comment se passait l'entrevue du soir.

Voici les détails qu'elle voulut bien me donner.

A neuf heures, la sultane entre dans une grande salle d'apparat où un trône lui est préparé, elle s'assoit sur ce trône; deux de ses dames d'honneur se placent de chaque côté d'elle. Il va sans dire qu'elle

a fait une toilette très-belle; son grand voile la cache complètement. A ses pieds est un tapis richement brodé, couvert de perles fines et de diamants.

Le mari a dîné chez lui avec quelques parents et amis, qui le conduisent après le repas faire sa prière à la mosquée (c'est de rigueur). Il arrive chez la sultane. Deux eunuques l'attendent à la porte et l'introduisent dans cette salle... Là, devinez ce qu'il fait d'abord?... Je vous le donne en cent, en mille, ô vous, Français sceptiques et peu religieux!... Il vient s'agenouiller sur ce tapis et il fait dévotement une prière. Sa prière finie, il s'avance vers sa femme, s'incline respectueusement devant elle, lui baise la main, et commence à lui débiter quelques phrases plus ou moins spirituelles, selon son esprit, qui, vraiment, pourrait bien être un peu annulé par l'embarrassant et le burlesque de sa position. Rappelez-vous qu'il ne connaît ni les traits ni la voix de celle qui est sa femme pour la vie!...

Mais je m'arrête : car mon but, en faisant cet ouvrage, est de raconter et non de critiquer. Du reste, nous avons, nous, en France, cette nation civilisée par excellence, à ce que nous disons du moins, tant d'usages absurdes et mauvais, que je craindrais avec raison une riposte de la part des Turcs.

Je reviens à nos époux.

Les dames d'honneur font tout doucement glisser

le voile de la mariée, et l'époux voit enfin la figure de sa femme. Souvent c'est une agréable surprise, quelquefois aussi une déception. Après cela les deux dames s'éloignent discrètement en disant :

— A présent, nous n'avons plus que faire ici.

Faisons comme elles, lecteur, ne violons pas le secret plein de charme de ce premier tête-à-tête.

Maintenant que je vous ai dit comment se faisait le mariage des sultanes, laissez-moi vous dire, cher lecteur, quelle position ce mariage fait au mari de ces dames, et vous pourrez vous convaincre que les sultanes ont le bon esprit de venger les femmes turques des trop grands privilèges de leurs époux.

Si les Turcs peuvent se vanter d'être les seuls qui puissent être moralement et matériellement sûrs de la fidélité de leurs femmes, les sultanes sont les rares privilégiées du monde entier qui sont sûres de n'être point trompées par leurs maris.

Vous tous, Français, qui me lisez, j'en suis sûre, un sourire de doute va errer sur vos lèvres ; en lisant ces lignes vous vous dites : « Allons donc ! des maris fidèles, c'est impossible !... » Vous avez raison, je suis parfaitement de votre avis ; mais ils le sont, parce

qu'ils ne peuvent faire différemment. Les sultanes ont de par la loi des garanties devant lesquelles tout désir volage se brise. Lisez et voyez plutôt.

D'abord, les sultanes ont toutes une foule d'esclaves jeunes et jolies ; mais leurs maris n'ont pas le droit de les voir. Pour faire leur service, on leur en choisit deux vieilles et laides.

La polygamie est permise en Turquie, mais nullement à eux, et si, par hasard, ils sont déjà mariés, ce qui arrive quelquefois, à une ou plusieurs femmes, du jour où ils épousent une sultane, il leur est interdit de revoir leurs femmes. Il les laissent dans une maison, leur donnent tout ce qui leur est nécessaire ; mais ils ne les voient plus. Ces femmes ont le droit de divorcer, si cela leur plaît, et de se remarier.

Comme tous les harems ordinaires, ceux des sultanes sont séparés de l'appartement du mari. Celui-là s'appelle le *sélanlik*. Un grand salon unit les deux appartements : c'est là que le mari se tient, y attendant les ordres de sa femme ; car il n'a le droit d'entrer chez elle que lorsqu'elle le fait demander, et si, le soir, il plaît à la sultane de s'amuser jusqu'à deux ou trois heures du matin, le pauvre mari dort sur un canapé dans ledit salon, en attendant que les portes du harem lui soient ouvertes, car il couche au harem : il est là, dans ce salon, le jour ou le soir, toujours sur le qui-vive. Qu'il ait des amis, des visites,

ou qu'il soit seul, dès que l'eunuque qui a mission de l'introduire auprès de sa femme paraît, il fait un *téména* (salut turc qui consiste à porter la main de la terre à son front), et il s'empresse de se rendre à cette invitation, on pourrait même dire à cet ordre.

Arrivé devant sa femme, il se tient respectueusement droit, et ne prend un siège que lorsqu'il y est invité.

Les sultanes ne laissent jamais s'établir un pied de familiarité entre leurs époux et elles; elles leur font sentir le plus possible combien ils sont peu auprès d'elles.

Si le mari doit sortir pour aller à la Porte ou voir son père ou sa mère, il ne le peut qu'après en avoir obtenu l'autorisation de son épouse, et, s'il est retenu tard au conseil, il faut qu'elle soit prévenue. Rarement il peut dîner chez son père ou chez un ami, et ce n'est jamais qu'avec l'assentiment de la sultane; il va toujours avec une nombreuse suite, toute de domestiques qui ont mission de le surveiller, et qui, s'il faisait la moindre des choses, seraient heureux de prouver leur zèle en venant le répéter à Son Altesse leur maîtresse.

Eh bien! lecteur, que pensez-vous de cette position-là?... Ces maris peuvent-ils tromper leurs femmes?... Mon Dieu! si ce n'est pas impossible, c'est au moins difficile pour eux.

N'allez pas croire que les sultanes dînent comme de simples mortelles avec leurs maris. Non; elles ne leur font pas cet honneur. Eux dînent simplement et bonnement chez eux, ou seuls, ou avec quelques amis qu'ils invitent. Mais le dîner de ces dames est accompagné, par contre, d'un grand cérémonial.

Un moment avant de dîner, une jeune esclave, qui n'a pas d'autre mission, celle-là, vient s'agenouiller devant sa maîtresse; elle lui présente d'une main un grand vase en or massif, de l'autre elle verse sur ses doigts de l'eau tiède et parfumée, contenue dans une aiguière, qui a la forme des amphores antiques, et qui est richement ciselée et ornée de pierres précieuses; une autre esclave lui présente pour s'essuyer une mignonne serviette en satin blanc garnie de franges d'or.

La sultane passe ensuite dans la salle à manger.

Voici comment est mis le couvert : on étend par terre un riche tapis; sur ce tapis on pose une table, petite ou grande, suivant que la sultane dîne seule ou avec des dames, ses amies. Sur cette table on pose un plateau en argent; sur ce plateau l'on jette un carré de fine mousseline blanche, et là-dessus l'on met le couvert.

Des esclaves se tiennent dans le fond de la salle à manger et font de la musique tout le temps que dure le dîner; au dessert, si c'est le bon plaisir de leur

maîtresse, les esclaves danseuses viennent danser devant elle.

La sultane s'assied sur un divan ou sur un fauteuil à l'européenne.

La cuisine est en dehors du harem ; l'esclave chef de cuisine est aussi une femme. C'est elle-même qui met le dîner sur un plateau. Elle enveloppe ce plateau dans un grand carré de calicot blanc, le lie coquettement et y appose son cachet. L'esclave chargée de servir à table doit s'assurer si ce cachet est intact.

Deux esclaves se tiennent devant la sultane : l'une tient le plat posé sur la paume de sa main, sur un tout petit tapis ; l'autre, sur un signe de sa maîtresse, enlève le plat dont elle ne veut plus. Il n'y a donc jamais plus d'un plat sur la table.

Deux esclaves se tiennent derrière la sultane pour lui servir à boire et changer les assiettes.

Le service se fait avec une grande précision.

La cuisine turque diffère un peu de la nôtre. Ils ont quelques plats que nous ne connaissons pas ; ils mangent beaucoup de pâtisserie, ils la font très-bien. Beaucoup de confitures : leurs confitures seraient délicieuses si elles étaient moins sucrées.

Au moment du dessert, on enlève le carré de mouseline ; on le remplace par un carré vierge (car leur usage est de ne jamais faire servir deux fois cette

mousseline ni ce calicot ; il faut qu'ils soient neufs), et l'on sert le dessert ; ensuite l'esclave de ce service vient encore s'agenouiller devant la sultane et lui tend l'aiguière. Avec ses mignonnes mains elle prend de l'eau pour se laver la bouche.

Ceci fini, la sultane passe dans une autre salle ; un tapis somptueux est préparé pour elle, elle s'y agenouille. Ses esclaves, suivant leur rang et leur grade, l'entourent, et l'on fait la prière du soir. Après cela, la sultane se rend dans un superbe salon brillamment illuminé ; là elle se couche sur un divan. Une esclave, qui est spécialement chargée de cela, lui offre ou une pipe ou une cigarette ; elle se met à fumer. L'esclave dont la fonction est de servir le café vient le lui offrir dans ces petites tasses de la forme de nos coquetiers, qui sont de véritables merveilles de travail et de luxe ; elles sont couvertes de diamants ou de perles fines. Ses dames d'honneur lui tiennent compagnie, et, suivant son caprice, ou elle se fait faire par elles la lecture de quelques-unes de ces poésies orientales si douces à l'oreille, si poétiques ; ou bien elle se fait jouer par ses musiciennes les airs qu'elle préfère. Souvent elle invite ses sœurs, ses amies ; alors elle donne une grande fête à ses invitées ; elle leur fait servir le café, des fruits rares, des bonbons ; elle fait venir ses esclaves danseuses et les musiciennes, et les fait danser devant ces dames ; ou bien encore celles qui jouent

la comédie viennent jouer devant elles quelques-unes de nos pièces les plus gaies, traduites en turc.

Quelquefois, mais rarement, la sultane fait des invitations d'hommes; elle dit, dans ce cas, à son mari :

— Venez ce soir, et invitez de ma part MM. tel et tel.

Ce grand salon est coupé en deux par un grand grillage en or; la sultane reste derrière. Les invités sont avec le mari de l'autre côté, et danseuses, musiciennes ou comédiennes sont devant ces messieurs; car les esclaves peuvent se montrer à visage découvert devant un homme.

La sultane, par l'entremise d'une esclave, fait des compliments à ses invités; elle leur fait servir du café, des fruits; elle fait gracieusement les honneurs de chez elle.

La maison des sultanes, pour l'ordre, la hiérarchie des esclaves, est en petit ce qu'est le sérail.

Ces dames ont, comme vous le voyez, un grand luxe; elles dépensent beaucoup; le sultan ne sait leur refuser quoi que ce soit. Leurs voitures sont pour elles surtout un objet dispendieux; car elles ne savent plus qu'inventer pour rivaliser de luxe entre elles. Ainsi, on admire à Constantinople la voiture de la jeune et belle sultane Séphiras, qui est toute en cristal de roche; les portières en velours blanc sont

garnies de franges d'or, les agrafes qui retiennent les rideaux sont en or, ornées de brillants ; tout le harnachement des chevaux est en or rehaussé de diamants.

Si ces dames dépensent des sommes fabuleuses pour leur luxe, il faut leur rendre cette justice qu'elles dépensent beaucoup aussi en aumônes. Dès qu'une infortune leur est connue, elles s'empressent de la secourir avec une grande charité ; aussi tous ceux qui se trouvent dans le besoin le savent bien, et ils s'adressent toujours à elles.

Pour les dames qui ont l'honneur d'être leurs amies elles sont d'une grande générosité ; si la fille de quelque haut personnage se marie, elles lui envoient en présent une superbe robe ; lorsque la fille de *** Pacha s'est mariée, la sultane Séphiras lui a fait présent d'une robe qui avait coûté trente mille francs. Si une dame européenne a l'honneur de leur être présentée, jamais elle ne quitte leur palais sans avoir reçu en souvenir ou un bijou ou un objet quelconque de prix.

Maintenant, si généralement les sultanes tiennent leurs maris à distance respectueuse et les traitent avec un peu de hauteur, il y en a aussi qui aiment tendrement leur mari et sont très-bonnes pour lui. Ainsi, la sultane S..., qui avait épousé A... Pacha, était charmante pour lui, elle l'aimait beaucoup.

Un jour, un kaïk mouilla devant son palais; un chambellan fit signe au pacha de sortir, qu'il avait à lui parler. Une fois dehors, un aide de camp du séraskier le pria poliment de monter sur un vapeur qui venait, lui aussi, de mouiller près du kaïk; il lui annonce alors que le sultan l'envoie en exil. On avait pris cette précaution, car on ne peut jamais arrêter un homme dans le harem, le harem est sacré; on avait donc usé de ruse pour l'en faire sortir.

La sultane, s'étant mise à une croisée, vit que l'on emmenait son mari; le vapeur lui fit soupçonner qu'on l'emmenait en exil. Elle se mit à pousser des cris de douleur, et bientôt toutes les vitres des fenêtres du harem volèrent en éclats, livrant passage à la tête des esclaves, qui, à l'exemple de leur maîtresse, poussaient des cris de douleur et agitaient leurs mouchoirs. Le pauvre mari s'éloignait en faisant des signaux de détresse, en envoyant de tendres adieux à sa femme. Il était déjà bien loin, emporté par le vapeur, que les échos du Bosphore apportaient encore à son oreille les cris de douleur de la sultane. Brisée par cette émotion, la pauvre femme fut prise de fièvre; mais, le lendemain, toute pâle, toute malade, elle se leva, s'habilla tout en noir et se rendit chez le sultan. Sa Majesté était dans un salon avec ses ministres lorsqu'on lui annonça sa fille. Je vous l'ai dit, Abdul-Medjid était la bonté même. Comprenant qu'elle venait lui

reprocher de lui avoir enlevé son mari, et sentant combien il serait faible envers elle, il courut s'enfermer dans sa chambre pour ne pas la voir ; mais elle l'y suivit. Elle se jeta à son cou en pleurant. Abdul-Medjid, attendri, ému par les larmes de sa fille, lui promit la grâce de son mari. En effet, le lendemain, un autre vapeur allait chercher l'heureux mari, qui fut rendu à sa femme. Il était exilé pour cause politique.

Il est à cette vie heureuse des sultanes un terrible côté. Si on leur prodigue or, bijoux, confortable, hélas ! on leur interdit les joies de la maternité. Tout enfant mâle issu d'elles doit être étouffé. Les sages-femmes qui les accouchent (en Turquie, sauf un cas grave, jamais une femme n'est accouchée par un médecin) ont la terrible mission d'étouffer ces pauvres innocentes créatures au moment où elles viennent au monde, et elles disent à la mère qu'il est né mort.

Lorsqu'on me raconta cet usage barbare, je me sentis prise de frissons, et ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Comment ces dames peuvent-elles se résigner à se marier, en sachant quel est le sort qui attend les fils qu'elles mettront au monde ?

On m'expliqua alors qu'on laissait ignorer à ces dames cette loi, et qu'on leur persuadait que leurs fils mouraient de mort naturelle.

Cela me parut difficile que l'on parvînt à le leur laisser ignorer, et que tout au moins elles ne soupçonnassent pas cet arrêt inexorable, en voyant que jamais une sultane n'a de fils vivant!...

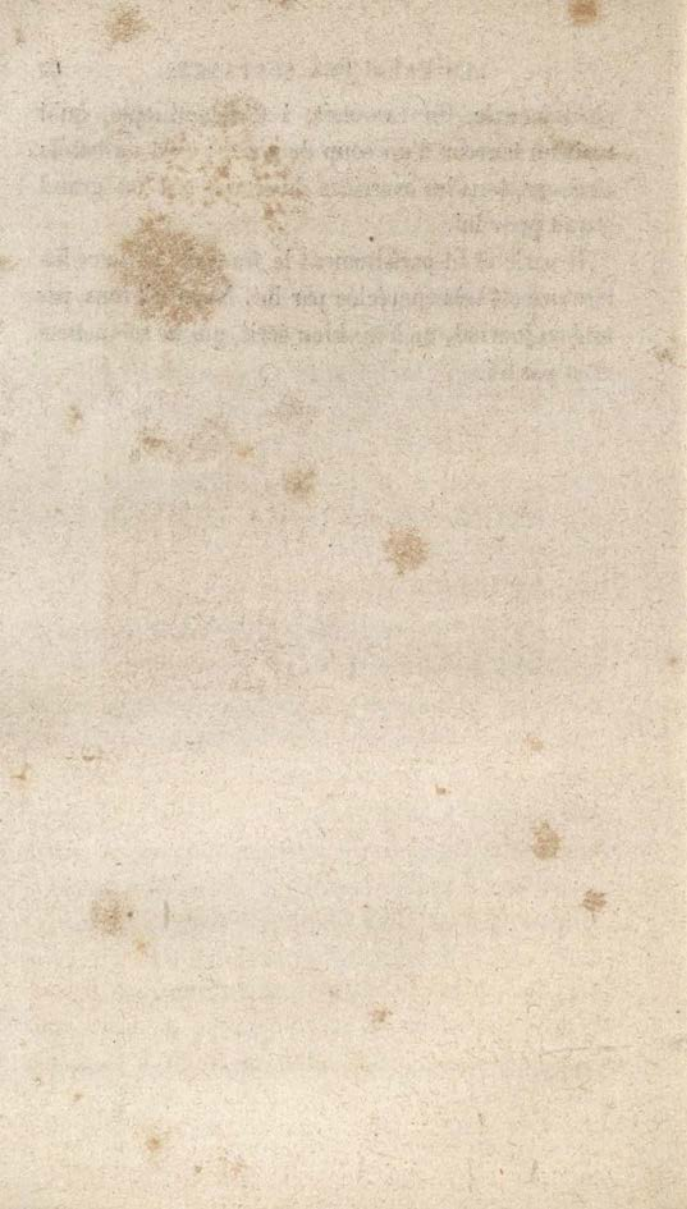
En tout cas le père, lui, est fixé là-dessus, et je le plains de tout mon cœur; à chaque symptôme de grossesse il doit trembler, et pendant les neuf mois qui précèdent la naissance de leur enfant il doit éprouver de cruelles angoisses! Du reste, au moment où je mets en ordre ces notes, écrites en Turquie il y a six ans, pour en faire un volume, les journaux nous annoncent que le nouveau sultan Abdul-Aziz vient d'abolir par un décret cette loi barbare; cela fait l'éloge de son noble cœur, qui a parlé plus haut que toutes les considérations politiques.

Alors que j'étais à Constantinople, Abdul-Aziz, prince impérial, avait déjà su se concilier l'affection du peuple turc par les sentiments bons et élevés qu'on remarquait en lui, ses tendances vers la civilisation, ses goûts simples et son esprit éclairé. Les Turcs fondaient de grandes espérances sur son règne: ils avaient raison, car voilà peu de temps qu'il est sur le trône, et déjà il a apporté le flambeau de la civilisation dans son pays. Il a fait de sages réformes financières, rétabli l'équilibre dans le budget et aboli les derniers usages barbares qui existaient encore en Orient.

Il paraît que ce souverain est d'une force physique

phénoménale. On racontait, à Constantinople, qu'il tuait un taureau d'un coup de poing ; c'est un habile chasseur, tous les exercices du corps ont un grand attrait pour lui.

Il parle et lit parfaitement le français, et notre littérature est très-appréciée par lui. Nous n'avons pas un bon journal, un livre bien écrit, qui ne soit acheté et lu par lui.





CHAPITRE III

Mœurs des Femmes du peuple.

La maison la plus pauvre, en Turquie, est divisée en deux appartements séparés : celui du mari, qui s'appelle *sélanlik*, où il reçoit ses amis ou les gens

qui viennent le voir pour affaire; et celui de sa femme, appelé *harem*.

Je vous l'ai déjà dit, la polygamie n'est point aussi générale que nous le croyons dans ce pays; d'abord elle n'est permise qu'aux hommes riches qui peuvent pourvoir largement aux besoins de chacune de leurs femmes et qui ont un logement assez vaste pour donner à chacune un appartement entièrement séparé.

Les gens du peuple, petits bourgeois, commerçants, ouvriers, ne jouissent point des droits de la polygamie; ils ne peuvent avoir qu'une femme. Ils la choisissent dans les familles de leur connaissance.

Le mariage chez eux se fait comme chez les riches, le luxe en moins. Selon ses faibles ressources, le mari reconnaît à sa femme une somme dans le contrat. Chez les riches, comme chez les pauvres, jamais, en Turquie, une femme n'apporte autre chose à son mari que son trousseau et deux esclaves pour son service particulier, si elle est riche; et toujours le mari lui reconnaît une somme pour la mettre à l'abri du besoin, dans le cas où une séparation ou un divorce arriverait.

L'homme, en Turquie, se dit qu'à lui il appartient de travailler et de pourvoir aux besoins de sa compagne, être plus faible, plus délicat, qui a déjà une tâche assez lourde dans celle que lui a donnée le divin

créateur, en lui faisant porter neuf mois, mettre au monde des enfants et guider leurs premiers pas chancelants et inexpérimentés dans la vie.

Recevoir de l'argent de sa femme, vivre avec cet argent, paraîtrait très-humiliant aux maris tures ; aussi ceux qui viennent en France et qui voient cette chasse à la dot, si commune ici, où l'homme ne se marie généralement que pour augmenter sa fortune ou payer ses dettes, faisant du mariage une spéculation, ne peuvent cacher leur sentiment d'étonnement et d'improbation pour cet état de choses.

La femme du peuple se tient dans son harem, s'occupant des soins du ménage, des enfants. Pas plus que dans les autres classes plus élevées de la société, elle n'a le droit de recevoir des hommes chez elle, sous aucun prétexte. Elle ne peut non plus se montrer à un homme à visage découvert, mais enveloppée de son *férijié*. Voilée, elle peut sortir librement pour faire les emplettes nécessaires au ménage. Elle n'a point à craindre, du reste, des poursuites, des assiduités, ni des inconvenances de la part des hommes ; le respect de la femme, et le respect pour la femme d'autrui, est très-fortement enraciné dans l'esprit des Turcs ; et non-seulement l'homme qui séduit une femme appartenant à un autre est puni par la loi, alors même que le mari ne se plaindrait pas, alors même qu'il court grand risque de se faire tuer, au moindre soupçon,

par l'homme qu'il outrage; mais encore une déconsidération générale atteint l'homme qui a commis cette action.

La femme, en Turquie, n'a aucun métier; elle est femme, et voilà tout. Ici, dans la classe populaire, c'est souvent elle qui nourrit par son travail, et ses enfants et son mari. L'homme ture sait que, s'il veut prendre une femme, il faut qu'il se mette en mesure de gagner de l'argent pour la nourrir. Les femmes, du reste, y jouissent de grands privilèges; il n'est pas rare de voir à Constantinople une femme du peuple allant chercher son mari, ou au café, ou à fainéanter quelque part, et le faire rentrer chez lui, en lui administrant des coups avec sa pantoufle. Le mari baisse la tête et marche le plus vite possible, se contentant de lui dire :

— Je vous en prie, laissez-moi rentrer chez nous; vous me ferez après tout ce que vous voudrez.

Mais il reçoit ces coups sans riposter; car, s'il le faisait, le peuple tomberait sur lui et l'autorité le mettrait en prison. Du reste, ce n'est pas dans leurs mœurs : dans le plus bas peuple, un mari ne se porte jamais à ces extrémités; dès sa plus tendre enfance, on lui a appris que la femme est un être que sa faiblesse rend sacré.

Il n'est pas un pays où la femme soit protégée plus effectivement par les lois qu'en Turquie. Une femme

qui a à se plaindre de son mari n'a qu'à adresser sa plainte au conseil; immédiatement, sans attendre ces délais interminables que nous avons ici, on lui fait justice; elle n'a, pour cela, pas besoin de prendre ni avocat, ni avoué, ni aucune dépense à faire.

En France, la séparation est une chose impossible à une femme pauvre; car, pour intenter sa demande, il lui faut faire des frais d'avance; que de fois, de pauvres femmes, ouvrières de magasin, m'ont dit, en France :

— Hélas! madame, mon mari me bat, il est ivrogne, brutal; il dépense au cabaret ce que je gagne à grand'peine, et moi et mes enfants nous mourons de faim.

Je leur répondais :

— Séparez-vous de lui.

Elles me disaient tristement :

— Hélas! pour me séparer, il me faudrait avoir de l'argent, et je n'en ai pas.

Oui, en France, pour se faire rendre justice, cela coûte très-cher... Les juges, en Turquie, sont comme ici nos députés : c'est le peuple qui les choisit, les nomme et les paye. Ils ne peuvent exercer que deux ans. Après ce temps, d'autres les remplacent.

Les affaires se jugent au conseil, où il y a juges et président; il n'y a pas d'avocat, chacun défend sa cause; si une personne est ou intimidée ou trop peu

éloquente, alors un juge se lève et plaide lui-même la cause de cette personne devant le conseil. Du reste, la justice se rend en Turquie de la façon la plus équitable. Les Européens qui habitent l'Orient demandent souvent à être jugés par le tribunal turc. Devant ce tribunal, d'ailleurs, il y a la plus grande égalité. Admettez qu'un pacha, un gouverneur, un haut personnage enfin, soit attaqué par le plus pauvre et le plus misérable Turc; il est forcé de venir en personne devant le conseil se défendre; il est forcé de se tenir debout, à côté de son adversaire.

Les femmes turques ne sont pas toutes d'une douceur angélique. Non, elles ont la tête chaude. Dans toutes les révolutions, les émeutes, elles sont au premier rang, abusant de leur privilège de femmes, qui les rend sacrées; car jamais les troupes ne chargeront le peuple s'il y a des femmes. Lorsqu'un ministre n'a pas les sympathies générales, ces dames ont une habitude qui manque de charme pour ces messieurs; lorsque celui dont on est mécontent se rend au conseil, elles se mettent d'accord une centaine, elles entourent sa voiture, lui disent toutes sortes de sottises et lui lancent des cailloux. Le ministre baisse patiemment la tête, écoute les sottises, reçoit les projectiles; mais il ne peut rien faire, et les gens de sa suite se garderaient bien de repousser brutalement cet essaim de révoltées féminines.

Pendant mon séjour dans cette ville, j'ai été témoin de la scène suivante :

Le séraskier, ministre de la guerre, se rendait à la Porte dans tout son équipage : voiture à quatre chevaux, aides de camp, suite nombreuse ; tout à coup, sa voiture est arrêtée par une soixantaine de femmes qui l'entourent et le forcent à faire halte, et elles se mettent en demeure de lui lancer des cailloux, en lui disant :

— Tu n'as pas honte d'étaler tout ce luxe, quand nos maris, depuis six mois, n'ont pas reçu leur solde (c'étaient des femmes de militaires) ; que fais-tu de l'argent que le peuple te donne?...

Là, elles lui ont égrené un chapelet d'injures... Eh bien ! je vous le jure, lecteur, sa suite s'est arrêtée net ; elle a regardé cela d'un œil calme, sans faire le moindre mouvement pour repousser ces femmes furieuses, et le séraskier a croisé ses bras sur sa poitrine, a baissé la tête pour éviter le plus possible le choc des cailloux ; quand le courroux des révoltées a été un peu calmé, il leur a dit :

— Laissez-moi aller au conseil, et je vous donne ma parole d'honneur que dans une heure vos maris seront payés de l'arriéré de leur solde.

Confiantes à sa parole, elles l'ont laissé continuer sa route ; et, en effet, le jour même, leurs maris étaient payés.

En voyant d'abord de quelle façon elles traitaient le ministre de la guerre, je me suis écriée :

— Mais les malheureuses vont se faire tuer!

— Par qui? m'a-t-on répondu; croyez bien qu'il n'y a pas un homme ici qui osera, militaire ou non, marcher contre des femmes; elles le savent, et toujours on les voit en tête des mouvements.

— Oui, mais demain la police les arrêtera, ai-je poursuivi.

— Pas le moins du monde, m'a-t-on dit.

— Si les femmes de Paris, ai-je ajouté tout bas, s'avisait de traiter avec ce sans-gêne un de nos hauts fonctionnaires, je crois bien que l'on lancerait sur elles la cavalerie à fond de train.

En temps de guerre, en Turquie, si une femme se met devant un révolté, il devient sacré, et les soldats ne peuvent ni le tuer ni le faire prisonnier; il appartient à cette femme.

Lorsqu'une femme a une plainte, une requête à faire, que ce soit à un ministre, voire même au grand vizir, elle fait rédiger sa requête par un écrivain public. Les hommes qui font ce métier sont nombreux; ils se tiennent dans des petites maisonnettes en bois.

Une fois munie de sa requête, elle va droit à la Porte, et, sans avoir besoin de se mettre en quête d'une protection pour pouvoir arriver audit perso n

nage ou de solliciter humblement une audience, elle va bonnement à son bureau. Admettez qu'elle ait affaire au grand vizir, le plus grand personnage de l'empire, elle ne trouve point à sa porte le moindre huissier pour l'empêcher d'entrer; elle tourne le bouton, et elle entre; le grand vizir la salue poliment, la fait asseoir, il écoute sa plainte ou sa demande, et séance tenante il s'en occupe.

Il en est de même, du reste, pour les hommes. Un balayeur des rues est libre de voir le grand vizir ou tel ministre à qui il a affaire; il n'a qu'à prendre le même moyen; sans demander d'audience, sans avoir donné son nom, il entre chez eux, et leur dit ce qu'il veut; il est sûr d'être reçu aussi poliment et d'obtenir ce qu'il désire aussi bien que s'il était pacha.

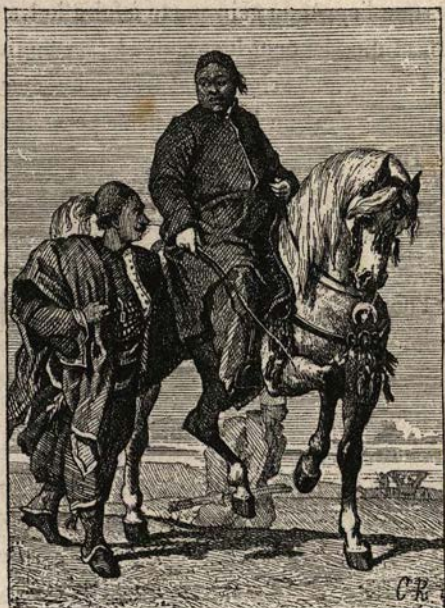
Je donne ces quelques lignes à méditer à nos hauts et petits fonctionnaires français, chez qui on ne peut parvenir, si l'on ne porte un nom ronflant ou si l'on n'occupe une brillante position, qu'avec une lettre de recommandation, et après avoir humblement sollicité une audience; et encore n'arrive-t-on à eux qu'après deux heures au moins d'antichambre et après avoir essuyé l'insolence des huissiers.

La femme ne pouvant exercer aucun métier, comme je l'ai dit, la loi se préoccupe constamment d'elle; si elle se sépare ou divorce, on force le mari à lui payer

largement ce qu'il lui faut, et, s'il ne le fait pas, il est mis en prison.

Si elle est veuve et sans parents, l'État lui doit une pension.

Quand des pauvres gens meurent laissant des filles orphelines, l'État les met en pension, si elles sont trop jeunes pour les marier. Souvent aussi, alors que des pauvres gens meurent, laissant des orphelines, des dames riches les prennent chez elles, les font élever et plus tard les marient, en leur faisant un cadeau et leur donnant un trousseau; jamais, en Orient, une femme n'est laissée dans le besoin.



CHAPITRE IV

Les Eunuques.

Les eunuques sont généralement de pauvres Abyssins ou des noirs du centre de l'Afrique, qui ont été volés tout enfants à leurs parents, par ces hommes

ignobles que l'appât du gain porte à faire le trafic des esclaves, et qui viennent les vendre à Constantinople.

Il faut être grand seigneur et très-riche pour avoir des eunuques ; c'est un luxe que ne se permettent pas tous les Turcs.

Les sultans ont toujours eu un grand nombre d'eunuques dans leur sérail ; Abdul-Medjid en avait près de deux cents.

Dans l'histoire de la Turquie, les eunuques ont joué un rôle important, et leur influence auprès du souverain était si reconnue, qu'ils avaient pour courtisans les plus hauts personnages de l'empire.

Maintenant leur influence est moindre.

Le chef des eunuques du palais s'appelle le *Kuslar-agaci* ; son grade correspond à celui de maréchal, dont il porte, du reste, le costume. Sur sa poitrine brille le grand cordon du Medjidié ; il occupe au palais un somptueux appartement ; il a à ses ordres de nombreux domestiques, et ses chevaux, ses voitures, peuvent rivaliser en richesse avec ceux du grand vizir ; et, lorsqu'il sort, c'est avec un apparat, une suite, qui égalent ceux des ministres.

Tous les autres eunuques ont, eux aussi, des grades, et chacun une mission à part. Il y en a, il est vrai, qui sont tout bonnement domestiques ; mais, avec de l'intelligence et une bonne conduite, ils peuvent espérer d'arriver à un grade.

Tous ces eunuques-là sont sous les ordres du Kuslar-agaci, qui est considéré comme leur général commandant en chef.

Toutes les dames du palais, femmes ou favorites, ont chacune quatre ou cinq eunuques pour les accompagner quand elles sortent ou pour faire leurs commissions.

Il ne faut pas croire, pourtant, sur la foi de certains libretti, qu'ils aient le droit de parler haut à ces dames et d'entrer dans leurs appartements; non, ils sont tenus d'être respectueux et soumis pour elles comme de fidèles serviteurs, et il leur est expressément défendu d'entrer dans leurs appartements particuliers.

Les eunuques intelligents ont grand soin de bien se mettre avec ces dames, et, si elles font quelques légères infractions aux lois austères du sérail, comme tendres œillades, petit manège de coquetterie, ils ferment les yeux.

Mais il y en a aussi qui sont de vraies bêtes féroces; et si, à la promenade, un homme s'avise de jeter un doux regard sur leur maîtresse, de les approcher de trop près, ils tombent sur lui à coups de cravache. Le gouvernement turc a eu plus d'une fois à payer de fortes indemnités à des Européens qui avaient été traités un peu trop cavalièrement par ces messieurs-là. Toutefois, s'ils sont forcément polis et soumis envers ces dames, comme celles-ci n'ignorent pas qu'ils ont

une mission secrète, qui est celle de les espionner, elles ne les aiment pas et les traitent souvent durement ; tandis que, bien au contraire, les hommes ont une grande considération pour eux, ne les regardant pas comme de simples serviteurs. Il est vrai que quelques-uns de ces eunuques sont instruits et intelligents.

Dans les maisons particulières où il y a des eunuques, il y a aussi l'eunuque chef, qui est l'homme de confiance, une espèce d'intendant. Ceux qui sont sous ses ordres ont pour toute mission de se tenir à la porte du harem pour faire les commissions de ces dames. Ils vont du sélanlik au harem. C'est à eux que le mari donne des ordres pour les faire transmettre au harem. Ces eunuques-là peuvent entrer dans l'appartement des femmes, mais seulement après en avoir obtenu l'autorisation par elles ; ils se tiennent à la porte très-respectueusement, et font des *téména* jusqu'à terre.

Lorsque ces dames sortent, les eunuques les accompagnent comme des coureurs, se tenant en avant de leurs voitures ; mais cependant il n'est pas de rigueur, pour ces dames, de sortir avec eux ; elles peuvent, si cela leur plaît, partir sans leur escorte.

Ces eunuques montent de fort beaux chevaux, comme la gravure en tête du chapitre vous le prouvera, et leurs chevaux ont des schabraques brodées d'or.

Tous les eunuques, ceux du sérail surtout, se re-

tirent, leur temps de service fini, avec de la fortune.

Jugez-en plutôt. Je me promenais un jour à Chambija, coquette petite ville de l'Asie; j'aperçus une maison de campagne, d'abord admirablement située, ayant vue sur tout le Bosphore, et, ensuite, remarquable par l'élégance de sa construction et le goût qui avait présidé à l'arrangement des jardins; je demandai le nom de l'heureux propriétaire de ce charmant yalli; on me répondit qu'il appartenait à Hassem-Agha, ex-Kuslar-agaci... Ce Hassem-Agha, qui est du reste un homme du monde, aux manières aisées, à la conversation brillante, mène dans cette belle habitation la vie d'un vrai dandy; il a dans ses écuries, une douzaine de superbes chevaux, et, lorsqu'on l'aperçoit, à la promenade, dans un élégant phaéton qui sort de chez Binder, conduisant lui-même, suivi de deux domestiques, on le prendrait facilement, si ce n'était son teint, pour un de nos beaux de Paris.

Dans son castel, il mène joyeuse vie; il donne des dîners à l'européenne où les vins les plus fins sont dégustés, où le champagne est versé à flots. Son service de table sort des fabriques de Sèvres, et son intérieur est princier.

Mais vous nous demanderez, lecteur, quels sont les convives de l'ex-Kuslar-agaci? Mon Dieu! ce sont les plus grands seigneurs, les plus hauts personnages de

Constantinople, et qui se trouvent aussi heureux que flattés d'être invités par lui.

Son château est divisé en deux pavillons ; celui qu'il habite et où il reçoit, et un autre où habitent ses femmes. Car Hassem-Agha est marié ! Il a même plusieurs femmes, dont une très-belle, dit-on. Je ne sais trop si c'est le fruit de son expérience qui l'a porté à cette mesure, mais j'ai remarqué que les grilles des fenêtres de son harem sont plus serrées et plus fortes que celles des autres harems. A son tour, il a des eunuques pour faire le service de ses femmes et pour les accompagner à la promenade. Ses femmes sont des esclaves circassiennes qu'il a achetées.

Il y a du reste beaucoup d'eunuques, ceux surtout qui ont un grade, qui, leur temps de service fini, se marient. Ils achètent une ou plusieurs Circassiennes, et ils ont, tout comme les pachas, leurs femmes légitimes et leurs odalisques. Ne pouvant connaître les douceurs de la paternité, ils achètent presque tous de jeunes enfants circassiens, ils les adoptent, les élèvent et leur laissent leur fortune.

D'autres eunuques, en vieillissant, deviennent très-dévots ; grand nombre d'entre eux font le pèlerinage de la Mecque et entrent parmi les religieux qui prennent soin de la tombe de leur prophète Mahomet.

La mode d'avoir des eunuques tend à passer, en Orient. Les Turcs ont fini par comprendre qu'en ache-

tant ces malheureux ils prêtaient la main, ils encourageaient la barbarie des hommes indignes qui font ce trafic. Dans ce moment, la vente des eunuques, si elle se fait encore à Constantinople, se fait en cachette.

Je ne saurais clore ce chapitre sur les eunuques sans vous conter un drame d'une cruauté sans précédents dans aucune histoire, et auquel une supercherie d'eunuque a donné lieu.

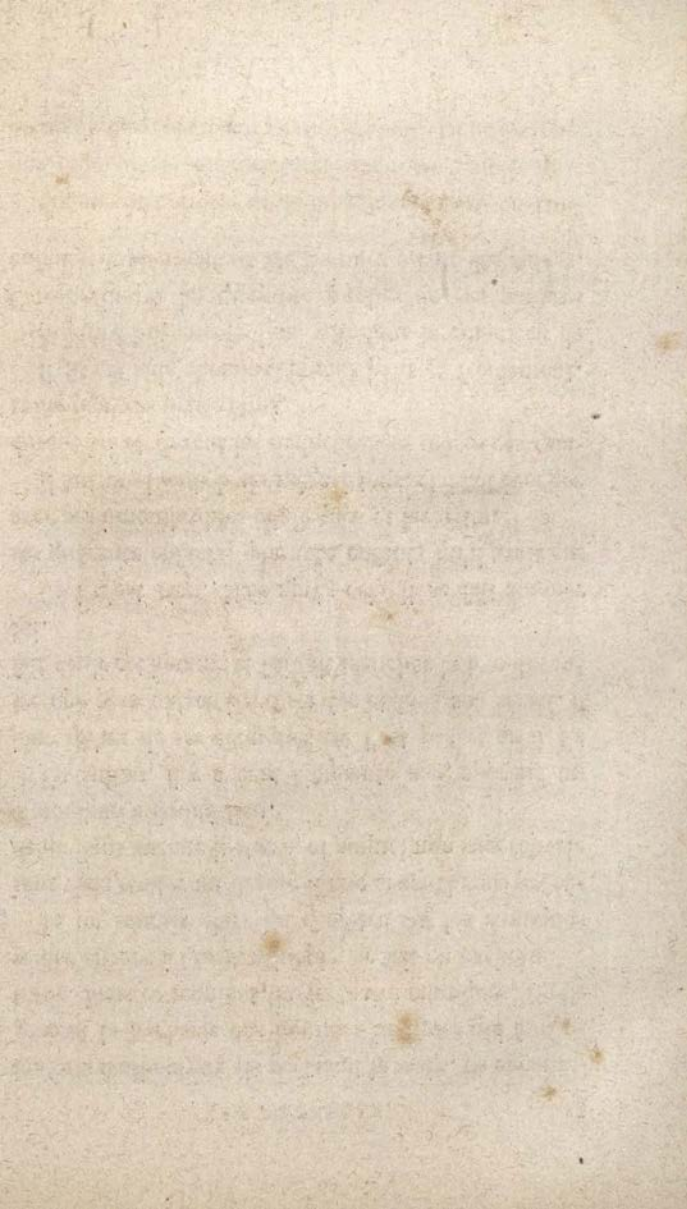
Un sultan, il y a cent cinquante ans, apprend un jour qu'un de ses eunuques ne l'est pas et qu'il l'a trompé pour entrer à son service et dans son sérail. Il fait venir cet homme et lui fait trancher la tête devant lui.

Ceci n'est rien. Mais après cela il se fait amener ses quarante enfants, quarante enfants qu'il avait eus avec ses innombrables odalisques et favorites.

Il fait aussi venir leurs mères à tous, et il fait égorger devant lui et devant les malheureuses mères ces quarante pauvres petits êtres.

Il fit cet acte abominable sans pâlir et froidement.

Aujourd'hui encore l'on voit dans le cimetièrre de Constantinople les quarante tombes de ces pauvres enfants; toutes sont en file les unes à côté des autres.





CHAPITRE V

Sélanlik. — Harem.

Comme je l'ai déjà dit, toutes les maisons en Turquie, depuis la modeste habitation du pauvre jusqu'au luxueux palais du grand seigneur, sont divisées

en deux corps de logis distincts : l'un se nomme le *sélanlik*; c'est l'appartement du mari, là où il se tient, où il traite ses affaires, reçoit ses amis, et où sa femme, ou bien ses femmes, ne vont jamais; l'autre, qui est l'appartement de la femme, ou des femmes, s'appelle *harem*. Le mot *harem* signifie maison de la femme.

C'est donc à tort que, nous autres Européens, disons *avoir un harem* pour exprimer qu'un homme a beaucoup de femmes; car tout homme turc a un harem, n'eût-il qu'une femme ou n'en eût-il pas du tout, puisque toute maison en Orient est divisée en deux parties, un *sélanlik* et un harem.

Le harem, dans les maisons des grands seigneurs, est composé de plusieurs appartements complets et indépendants les uns des autres; car l'homme qui a plusieurs femmes est tenu de leur donner à chacune un appartement séparé. Elles ont leur personnel de domestiques à part; elles dînent, reçoivent leurs amies, donnent des fêtes, chacune dans son appartement respectif, et, si elles le veulent, elles ne se voient pas du tout.

Ce sont des esclaves femmes qui font le service dans les harems.

Avoir beaucoup d'esclaves est un luxe obligatoire; aussi toutes les maisons aisées en ont plusieurs, et les gens riches un nombre considérable. Ces esclaves

sortent pour faire les commissions du harem ; dans les maisons où il y a des eunuques, ce sont les eunuques qui sont chargés de ce soin, ils se tiennent à la porte du harem attendant les ordres. Un tour, dans le genre de ceux qui sont à la porte de nos couvents, est placé à la porte du harem ; c'est là que l'eunuque dépose les commissions. Le mari a la clef du harem ; il rentre lorsqu'il le veut ; mais, s'il a plusieurs femmes, il fait prévenir par l'eunuque celle à qui il doit rendre visite.

Ce qui se passe dans les harems, voilà ce que je voudrais vous faire comprendre ; mais c'est un terrain scabreux. Et, autre difficulté : pas un intérieur ne se ressemble. Dans quelques-uns, on y mène une vie gaie et heureuse : ce sont ceux dans lesquels il n'y a qu'une femme maîtresse souveraine du cœur de son mari et de sa maison ; dans ceux-là, on y chante, on y rit.

Je l'ai dit plus haut, les dames turques sont peu instruites ; c'est à peine si quelques-unes savent lire et écrire. La poésie, les arts, la littérature, leur sont complètement inconnus ; la toilette, le luxe, voilà tout ce qui les occupe. Elles brodent aussi ; elles font de merveilleuses broderies avec de l'or sur des étoffes ; elles travaillent avec leurs esclaves. Ces jeunes filles sont d'un caractère doux, serviable, mais futiles et insouciantes. Elles sont très-gaies. Voient-elles un mo-

ment le front de leur maîtresse s'assombrir, vite elles chantent, dansent pour la distraire.

Indolentes de caractère, les Orientales passent des heures entières couchées sur un canapé, ou accroupies sur leurs moelleux tapis, fumant soit des cigarettes, soit un narguillé. Leurs esclaves se tiennent à côté d'elles, devinant leurs désirs, leurs caprices. Tantôt elles les éventent avec ces délicieux éventails en plumes d'autruche; tantôt elles leur servent une tasse de café. Du reste, ces dames se visitent beaucoup entre elles; elles se donnent mutuellement des fêtes; seulement, quand une dame a des amies en visite chez elle, le mari n'a pas le droit d'entrer dans le harem, attendu qu'une femme ne peut se montrer à aucun homme à visage découvert.

La vie de famille est peu connue là-bas : rarement le mari dîne avec sa femme, surtout s'il en a plusieurs. Dans presque toutes les maisons, on fait deux dîners, celui du sélanlik et celui du harem.

Avec plusieurs femmes qui souvent se détestent entre elles, des enfants de plusieurs mères, qui ne peuvent s'aimer comme si le même sein les avait portés, et qui souvent embrassent les haines de leur mère, la vie du foyer est difficile.

Si les femmes habitent des maisons différentes, elle est encore plus difficile, car le mari ne peut se trouver partout.

Le luxe oriental est passé en proverbe ; on le remarque surtout dans les chambres de ces dames. Il n'est pas rare de voir des chambres, en Orient, entièrement tapissées en satin blanc, lequel satin est couvert d'arabesques d'or, où souvent les perles fines se marient aux diamants. Leurs divans sont superbes.

J'ai vu une chambre préparée pour une jeune mariée, qui pourra vous donner une idée de ce luxe, et surtout de ce luxe de détails que l'on ne rencontre que dans l'Orient. La chambre était tendue en satin bleu de ciel avec des guirlandes de fleurs brodées en or. Le cœur de ces fleurs était pour les unes en perles fines, pour les autres en diamants. Un divan pareil avait coûté à lui seul soixante mille francs. Les tapis de table étaient d'un travail aussi merveilleux que riche ; les diamants, les perles, les rubis et émeraudes y formaient mille arabesques. Un verre d'eau attira toute mon admiration : il était en or massif, enrichi de pierreries du plus grand prix.

Du reste les Orientaux mettent tous un grand prix à leurs plateaux de table, à leur vaisselle, à leurs verres, aux sucriers et tasses à café. Tous ces objets sont généralement en or, ornés de pierres ou de diamants.

Nous autres nous ne nous servons des pierres précieuses que pour en faire des bijoux ; mais chez eux,

elles étincellent partout. Leurs pipes et leurs narguillés sont encore pour eux des objets très-dispendieux; leurs pipes ont des bouts en ambre qui valent souvent huit ou dix mille francs, sans compter l'anneau en diamants qui les orne. Les narguillés sont aussi d'un prix fabuleux, et chaque maison riche doit en avoir un grand nombre, afin de pouvoir en offrir à chacun après le dîner.

En Europe, souvent un homme n'a pour tout bijou qu'une montre plus ou moins belle, tandis que chaque Turc, tout comme une femme, a ses bijoux. L'éclat du diamant, le chatolement de la pierre précieuse, sont nécessaires, tout comme l'air qu'il respire, à l'homme d'Orient. Il en met partout, il en a partout. Aussi faut-il chez eux être dix fois plus riche qu'en Europe pour pouvoir le paraître.

Mais je reviens à ma chambre. Elle était si éblouissante, si écrasante d'or, que, me disais-je, la femme qui l'habiterait aurait besoin d'être fort belle pour n'y point paraître fanée. Les femmes orientales heureusement ont de l'éclat et de la fraîcheur!

Voyez-vous une femme maigre, sèche et noire dans une chambre toute satin et or!

Les lits en Orient ressemblent peu aux nôtres : ils ne sont point *ad hoc* dans les chambres. Le soir, les esclaves les apportent et les placent au milieu de la chambre; cela leur est facile, car ces lits ne se com-

posent que de petits matelas superposés les uns sur les autres. Ces dames se servent de grands et magnifiques châles des Indes pour couvertures.

On entoure ces lits d'un moustiquaire.

Les dames turques n'ont pas moins de luxe pour leurs vêtements. Quelques-unes commencent à s'habiller à la française, excepté la coiffure pourtant.

Leur costume, on le sait, se compose d'abord d'un grand pantalon très-large et très-long; elles le serrent au moyen d'une coulisse au-dessus de la cheville, et il retombe en bouffant sur le pied, dont il ne laisse voir que la pointe; ensuite, d'une chemise en gaze, et par-dessus cela elles mettent une grande robe serrant du haut et qui retombe derrière en pans coupés, qui font queue. Cette robe est échancrée de façon à laisser voir le cou et la naissance de la gorge; elle se boutonne par devant jusques un peu au-dessous de la taille, et est serrée autour de la taille par une petite écharpe à long bout. Elles mettent beaucoup de bijoux : collier, épingles, bracelets. Dans les cheveux, elles se mettent aussi des épingles en or ou en diamants; mais beaucoup de ces dames ont la sotte idée de se couper les cheveux; elles ne les laissent guère plus longs que les hommes en Europe.

Pour sortir, elles ajoutent à leur toilette, d'abord le voile, qui est en fine gaze, et laisse les yeux et la bouche seuls à découvert; ensuite un férijjié. Le fé-

rijicé est un grand manteau de couleur sombre qui les enveloppe entièrement.

Les pans de leurs robes étant incommodes pour marcher, elles les soulèvent sur le côté gauche en les passant dans leur ceinture.

Ces dames emploient pour leurs robes et leurs pantalons des étoffes légères et de couleurs très-voyantes. Le vert d'eau, le rose, le blanc, le bleu de ciel, voilà leurs nuances de prédilection.

Souvent, dans la maison, elles remplacent la robe par une veste. Ces vestes sont toutes brodées d'or, et souvent on y voit même des diamants et des perles fines... tout comme sur leurs robes de toilette.

Nous nous figurons à tort que les dames turques sont enfermées dans leur harem. Non, elles sont parfaitement libres de sortir soit en voiture, soit à pied, ou pour se promener, faire des parties de campagne, ou pour aller faire des emplettes, et elles usent de la permission, car elles sortent très-souvent ; seulement elles sont tenues de sortir avec un voile, et accompagnées ou d'un eunuque, ou d'une vieille femme, ou encore par une de leurs parentes à elles ou à leur mari.

Mais une dame turque ne peut jamais sortir avec un homme, cet homme serait-il leur père ou leur époux. En Turquie, l'on voit toujours les femmes se promener seules ou entre elles ; et les hommes vont aussi de leur côté. Elles font souvent des parties de

campagne ; l'on voit de grandes voitures remplies de femmes, et jamais un homme qui les accompagne.

Du reste, grâce au voile qu'elles peuvent mettre épais si elles le désirent, il leur est facile de suivre leur mari, de passer à côté de lui, sans qu'il les reconnaisse.

Leurs voiles sont très-fins et tout à fait transparents ; ils n'empêchent pas du tout les curieux d'admirer leur beauté. Les vieilles et laides seules, ou les femmes jalouses qui veulent se cacher, les mettent épais.

Maintenant, dans d'autres harems, et c'est, hélas ! la majorité, il se passe chaque jour des drames sanglants, des comédies burlesques, des scènes terribles ; l'amour-propre, la jalousie, l'envie, la haine, s'y livrent bataille ; l'amour bien rarement est de la partie.

Allez, chers lecteurs, n'enviez pas trop le sort de ces riches pachas qui ont femmes légitimes jusqu'à quatre, et d'odalisques un nombre illimité ; avec ce luxe de femmes ou plutôt à cause de ce luxe de femmes, il est très-rare qu'ils aient l'amour d'une seule, et ils ont bien du mal pour calmer les orages de leur intérieur ! Ou plutôt, ils n'ont pas d'intérieur ; ils ignorent le bonheur, la tranquillité du foyer domestique... ils sont plus à plaindre qu'à envier.

J'ai vu beaucoup de dames turques, j'ai causé avec plusieurs d'entre elles, et toutes m'ont avoué qu'elles n'aimaient pas leur mari, ou du moins qu'elles ne

pouvaient avoir pour lui cet amour de cœur, cet amour exclusif, qui veut pour vivre être payé de retour. Peut-on donner son cœur, son âme entière, à un homme qui, lui, partage, effeuille son cœur; qui vous dit aujourd'hui les mêmes mots d'amour qu'hier il disait à votre rivale, que demain il répétera à votre esclave devenue son odalisque, et cela sous votre même toit, à deux pas de vous?

La femme turque n'est heureuse, elle l'avoue elle-même, qu'alors qu'elle est parvenue à faire taire son cœur et à en étouffer les nobles élans.

Maintenant, en historien fidèle et impartial, je suis forcée de convenir que ces dames sont assez futiles; elles aiment la toilette, le luxe, et bien plus souvent les scènes arrivent parce que le mari aura donné à l'une d'elles un beau bijou, une belle voiture, que parce qu'il aura témoigné plus d'amour à l'une qu'à l'autre.

S'il y a plusieurs femmes dans un harem, il faut que le mari se garde bien de donner de plus belles toilettes, de plus beaux chevaux à l'une qu'à l'autre; car, dans ce cas, cris, larmes, fureurs, récriminations, il a tout à supporter de la part des autres.

Les femmes turques peuvent se classer en trois catégories :

La première, qui est assez nombreuse, se compose de celles qui prennent fort patiemment leur parti de

la polygamie. Elles appellent leurs rivales : Ma sœur ; elles vivent en bonne intelligence entre elles ; elles sortent, s'amuseut ensemble ; chacune, à tour de rôle ou selon le bon plaisir ou le caprice du mari, est la favorite du soir, il n'est pas rare que l'élue invite le soir les autres femmes à venir passer la soirée chez elle ; elle leur sert du thé, du café, des cigarettes. Le mari est là, aimable avec toutes. A un moment donné, les invitées rentrent dans leur appartement respectif, laissant fort tranquillement leur mari avec leur rivale.

Cette catégorie-là m'inspire un dégoût profond. Selon moi, une pareille vie est une vie de prostitution, et je considère ces êtres-là comme des femelles et non comme des femmes.

La seconde catégorie est composée de celles qui supportent avec patience et résignation la polygamie, mais qui en souffrent et conservent leur dignité de femme.

Ce sont celles qui épousent un homme, l'aiment et sont aimées, qui règnent seules dans le cœur de leur époux et dans leur maison, et sont heureuses jusqu'au moment où leur volage époux s'éprend des charmes d'une autre femme et l'épouse ou en fait son odalisque. Alors la première femme pleure son bonheur perdu ; elle se sent prise d'un violent dépit ; mais elle le concentre et se soumet à son triste sort. Ayant des enfants, ou n'étant plus assez jeune pour espérer se

remarier, elle préfère ne pas quitter son mari; elle continue à habiter chez lui, elle fait bon accueil à sa rivale, vit en bonne intelligence avec elle; mais elle n'est plus la femme de son mari, elle lui refuse l'entrée de son appartement, et reste dans des termes froids avec lui. Elle est femme, elle a aimé, elle est froissée de voir que l'on a cessé de l'aimer, et elle se retire avec dignité, ne voulant pas s'abaisser à un honteux partage.

Ce que j'admire dans ces dernières, c'est leur résignation. J'en ai vu un exemple à Constantinople qui m'a beaucoup étonnée.

Madame *** était, depuis dix ans, la seule femme de M. ***, grand personnage de Constantinople. Elle aimait son mari et était heureuse; elle lui avait déjà donné plusieurs enfants. Un jour, j'allai la voir; je la trouvai triste.

— Je vais, me dit-elle, faire une pénible corvée; jugez plutôt. Je vais au yalli de mon mari chercher sa femme pour la ramener ici.

Je la regardai ébahie.

Elle me dit alors :

— Mon Dieu, je n'ai pas trop à me plaindre; pendant dix ans j'ai été la seule femme de mon mari; il a payé de retour la tendre affection que j'ai pour lui. A présent, c'est son bon plaisir de me donner une rivale; cela prouve qu'il ne m'aime plus ou beaucoup

moins ; j'en gémiss, mais je ne puis lui en vouloir, l'amour ne se commande pas !

— Mais comment a-t-il fait ce second mariage ? lui demandai-je. Depuis quand ?...

— Depuis près de six mois, me dit-elle tristement. Je commençais à m'apercevoir qu'il m'aimait moins, il venait rarement au harem. Je l'ai fait surveiller, car j'étais jalouse... J'ai appris qu'il avait acheté une jeune et jolie esclave, qu'il l'avait installée dans notre yalli, qu'il passait là tout son temps. Je n'ai rien dit, car mes larmes, mes plaintes, n'auraient servi à rien. Maintenant, j'ai appris que cette esclave est enceinte. Or, d'après la loi, il faut qu'il l'épouse... Eh bien, j'aime mieux qu'il amène sa femme ici, qu'il ne lui donne pas une autre maison ; car ce serait plus dispendieux et plus incommode pour lui.

Comment trouvez-vous cette résignation, chères lectrices ? Pour moi, j'en étais ahurie.

Elle a fait ce qu'elle a dit. Elle a été chercher sa rivale... et ne croyez pas qu'en se trouvant ensemble ces deux femmes se sont arraché les yeux... Non, la première femme a dit à l'autre en la baisant au front :

— Venez à la maison, ma sœur, c'est là qu'est votre place.

Elles vivent dans la même maison en bonne intelligence... Seulement, la première femme a interdit

l'entrée de son appartement à son mari ; elle ne le voit plus que rarement. En un mot, elle n'est plus sa femme ; elle a eu la dignité de ne point accepter un partage honteux.

Pour cette catégorie-là, on ne peut que ressentir une estime et une sympathie profondes.

La troisième catégorie est celle des femmes jalouses ; celles-là crient, pleurent, brisent tout, et quelquefois empoisonnent ou poignent leur mari et leur rivale.

Maintenant, pour être vraie, je dois convenir qu'elles sont aussi jalouses, pour ne pas dire davantage, de l'autorité absolue qui leur échappe que de l'affection qu'elles perdent.

Ces femmes-là se livrent à des emportements, à des violences telles contre leurs rivales et leur infidèle mari, que vraiment ces derniers expient bien leur peu de constance.

Voyez-vous d'ici deux femmes vivant sous le même toit, femmes du même homme, se détestant cordialement, s'injuriant chaque fois qu'elles se voient... se disputant les faveurs de leur seigneur et maître !

Une lutte de luxe s'établit ordinairement entre elles ; malheur à celle qui a un plus bel équipage, un plus joli bijou que l'autre ou les autres, s'il y a plusieurs femmes : toutes alors se rallient contre elle.

Si le mari veut finir par avoir la paix, il est forcé d'acheter à toutes l'objet qu'elles convoitent.

Les annales de la Turquie ont à enregistrer bien des crimes commis par des femmes jalouses. On m'a raconté plusieurs de ces drames sanglants, qui prouvent que ces femmes-moutons deviennent quelquefois tigresses alors que les feux de la jalousie soufflent en elles.

Je vais vous conter deux drames épouvantables que m'ont narrés des personnes qui ont été appelées comme juges dans ces deux crimes. L'un s'est passé à Andrinople, l'autre à Constantinople.

A Andrinople, le pacha N*** avait épousé une jeune esclave très-belle qu'il avait vue chez une de ses parentes, et de qui il était devenu amoureux fou...

Cette esclave, qui s'appelait Jet-ta, était d'un caractère violent, emporté et passionné; elle aimait, elle aussi, son mari d'un amour ardent. Mais elle était jalouse de caractère, et son mari, pour conserver ses yeux, n'avait qu'à bien se tenir et à ne pas jeter la moindre œillade à aucune de ses esclaves.

La jalousie d'une femme que l'on aime paraît une douce tyrannie; notre pacha était heureux et fier de voir ce sentiment-là chez sa femme.

Jet-ta était heureuse; toutes les femmes d'Andrinople enviaient son sort.

Souvent, si l'une d'elles se plaignait de ce que son mari avait pris une autre femme, Jet-ta lui disait :

— C'est votre faute, vous n'avez pas su conserver le cœur de votre mari.

Rien n'est plus éphémère que le bonheur sur la terre ; un jour, notre belle Turque se réveilla avec la tête lourde, la gorge en feu... C'était la petite vérole. Elle fut deux mois très-malade, et, lorsqu'un jour, se sentant mieux, elle se leva et se dirigea chancelante vers une glace, elle poussa un cri d'horreur et tomba évanouie... Hélas ! elle ne s'était plus reconnue ; la petite vérole l'avait marquée de ses ignobles stigmates... Elle était criblée de trous. Ses traits étaient grossis ; enfin, elle était aussi laide qu'elle était belle avant cette terrible maladie.

Elle pleura tant, se désola si bien, qu'elle retomba malade. Ce qu'elle souffrit pendant cette maladie est impossible à dire. Sa convalescence fut longue. Elle, gaie et riieuse, elle était à présent sombre et rêveuse. Elle consultait à chaque instant un petit miroir ; mais après un rapide coup d'œil, elle rejetait avec colère le pauvre petit miroir qui n'en pouvait mais.

Une chose augmentait la noire mélancolie de Jet-ta : c'est que son mari, qui avait été empressé auprès d'elle pendant sa maladie, depuis sa convalescence était froid, indifférent pour elle, et ne venait la voir que très-rarement.

— Il ne m'aime plus, il me trouve laide ! se disait la pauvre femme en versant des larmes amères.

La force de la jeunesse prit le dessus ; au bout de trois mois elle se trouva complètement rétablie. Mais, hélas ! elle était toujours aussi laide, et son mari était aussi froid pour elle qu'il avait été tendre et amoureux avant. Alors elle laissa échapper sa douleur en plaintes amères ; elle fit des scènes ; elle lui reprocha son changement pour elle. Lui l'écouta d'abord avec calme, ensuite avec impatience.

Un beau jour, lassé de ses plaintes, comme elle lui reprochait d'avoir changé, il la prit par la main, la conduisit devant une glace et lui dit brusquement :

— N'est-ce pas vous qui avez changé ?

Jet-ta demeura pâle, immobile ; cette phrase cruelle lui fit froid au cœur. A dater de ce jour, elle n'adressa plus un mot à son mari, mais elle se mit à le haïr aussi cordialement qu'elle l'avait aimé.

Bientôt sa haine eut un double aliment, car elle s'aperçut que Dispete, jeune esclave que son mari lui avait achetée, était montée au rang d'odalisque ; de douce et soumise qu'elle avait été envers sa maîtresse, elle était devenue fière et hautaine ; elle avait l'air de la narguer avec ses seize ans et sa beauté.

N'y pouvant plus tenir, l'amour froissé luttant contre un amour mal éteint qui ne demandait qu'un mot affectueux, un mot tendre pour se rallumer peut-

être, elle fit appeler son mari; elle lui reprocha en termes émouvants son ingratitude, son changement pour elle.

— Vous m'aimiez, lui dit-elle, quand j'étais jolie, mais est-ce ma faute à moi si je suis laide à présent? Ma beauté perdue devait-elle faire envoler votre amour? Le cœur de Jet-ta n'est-il pas toujours à son seigneur et maître?

Enfin, elle lui parla de Dispete; elle laissa voir sa jalousie; combien il lui était pénible de voir cette esclave, il y a six mois à peine sa servante, aujourd'hui se donnant des airs de maîtresse et de rivale.

— Revenez à moi, rendez-moi votre amour, lui dit-elle avec des larmes dans la voix, et vous verrez que, si le visage de Jet-ta est changé, son cœur est toujours le même..., et, je l'espère, à force d'amour, je pourrai vous faire oublier les disgrâces que la nature vient de m'envoyer.

Son mari resta froid, indifférent à ce discours, lui disant même que, si Dispete se posait en maîtresse de maison, c'était son droit: car elle portait un enfant de lui dans son sein, et qu'avant un mois elle serait sa femme légitime, tout comme elle.

Jet-ta, en entendant cette cruelle réponse, demeura impassible. Mais, si son mari avait remarqué l'éclair sinistre que lancèrent ses yeux, il aurait été effrayé.

Depuis ce jour, elle ne lui adressa plus la parole.

Toujours enfermée dans sa chambre, elle ne voulait même plus voir ses esclaves. Celles-ci, du reste, à l'exemple des courtisans, levèrent le front devant la favorite d'hier pour le courber devant celle d'aujourd'hui.

Un jour, elle sut que le contrat avait été passé dans la journée et que, par conséquent, l'esclave était devenue son égale. Tout à côté du sien un appartement coquet et luxueux avait été préparé pour la nouvelle femme qui, le soir même, devait en prendre possession.

Le soir, en effet, pour fêter son mariage, il y eut grand dîner chez la nouvelle épouse, chant, musique, etc.

Jet-ta, enfermée dans sa chambre, écoutait d'un air sombre les éclats de cette fête, qui, pour elle, étaient un glas de mort.

A une heure du matin, les chants cessent, les bougies s'éteignent, le silence se fait.

A deux heures, les nouveaux époux dormaient dans les bras l'un de l'autre. La douce clarté d'une veilleuse les éclairait seule.

Jet-ta, sans chaussures, le corps enveloppé d'un grand châle, se glissa à la porte de leur chambre ; elle sortit de son sein une clef, elle ouvrit leur porte si doucement qu'à peine un léger craquement, pareil à celui que poussent parfois les meubles neufs, craque-

ment qui ressemble à un soupir, à un tressaillement, troubla le silence de la nuit. Lentement, comprimant les battements de son cœur, elle s'approcha du lit... Elle les considéra une seconde. Une expression de haine, de vengeance vint défigurer encore plus la malheureuse. Peut-être manquait-elle de courage en entrant, mais le tableau qu'elle avait sous les yeux lui en donna : car, d'une main assurée, elle sortit une fiole cachée dans son sein, l'ouvrit et en jeta le contenu sur la figure de son mari et sur celle de sa rivale.

Deux cris de douleur, des hurlements affreux, s'échappèrent du lit. Les deux victimes se tordaient dans des convulsions atroces. C'était du vitriol qu'elle leur avait jeté sur le visage et dans les yeux. Ils voulurent se lever, se jeter tous deux sur cette ennemie perfide. Mais le liquide leur avait brûlé les paupières et les yeux ; ils n'y voyaient plus, et leur bras frappa dans le vide.

Jet-ta, droite dans un coin, les considérait avec une joie féroce. Elle poussa un ricanement infernal, et dit :

— Ah ! mon seigneur et maître, vous avez méprisé l'amour de la pauvre Jet-ta, vous l'avez bafouée, fait souffrir sans pitié, et cela parce qu'elle avait perdu sa beauté !... Prenez donc une glace à présent et voyez qui a le plus changé d'elle ou de vous ! Et toi, insolente Dispete, tu as voulu devenir mon égale,

tu as insulté à mon malheur. Fière de ta beauté, tu as ri de ma disgrâce. Eh bien ! regarde ! Tu es plus laide que moi encore !

Et, à ces mots, elle poussa un éclat de rire qui n'avait rien d'humain.

Le pacha, fou de douleur et de fureur, parvint à s'emparer de son poignard. Guidé par la voix, il voulut se précipiter sur elle ; mais elle esquiva le coup.

— Non, lui dit-elle, je ne veux pas mourir de ta main. La vengeance est douce, je ne veux pas te laisser t'abreuver à sa coupe.

Elle se sauva dans sa chambre et se barricada.

Les esclaves, réveillées par ce tumulte, par ces cris, arrivèrent. Elles reculèrent d'épouvante en voyant leur maître et sa nouvelle favorite dans un état aussi affreux.

On courut chercher des médecins, ainsi que le gouverneur et les juges pour s'emparer de la coupable et la punir. Ces derniers, après avoir forcé la porte de Jet-ta, la trouvèrent sur son lit, râlant ; elle s'était fait justice elle-même, elle s'était empoisonnée.

Les médecins déclarèrent que le pacha, outre les brûlures qui lui laisseraient des marques profondes sur la figure, perdrait un œil. Quant à Dispete, ses deux yeux étaient complètement perdus ; elle devait se résigner à rester défigurée et aveugle.

L'un et l'autre vivent encore, suivant la prédiction de la Faculté. Elle, est aveugle, lui borgne. Il lui reste, hélas ! un œil pour voir les stigmates empreints sur lui et sur sa femme par la délaissée et infortunée Jet-ta.

Du reste, cette leçon cruelle lui a servi. Quoiqu'elle soit laide et aveugle, Dispete n'est point dédaignée par lui : elle est toujours sa seule femme.

Le drame de Constantinople que je vais vous narrer est aussi plein de barbarie et d'horreur ; mais il fit une seule victime. La délaissée ne s'en prit qu'à son volage.

Nitza avait été épousée par un brillant colonel ; elle adorait son mari, qui, ma foi, était un fort beau garçon.

Celui-ci se montra d'abord le plus amoureux des époux. Mais la constance n'est pas une vertu dominante chez les hommes en général, et les Turcs, en particulier, connaissent peu cette qualité ; je crois même qu'ils ne soupçonnent pas son existence, habitués à l'idée que rien n'est plus naturel que d'aimer aujourd'hui une femme, demain une autre, sans croire se rendre coupables envers la femme qui leur a donné son cœur en entier.

Notre colonel, au bout de deux ans de mariage, fut pris du désir d'augmenter le nombre de ses femmes. Craignant pourtant les scènes et les querelles

que cela pourrait amener dans son intérieur, il acheta une esclave, l'épousa ; puis, au lieu de l'amener chez lui, il l'installa dans une maison de compagnie au bord du Bosphore. Il cacha cette seconde union à sa première femme ; mais celle-ci fut avertie, d'abord par les tristes pressentiments de son cœur, ensuite par les absences continuelles de son époux. Elle le fit surveiller, et bientôt elle apprit la vérité. Alors une flamme jalouse s'alluma dans son cœur ; elle roula dans sa tête les projets les plus sinistres.

Elle avait à son service une vieille négresse. Cette négresse lui était dévouée corps et âme, parce que Nitza s'était montrée toujours bonne et compatissante pour elle. Mais, si elle aimait sa maîtresse, en revanche elle détestait son maître, qui, dans mainte circonstance, avait été dur et méchant pour elle. Aussi elle saisit avec empressement cette occasion. Bien loin de chercher à ramener l'épouse courroucée, de l'exhorter à la patience, elle anima, excita sa haine, son dépit.

Bref, un beau jour, le colonel rentra chez lui, après une absence de huit jours, et Nitza savait qu'il avait passé cette huitaine, non en mission comme il l'avait dit, mais avec son autre femme ; pourtant il se montra empressé auprès d'elle. Il dina avec elle, qui, dissimulant ses sentiments, fut gracieuse pour lui.

Après le dîner, il se mit à fumer, prit une tasse

de café, puis deux, sans remarquer que sa femme ne prenait pas, elle, du café.

Bientôt ses paupières s'alourdirent, ses idées se troublèrent, il s'endormit d'un profond sommeil. Sa femme ouvrit alors discrètement la porte ; la vieille esclave entra, referma soigneusement la porte. Toutes deux s'avancèrent près de lui, et le regardèrent d'un sinistre regard. Lui, dormait sous l'influence du narcotique (le café qu'on lui avait donné en contenant) ; il faisait, paraît-il, d'heureux songes, car sa bouche s'entr'ouvrit pour prononcer ces mots :

— Ma bien-aimée Hisma, je t'aime.

Nitza, en entendant le nom de sa rivale, pâlit de rage.

— A l'œuvre!... Ziguania, dit-elle.

La négresse lia avec un cordon les pieds et les mains de son maître ; ensuite la femme prit une lampe pour éclairer ; la négresse sortit un rasoir de sa poche et trancha le cou du malheureux. Il râla, poussa un soupir étouffé... Ce fut tout!...

Cette scène s'était passée au salon. Les deux femmes quittèrent cette pièce, se rendirent dans la chambre à coucher de Nitza. Celle-ci, sans mot dire, prit une lourde bourse, la donna à la négresse, en murmurant à son oreille :

— Pars, et sois prudente.

Quant à Nitza, elle se coucha tranquillement.

Le lendemain, quand les esclaves entrèrent et poussèrent des cris de terreur, elle accourut et mêla sa douleur à celle des autres.

Elles étaient convenues avec la vieille négresse de ceci : la négresse s'enfuirait, se mettrait à l'abri de la loi ; le crime retomberait sur elle seule, et Nitza échapperait au châtement.

Mais il n'en fut point ainsi : la négresse fut rattrapée, mise à la question et avoua tout.

Voici en quoi consiste la question en Orient. Comme jadis chez nous, on ne met pas les accusés à la torture, seulement on les place dans des espèces de guérites, de façon qu'ils ne puissent ni s'asseoir, ni se coucher, et là, pendant trente-six ou quarante-huit heures, ou plus s'il le faut, on les empêche de dormir. Dès qu'on les voit accablés par le sommeil, on les secoue de telle sorte qu'ils doivent renoncer à tout repos ; si bien qu'ils finissent par faire les aveux les plus complets, afin de pouvoir se livrer aux charmes de Morphée. C'est ce qui arriva pour la négresse. Elle conta, avec tous ses détails, la scène ci-dessus.

La loi, pourtant, si on l'avait suivie à la lettre, n'aurait point condamné l'épouse à mort, puisqu'elle n'avait été que spectatrice ; mais le colonel était aimé du sultan ; et, du reste, on était bien aise de faire un exemple. Nitza fut condamnée à être pendue, et la négresse aussi.

Le jour de l'exécution, on remarquait, assis à deux pas de la victime, un Anglais, correspondant du *Times*, qui, fort tranquillement, prenait la silhouette du corps de la malheureuse Nitza se balançant dans les airs, dans les convulsions de l'agonie



CHAPITRE VI

**Polygamie. — De la Femme légitime
et de l'Odalisque.**

La polygamie est la plaie de l'Orient. C'est elle qui a empêché et empêche la Turquie de prendre rang parmi les premières nations du monde.

Le pays est riche, fertile ; les habitants sont intelligents, courageux jusqu'à la bravoure. Pourquoi donc les arts, l'industrie, la civilisation enfin est-elle en retard chez eux ? C'est que les riches habitants, ceux qui sont à la tête du pouvoir, des affaires, s'amollissent dans l'indolence, la volupté de leur harem ; ils y perdent toute leur énergie et souvent leur intelligence ; ils finissent par s'abrutir. A quarante ans, ce sont des vieillards. L'influence de la femme sur l'homme, nul ne peut la nier, car l'histoire est là. L'homme qui a au cœur un amour vif, ardent, et qui se sait aimé de la même façon, se sent soutenu par une force invincible. Il devient grand ; son nom passe à l'immortalité ; car il veut déposer sa gloire aux pieds de celle qu'il aime.

Mais cet amour-là, les Turcs ne le connaissent pas.

Comment peut-on aimer plusieurs femmes à la fois ? Le cœur est un ; il est indivisible ! Comment une femme peut-elle aimer l'homme qui la traite comme un jouet, un meuble de luxe ? Non, elle ne l'aime pas, ou du moins elle l'aime de cet amour des sens qui est tout animal. Elle aime en femelle et non en femme.

Le Turc donc n'aime les femmes que d'un amour sensuel ; et cet amour-là, bien loin de rendre l'homme fort, énergique, brave, le rend mou, indolent, sans énergie.

Voyez la vie de certains sultans : leur sérail, voilà quelle a été leur constante préoccupation ; dans les bras de leurs favorites, trop souvent ils ont oublié les devoirs sacrés du souverain.

Mais une ère nouvelle commence pour la Turquie, car Abdul-Aziz a compris cela. Il a aboli en quelque sorte le sérail ; il n'a qu'une seule femme ; il a mis fin à ce luxe effréné, à ces dépenses, ruineuses pour l'État, du sérail. Le bonheur de son peuple, voilà ce qui le préoccupe. Il a un grand génie, une intelligence peu ordinaire. Son règne fera luire le soleil de la civilisation dans ce beau pays.

Tout jeune, alors qu'il n'était encore que prince impérial, bien loin de se laisser entraîner aux charmes d'une vie de mollesse et de plaisir, Abdul-Aziz passait son temps à étudier ; il parle et écrit le français comme un vrai Français ; il apprenait la stratégie des batailles ; les lois de la Turquie, celles de la France ; il se préparait enfin au règne glorieux qu'il a commencé, et qui, je l'espère, sera long pour le bonheur de la nation turque.

Les exercices du corps, l'équitation, la chasse, avaient un vif attrait pour lui ; il monte à cheval admirablement ; il est chasseur intrépide, et il est doué d'une force peu ordinaire. On lui a vu assommer un bœuf d'un seul coup de poing.

Une dernière coutume barbare régnait en Turquie,

celle d'étouffer à leur naissance les enfants mâles nés des sultanes. Abdul-Aziz s'est empressé de l'abolir.

Je reviens à la polygamie; elle existe, il est vrai, en Orient, mais dans des proportions bien moindres que nous ne nous le figurons. On croit généralement en France que tous les Turcs ont une multitude de femmes, des odalisques.

Constantinople a plus de deux millions d'habitants. Eh bien, cent mille tout au plus ont plusieurs femmes; le peuple, le petit bourgeois, n'a ordinairement qu'une seule femme.

Il n'y a que les hommes très-riches qui se permettent ce luxe, et encore, dans ces derniers, ceux qui épousent des jeunes filles turques n'en ont qu'une.

Ces dames se révoltent, avec raison, contre la polygamie, et, lorsque leur mari contracte une seconde union, elles rentrent dans leur famille et elles divorcent.

Les Circassiennes, elles, sont plus faciles à accepter cette position-là.

La loi turque permet à un homme de prendre trois femmes légitimes et autant d'odalisques qu'il désire. Seulement, elle ne le permet qu'aux hommes riches qui peuvent assurer une position à toutes leurs femmes, en cas de divorce ou de séparation, et qui peuvent donner à chacune d'elles un appartement séparé et un train de maison à part; il faut même que, si ses

femmes ne peuvent vivre d'accord sous le même toit, le mari donne à chacune d'elles une maison et fournisse largement à leurs besoins. On le voit, avoir plusieurs femmes est fort dispendieux.

La position des femmes légitimes est pareille devant la loi; la première comme la troisième hérite également.

On appelle odalisque ce qu'en France l'on appelle maîtresse. L'odalisque est choisie par son maître parmi les esclaves qui sont dans la maison; toutefois, il ne peut faire son odalisque d'une esclave qui aurait été achetée ou dont il aurait fait cadeau à sa femme.

Supposé qu'un homme, ayant déjà une ou deux femmes légitimes, remarque une de ses esclaves, ou qu'il en voie quelque part une qui lui plaise, il l'achète, la met chez lui. Du jour où il a eu des rapports avec elle, elle passe à l'état d'odalisque; elle a alors le droit de s'asseoir devant ses maîtresses; elle devient, elle aussi, une petite maîtresse de maison, elle a son appartement, elle ne fait plus le service; c'est alors une dame. Elle a le droit de commander les autres esclaves; elle en a pour la servir, et ses enfants sont des enfants légitimes, qui héritent de leur père tout comme les enfants des femmes légitimes.

En Turquie, il n'y a point d'enfant bâtard; tout père est forcé de reconnaître son enfant, quelle que soit sa mère.

L'odalisque peut devenir femme légitime, si le mari le veut; il passe un contrat, et tout est dit. Jamais un Turc ne peut vendre une esclave qui a passé à l'état d'odalisque. Il peut la renvoyer si elle se conduit mal, mais en lui assurant une position convenable de fortune.

Il va sans dire que l'odalisque et la femme légitime vivent en assez mauvaise intelligence... Figurez-vous, mesdames mes lectrices, une dame qui voit une esclave à elle, qui, hier, était humble et soumise devant elle, et qui, aujourd'hui, s'assoit sans façon devant elle et a l'air de se considérer comme son égale, et dans le fond elle l'est devenue à peu près et par le seul fait qu'il a plu au mari de cette dame de lui faire une infidélité avec cette esclave... C'est dur.

Comment les dames turques ont-elles la maladresse d'avoir de jeunes et jolies esclaves? Après cela, il est vrai que leurs maris ont toujours le droit d'aller se promener dans les bazars, chez les négociants d'esclaves, et d'acheter celles qui leur conviennent!

Certainement, ces trois femmes légitimes, ces odalisques, tout cela femmes du même homme, vivant sous le même toit, c'est une grande démoralisation, j'en conviens... Mais nos maris français n'ont-ils pas leur harem aussi? Le seul avantage, si toutefois c'en est un, qu'a la Française sur la Turque, c'est que la première peut quelquefois se faire illusion et se croire

seule aimée, et que sinon elle ne connaît pas exactement le nombre de harems qu'a son mari, et ne connaît pas ses rivales!

Maintenant, pour être juste, je dois dire que, si le mari ture introduit cette démoralisation dans son intérieur, il ne sait pas ce que c'est que d'avoir des maîtresses hors de chez lui.

Ils sortent peu et sont toujours dans le *sélanlik* ou dans leur harem; ayant chez eux ce qu'ils désirent, ils ne vont point le chercher ailleurs.

La lorette, la femme entretenue, et celle d'un échelon plus bas encore, n'existent pas en Turquie... Cela a un point moral, car au moins tout enfant a un nom, une position et un père qui ne le désavoue pas; tandis qu'en France on voit des hommes qui passent pour fort honorables et qui ne rougissent pas de honte et de remords de faire devenir mères de pauvres femmes, et de leur laisser de malheureux petits êtres qui deviendront Dieu sait quoi, s'exposant ainsi à reconnaître un jour, peut-être, dans un forçat leur fils, ou dans une femme de la plus méprisable catégorie leur fille.

Il n'y a point besoin non plus chez eux d'un hospice d'enfants trouvés; car, comme en France, l'homme n'a pas le droit de séduire une jeune fille, de la rendre mère, ensuite d'abandonner enfant et femme. Non, la fille trompée par un homme n'a qu'à s'adresser au tribunal: l'homme est condamné

ou à l'épouser ou à en faire son odalisque, ce qui est exactement la même chose pour elle.

En Turquie, comme en France, il y a des lois et des usages bons et mauvais. Nous, Européens, la polygamie nous choque, avec raison, il est vrai ; mais les Orientaux, en Europe, sont choqués, eux aussi, et avec non moins de raison, de cette nuée de courtisanes qui encombrent nos rues, nos promenades, nos théâtres, et de ces ignobles maisons que la police tolère...

Ce qui prouve que dans toutes les nations, même les plus civilisées, il y a encore beaucoup à faire.



CHAPITRE VII

**Des Femmes esclaves. — Bazar, marché,
commerce d'esclaves.**

Les esclaves que l'on vend à Constantinople sont toutes des Circassiennes. Ce sont de toutes jeunes filles, souvent même des enfants en bas âge. Elles ont été volées à leurs parents par des hommes qui, tout comme les capitaines négriers, font ce com-

merce ; souvent encore elles sont victimes des chances de la guerre.

Les différentes tribus de la Circassie se font constamment la guerre, comme on le sait ; réciproquement ils se volent leurs enfants et les vendent. D'autres fois elles sont victimes d'une vengeance personnelle. Un Circassien a-t-il un ennemi, il tâche, par tous les moyens possibles, de lui voler son enfant, qu'il vend aussitôt ; de cette façon, sa bourse et sa vengeance sont également satisfaites.

Souvent (c'est affreux, mais c'est ainsi), les parents eux-mêmes vendent leurs filles ; ils sont poussés à cet acte coupable et barbare par l'espoir d'un fort gain.

La jeune fille circassienne, malgré la pauvreté de ses parents, est soignée comme une fleur en serre dont un jardinier espère retirer gros.

La beauté de leurs filles est pour eux un capital. Quelquefois aussi ils les vendent par amour paternel : un amour paternel à leur façon, bien entendu, et que je ne comprends ni n'approuve.

Le peuple circassien est très-pauvre ; le climat de la Circassie est rigoureux, le sol inculte, les femmes, comme les hommes, sont condamnées, pour y vivre, aux durs labeurs des champs. Les parents qui vendent eux-mêmes leurs filles pensent donc faire au mieux pour leur sort ; car, une fois à Constantinople,

elles peuvent entrer dans de bonnes maisons ; là elles sont bien vêtues, bien nourries et ont peu à faire ; ou, mieux encore, elles peuvent avoir la chance d'épouser un riche pacha ; et alors elles deviennent de grandes dames.

Voici comment se fait la vente de ces esclaves, aussitôt leur arrivée à Constantinople.

Il y a d'abord le bazar. On en a tant dit sur ce fameux bazar, on a fait tant de drames émouvants sur le désespoir de ces pauvres victimes, enlevées à leur famille, livrées à un maître dur et cruel, qu'il me reste peu de chose à ajouter. Du reste, à l'époque dont ces auteurs ont voulu parler, et qui remonte à de longues années, on vendait beaucoup plus d'esclaves qu'à présent en Turquie, car tous les prisonniers faits à la guerre, hommes ou femmes, étaient vendus, et l'on assistait alors à des scènes de désolation lorsque tous les membres d'une famille étaient vendus à différents maîtres, et qu'une mère se voyait enlever brusquement son enfant sans savoir le sort qui lui serait réservé.

L'on assistait à ces scènes ignobles d'un homme débauché venant examiner et marchander les attraits d'une pauvre jeune fille.

Mais avec la civilisation, en Orient, le bazar d'esclaves a disparu, et mon but, en faisant cet ouvrage, est de parler de la Turquie telle que je l'ai vue il y

a quatre ans, et non de l'ancienne Turquie avec sa barbarie.

Le commerce d'esclaves, quoique défendu à présent, se fait toujours à Constantinople ; mais voici de quelle manière :

Il y a des négociants d'esclaves, c'est le seul nom que l'on puisse leur donner. Ce commerce ou négoce est généralement fait par de vieilles femmes. Elles ont de grandes et spacieuses maisons ; elles achètent ces jeunes filles, à leur arrivée de la Circassie, moyennant une somme modique ; elles les soignent, les dégrossissent un peu : à leur arrivée, elles ne sont que de pauvres et sauvages paysannes ; elles leur font apprendre la langue turque : car elles ne savent que l'idiome de leur pays, que l'on ne connaît pas en Turquie, et qui n'est rien moins qu'agréable à l'oreille.

Ces maisons sont connues à Constantinople, c'est là que ceux qui désirent acheter des esclaves se rendent.

Ces négociants ou ces marchands d'esclaves, comme l'on voudra les appeler, les revendent alors en faisant un fort bénéfice.

Toutefois c'est rarement là qu'un homme haut placé va chercher une femme ou une odalisque, car leur éducation est encore bien incomplète.

Mais dans toutes les maisons riches de Constanti-

nople il y a un nombre considérable d'esclaves qui font le service. Avoir, dans une maison ordinaire, quarante esclaves est un luxe obligé.

Les dames vont acheter les esclaves qui leur sont nécessaires. Beaucoup de dames, même de très-grandes dames, par distraction ou par spéculation, achètent de toutes jeunes filles. Elles les choisissent jolies ; elles les font élever, leur font apprendre le chant, la musique, et, lorsqu'elles sont en âge d'être mariées, elles les marient à quelque riche pacha, qui les leur paye très-cher.

Lorsqu'une dame a chez elle une jeune et jolie esclave, les messieurs le savent bien vite, et les demandes abondent.

Il va sans dire qu'il faut que la jeune fille consente à être la femme ou l'odalisque de cet homme, pour que l'on puisse la lui vendre.

Voici comment se font ces ventes. Une dame a une jeune Circassienne, un monsieur entend parler de sa beauté, il fait demander à cette dame de la voir. La dame la lui envoie chez lui, accompagnée d'une vieille femme de confiance qui ne la quitte pas ; du reste, un abus de confiance serait puni sévèrement par la loi.

Cette jeune fille, pendant deux ou trois jours, fait le service de ce monsieur ; elle lui sert son café, son narguillé, le monsieur cause avec elle... et elle se

tient respectueusement droite devant lui, les deux mains croisées sur sa poitrine.

Ces femmes ont toutes une humilité servile vis-à-vis des hommes, qui fait peine à voir.

Si elle ne plaît pas à l'homme, il la renvoie ; si elle lui plaît, il lui demande si elle consent à ce qu'il l'achète et à devenir sa femme ou son odalisque ; si elle dit *non*, il est forcé de la renvoyer ; si elle dit *oui*, il entre alors en pourparlers avec la dame pour la somme d'argent à lui compter.

La dame, voyant que l'esclave plaît, en demande très-cher ; on marchand de part et d'autre. Enfin, le marché conclu, la jeune fille entre chez son nouveau maître.

Voici à peu près les prix, qui varient du reste suivant leur beauté : à leur arrivée de leur pays, les marchands ne les payent guère que sept ou huit cents francs, si elles sont laides : car alors elles ne sont vendues que pour être domestiques ; et quelques mille francs si elles sont jolies.

Les dames qui les achètent les payent un peu plus cher ; mais, une fois qu'elles les ont fait élever, elles les revendent cher aussi. Ce prix varie depuis quinze mille jusqu'à cent mille francs, selon le plus ou moins d'expression de leurs yeux, du vermillon de leurs lèvres et du satiné de leur peau.

Avant de les acheter, l'homme n'a pas le droit,

comme ont voulu nous le dire quelques auteurs, de les examiner des pieds à la tête ; mais ils ont celui de les faire examiner par un médecin. Étant destinées à devenir les mères de leurs enfants, ils veulent s'assurer de leur santé.

Maintenant, il arrive quelquefois que des esclaves achetées pour le service dans une maison viennent à plaire à leur maître, ou au fils, ou au frère de celui-ci, et alors cet homme-là les épouse. Du reste, une justice à leur rendre, c'est qu'elles intervertissent les rôles, et que, sans la moindre honte, elles prodiguent à leur maître de tendres et amoureuses œillades ; car toutes sont fort jalouses de passer à l'état de femme légitime ou même d'odalisque.

L'esclave, faisant même le service dans une maison, du moment où elle devient l'épouse de son maître, a le droit d'aller dans le monde et de rendre visite aux plus grandes dames.

Les dames turques n'aiment pas les Circassiennes ; elles voient avec dépit beaucoup de grands seigneurs leur donner la préférence sur elles. Beaucoup sont portés à épouser de préférence des Circassiennes : d'abord parce qu'elles sont d'une grande beauté ; la Circassie a le précieux privilège de voir naître les plus belles femmes du monde ; elles sont presque toutes blondes, blanches de peau, avec des yeux bleus doux et caressants ; une taille svelte et souple, et des che-

veux superbes ; ensuite parce que, ces femmes n'ayant plus de famille, ils ne sont pas exposés aux ennuis que donnent souvent à un gendre des parents, beaux-pères, belles-mères, etc. ; et il paraît qu'en Turquie, tout comme en France, ces parents-là ne sont pas très-fort appréciés.

Il n'est pas rare de voir en Turquie des parents qui ont des fils jeunes acheter une toute jeune fillette ; ils la choisissent très-belle ; ils l'élèvent avec le plus grand soin, et, lorsque la fillette à quatorze ou quinze ans et leur fils seize ou dix-huit ans, ils la lui font épouser. J'ai été témoin d'un fait pareil.

Un grand personnage de Constantinople avait, il y a quatre ans, un fils de onze ans ; il lui dit un jour devant moi :

— Si tu es bien sage, je t'achèterai une jolie petite esclave, que tu épouseras quand tu seras grand.

L'enfant battit des mains et applaudit à cette idée.

— J'irai voir demain, dit le père, chez *** , connue pour avoir la maison la mieux montée en jeunes et jolies esclaves.

— Non, dit la mère, madame *** en a une de six ans fort gentille ; proposons-lui de la lui acheter.

Quelques jours après, la vieille dame, qui avait accepté la proposition, amena, en effet, l'enfant dans cette famille au moment où j'y étais moi-même. C'était une fillette de sept ans à l'air intelligent, au

minois mutin et espiègle; elle nous regarda tous avec de grands yeux étonnés. On lui fit maintes caresses; on lui donna des bonbons. Elle rendit avec usure les baisers, croqua les bonbons.

On débattit après cela le prix qu'elle pouvait valoir, la vendeuse faisait valoir ses attraits, et jurait que, dans dix ans, elle serait la plus belle femme de Constantinople. Les acheteurs, eux, cherchaient à déprécier un peu sa beauté; enfin, on marchandait de part et d'autre, comme s'il eût été question d'un bijou, d'un objet d'art ou d'un simple colifichet. Pendant ce temps, l'enfant s'était réfugiée derrière un rideau; mais sa petite main écartait l'étoffe, et elle suivait avec intérêt le marché.

Quand il fut conclu, qu'elle eût vu son ancienne maîtresse empocher l'argent (autant qu'il m'en souvient, c'était six mille piastres), elle s'avança vers elle d'un air décidé, les sourcils froncés, et lui dit :

— Eh bien! à présent on t'a payée; tu n'as plus aucun droit sur moi; tu ne pourras plus ni me battre ni me gronder. Va-t'en, vieille méchante!

En effet, elle n'a pas perdu à changer de maître, car M. *** et sa femme l'aiment à la folie et la traitent en conséquence; elle est l'enfant gâtée de la maison; il n'est pas jusqu'à son futur petit mari qui n'ait toutes sortes de gâteries pour elle. Seulement, il en est très-jaloux, et, si son père ou un de ses frères l'ap-

pelle, il se fâche, en disant que lui seul a le droit de lui donner des ordres ; et elle aussi répond avec beaucoup d'aplomb qu'elle ne reconnaît que l'autorité de son jeune maître.

Je reviens à présent aux esclaves qui, ou peu intelligentes ou disgraciées de la nature, sont condamnées à rester domestiques.

Voici quel est leur sort :

D'abord, si elles ont à se plaindre de leur maître, elles peuvent exiger qu'il les revende à une autre personne.

Au bout de six ans de service, elles deviennent libres de par la loi ; alors ou elles sortent et se marient à des gens du peuple, ayant pour dot l'argent qu'elles ont gagné, car, quoique ayant été achetées, on leur paye des gages ; ou bien elles restent d'un commun accord toujours en service dans cette maison.

Les habitudes patriarcales existent encore en Turquie ; les serviteurs sont considérés comme faisant partie de la famille ; ils sont généralement très-bien traités. Il est fort rare qu'on les renvoie. S'ils commettent une faute, on les fait plutôt, comme punition, descendre d'un grade dans la hiérarchie des serviteurs.

Eux aussi changent peu de maître ; on voit souvent des serviteurs servant la même famille de père en fils.

Un Turc ne laissera jamais dans le besoin un domestique qui l'a servi ou a servi sa famille. Il se con-

sidère comme forcé de prendre soin de lui, et, s'il meurt laissant des orphelins, il se croit obligé de s'en charger ; aussi les serviteurs orientaux ont pour leur maître un dévouement et une affection sans bornes.

Les lois turques sont très-favorables aux esclaves. Tout esclave qui a à se plaindre de son maître trouve un sûr appui en elles.

Je n'ai parlé que des femmes esclaves ; mais l'on vend aussi de jeunes Circassiens ; ils entrent au service de ceux qui les achètent. Leur temps fini, ou, avec l'argent qu'ils ont gagné, ils font un commerce quelconque, ou ils entrent dans l'armée, ou bien encore, s'ils le préfèrent, ils restent au service de leur maître ; et s'ils sont intelligents, après avoir été valets de chambre d'un grand personnage, ils peuvent avoir la chance de devenir secrétaires ou intendants.

Souvent leurs maîtres les protègent et les aident à se faire une brillante position ; c'est ainsi que le valet de chambre d'un ministre est arrivé à être chancelier d'ambassade.

La Turquie est un pays essentiellement démocratique : un simple batelier, un modeste menuisier, peut devenir, s'il a du talent, ministre, grand vizir, pacha et mustachir, et son origine plébéienne ne le fait point rougir et ne lui enlève aucunement la considération.

Comme dans l'ancien bon temps des pages en Eu-

rope, des familles, même comme il faut, placent leur fils chez un pacha; là, il commence par être presque un serviteur; ensuite, il arrive à se faire une bonne position.

Quelques esclaves circassiennes ayant eu le bonheur de faire de brillants mariages, leurs maris, pour leur être agréables, ont fait venir leur famille de la Circassie; c'est ainsi que plusieurs d'entre elles ont leur père colonel ou général dans l'armée turque.

Le marché aux esclaves, tout comme le bazar, n'existe plus.

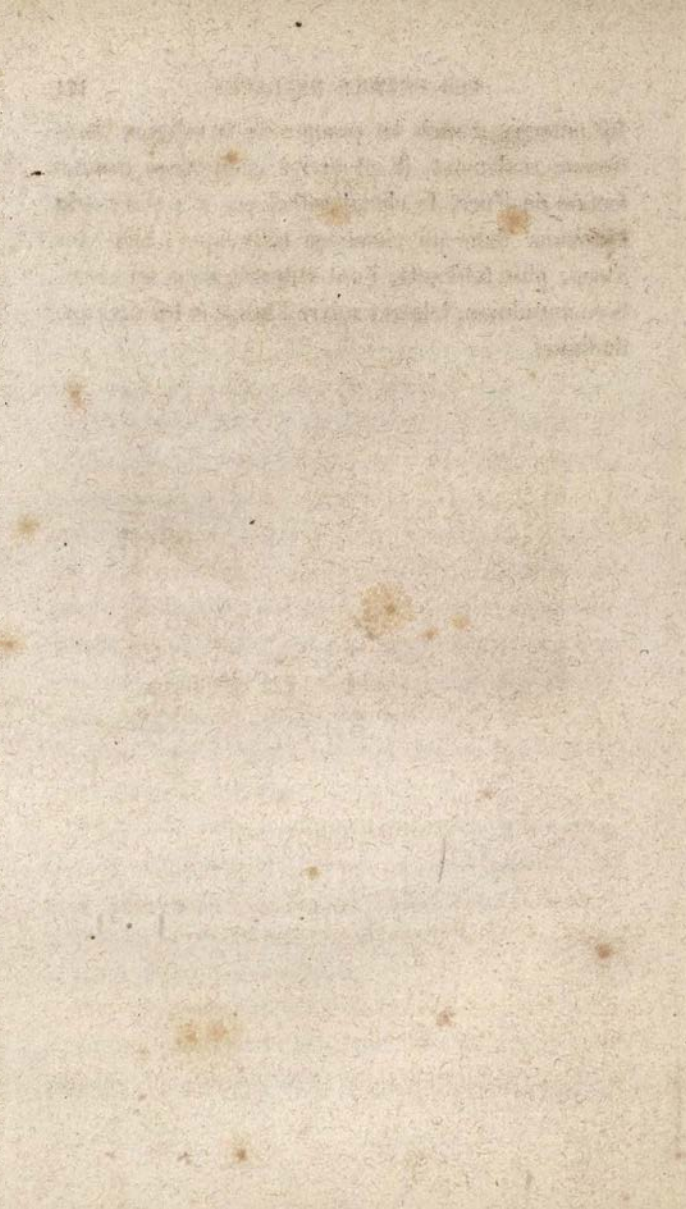
D'après ce qu'en disent même les Turcs, c'était un hideux et navrant spectacle. Tous les prisonniers de guerre, les enfants ou les femmes volés à l'ennemi, étaient là pêle-mêle vendus comme chez nous l'on vend des animaux. C'est ainsi que, pendant la guerre même, l'on a vendu des chrétiens.

Une justice à rendre aux musulmans, c'est qu'ils n'ont rien fait pour les faire changer de religion.

Il y a dans l'empire ottoman plusieurs vieilles femmes grecques et chrétiennes, femmes légitimes ou odalisques de musulmans; elles sont toujours restées chrétiennes, et leurs maris leur ont laissé toujours suivre librement leur religion.

M. N^{***}, qui a été deux fois grand vizir, a eu pour première femme une chrétienne. Au lit de mort de sa femme, lui-même a fait appeler un prêtre, et il l'a

fait enterrer d'après les pompes de la religion chrétienne; seulement, il est arrivé ceci, que, comme femme de Turc, le clergé catholique n'a pas voulu l'inhumer dans un cimetière catholique; alors les Turcs, plus tolérants, l'ont enterrée dans un cimetière musulman, laissant suivre l'usage et les rites catholiques





CHAPITRE VIII

**Comment se font les mariages en Orient.
De la Séparation et du Divorcé.**

Dans ce chapitre, je ne veux parler que des mariages entre Turcs et jeunes filles turques, et non de ceux des esclaves, puisque dans mon chapitre précédent

je dis comment ceux-ci se font. Je ferai seulement observer encore une fois, que les hommes qui épousent des jeunes filles turques, bien rarement, presque jamais, ne prennent d'autres femmes : ces dames ne le supportent pas, et, si leurs maris viennent à prendre une odalisque ou une seconde femme, elles rentrent dans leur famille, et elles se séparent ou elles divorcent d'avec leur infidèle époux.

Les parents qui ont des jeunes filles à établir, en Turquie, ne font point, comme en France, ce qu'on peut appeler la chasse aux maris. Ils ne la conduisent point au bal, au théâtre ; ils ne la montrent pas pimpante et coquette. Non, ils la gardent chez eux, et ils attendent tranquillement que les partis se présentent. Et ils se présentent toujours. Car jamais, en Orient, une jeune fille ne devient vieille fille.

Cela tient probablement à ce que les hommes sont habitués à se marier pour avoir une femme, et non pas pour avoir une dot.

Les hommes, comme les femmes, se marient très-jeunes en Orient ; il n'est pas rare de voir un homme se marier à quinze ou dix-huit ans.

Lorsqu'une mère a un fils en âge d'être marié, elle s'informe des familles dans lesquelles se trouvent des jeunes filles dans les mêmes conditions. Elle va ou elle envoie une dame de sa famille, mais le plus ordinairement elle va elle-même dans cette maison sans

se faire annoncer, sans rien dire du but de sa visite : elle demande à voir la jeune fille ; l'usage est que jamais un parent ne refuse de montrer sa fille, à moins qu'elle ne soit fiancée.

La mère de la jeune fille, avertie, fait entrer cette dame au harem, même sans savoir son nom, elle la reçoit poliment, on cause de choses et d'autres ; enfin la maîtresse de maison offre du café ou des fruits à la visiteuse. La jeune fille entre alors dans le salon ; elle offre elle-même le café, fait les honneurs de chez elle. La visiteuse peut la voir, causer avec elle librement.

La collation terminée, la jeune personne sort.

Si elle n'a pas plu à la dame, celle-ci prend congé sans dire qu'elle reviendra. Si, au contraire, elle lui a plu, elle manifeste à la mère le désir de revenir.

Elle revient en effet aussi souvent qu'elle le désire. Pendant ce temps, rien n'empêche les parents de montrer leur fille à d'autres dames qui se présentent de la même façon, ni à la dame d'aller voir d'autres jeunes filles.

Une fois, par exemple, qu'elle a fixé son choix et qu'une jeune fille lui plaît pour en faire sa bru, elle vient en grand apparat. Cette fois, elle se fait annoncer, donne son nom. Elle demande alors solennellement à la mère la main de sa fille pour son fils ; celle-ci lui répond qu'elle est flattée de cette demande,

mais qu'elle ne peut donner aucune réponse avant d'avoir consulté son mari et sa fille, et qu'elle aura l'honneur d'aller lui rendre visite dans une quinzaine de jours.

Ces quinze jours sont employés à prendre des renseignements sur le jeune homme et sur sa famille.

La jeune fille est prévenue de cette demande, et elle s'arrange pour voir l'homme qui veut l'épouser.

Celui-ci, en futur bien appris, a soin de venir flâner sous ses fenêtres, de la suivre lorsqu'elle sort; on s'arrange, du reste, pour qu'ils puissent se voir, sans que la jeune fille soit compromise. Souvent les jeunes gens nouent, pendant ces quinze jours, une petite intrigue amoureuse, dont quelques fleurs, quelques billets échangés, font tous les frais.

Si le jeune homme ne convient ni aux parents ni à la jeune fille, la mère ne rend pas de visite à la mère du jeune homme. Si, au contraire, il leur agrée pour gendre, elle va chez elle en grand apparat : c'est dire qu'elle consent au mariage.

A partir de ce jour, les deux familles se voient. Dans beaucoup de familles même on laisse les futurs se voir, se parler librement; seulement la jeune fille reçoit son futur séparée de lui par une grille.

Une fois la demande faite et acceptée, le futur envoie un cadeau à sa fiancée et un autre à toutes les dames de sa famille. La future lui renvoie un cadeau

en linge, chemises, mouchoirs brodés. Ce sont les cadeaux des fiançailles.

Quelques jours avant que le mariage soit célébré, il lui envoie ce que nous appelons la corbeille de noce : ce sont des bijoux, de riches étoffes, des cachemires. Tous ces objets sont contenus dans un coffret, coffret qui, suivant la fortune, est en filigrane d'argent, ou en argent massif, ou en or... Les gens riches mettent des prix fabuleux à ces coffrets. Il y en a en or massif, richement ciselés et enrichis de diamants.

Sur le couvercle se trouve généralement un sujet d'à-propos : deux colombes par exemple. Le choix de ce sujet est chose grave pour le futur : car par là sa future commence à se faire une idée de son caractère.

Les parents donnent un trousseau à leur fille. Les riches lui font cadeau de deux jeunes esclaves, qui seront pour son service particulier. Ces esclaves peuvent être jolies comme plusieurs houris... La femme n'a pas à craindre que son mari en fasse des odalisques : cela lui est défendu, comme pour toutes celles, du reste, que la femme achète elle-même. Elles sont son bien, sa propriété ; son mari, en les prenant, la volerait ; ce serait considéré de cette façon, et il serait puni. Puisque l'on achète la femme chez eux, elle passe à l'état de marchandise, c'est forcé.

Après avoir reçu la corbeille de noce, la femme envoie encore un cadeau, elle aussi. Ordinairement, il

se compose d'une paire de pantoufles, d'une robe de chambre et d'un chapelet.

L'homme comme la femme, en Turquie, a l'habitude, on peut dire la manie, d'avoir constamment à la main un chapelet qu'il s'amuse à égrener. C'est, pour lui, un objet de luxe. Ils sont en corail ou en perles fines, noires et blanches, ou en quelque pierre de prix, toujours ornés de brillants, il va sans dire.

On fixe après cela le jour de la signature du contrat. Le père de la jeune fille donne, ce jour-là, un grand dîner, où se trouvent ses parents, ses amis, ses témoins ; les parents, amis et témoins de son beau-frère. Ce dîner, bien entendu, se donne dans le *sélanlik*, et il n'y a point de femmes.

Après le dîner, les témoins choisis par le marié se rendent chez la jeune fille. Ils ont le droit de la voir à visage découvert ; ils lui demandent par trois fois s'il est bien vrai qu'elle, une telle, désire prendre un tel pour époux.

Si elle disait *non*, ou si elle témoignait la moindre répugnance, le mariage n'aurait pas lieu ; car, outre que l'usage le défend, la loi punit le père qui contraint sa fille à épouser un homme contre son gré ou qui l'empêche d'épouser l'homme qu'elle désire, quelque modeste position qu'il ait, si son honorabilité est intacte.

Les témoins de la jeune fille vont faire la même démarche auprès du futur.

Ensuite ils retournent près des parents et invités porter la réponse affirmative des deux parties.

Les deux pères se mettent alors à discuter le chiffre de la somme que le mari devra reconnaître ou plutôt donner à sa femme par contrat, somme qui n'est comptée ordinairement à la femme qu'en cas de divorce ou de séparation.

Le futur beau-père n'y met pas la moindre galanterie. Il commence par offrir peu, on lui demande beaucoup : c'est un vrai marché.

Enfin ils se mettent d'accord. (Ces sommes varient d'après la fortune du futur : dans le peuple, elles varient depuis deux mille jusqu'à dix mille piastres ; dans la bourgeoisie, de dix mille jusqu'à cent mille piastres ; chez les grands seigneurs, elles n'ont pas de limites : on en cite qui ont donné plus d'un million en contrat à leur femme.)

Une fois d'accord, un représentant de la religion, comme un prêtre chez nous, et qui, chez les musulmans, porte le nom de Cheïkou-islam, rédige lui-même le contrat. Tout le monde le signe ; après cela, le Cheïkou-islam fait une prière pour les époux.

Le mariage est en effet conclu dès ce moment ; mais l'usage veut que les mariés restent encore quelques jours avant de se mettre ensemble.

Le jour choisi pour fêter le mariage est toujours le mercredi, c'est de rigueur en Turquie, comme il est de rigueur que ce soit toujours un jeudi que la future aille chez son mari.

Le mercredi soir, la mère de la jeune épousée réunit toutes ses parentes et ses connaissances chez elle ; elle leur donne un grand dîner, auquel la nouvelle mariée pourtant n'assiste pas.

Voici, elle, ce qu'elle fait pendant ce temps : elle dine tranquillement dans sa chambre ; ensuite elle se rend dans la salle de bain ; après son bain, ses esclaves l'habillent avec une grande recherche et lui couvrent la tête d'un grand voile. Sa toilette finie, les dames invitées prennent chacune un flambeau à la main et se rendent en grande pompe dans la salle de bain ; elles embrassent toutes la mariée, et elles la conduisent dans le salon d'apparat. Chaque dame a un petit sac rempli de pièces de monnaie ou d'or, suivant le rang et la fortune, et pendant le parcours de la salle de bain au salon, elles jettent cet argent sur la tête de la mariée. (Cet argent est le bénéfice des domestiques de la maison.)

Arrivées dans le salon, les dames étrangères se retirent un instant dans un autre salon ; car le père va venir, et il ne faut pas, on le sait, qu'un homme étranger voie leur figure à découvert.

Alors le père entre ; il soulève le voile, baise sa fille

au front, et lui attache lui-même une ceinture autour de la taille, la même que le mari devra dégrafer le lendemain ; cette ceinture est toujours luxueuse dans les riches familles : elle est en or, enrichie de brillants.

Cette cérémonie est fort touchante. Il est rare que la mariée et la famille ne versent pas des larmes. Le pauvre père pense que son enfant va le quitter pour appartenir à un homme qui peut-être ne la rendra pas heureuse, et la fille ne quitte jamais sans un sentiment de regret le toit paternel.

Le père se retire ensuite, et toutes les invitées rentrent au salon.

La fête continue au harem souvent toute la nuit ; des esclaves font de la musique, chantent, dansent. On fume des cigarettes, des narguillés.

Le lendemain jeudi, des esclaves portent de bonne heure le trousseau de la jeune fille chez son époux ; comme le trousseau des sultanes, il est porté soigneusement et coquettement arrangé à découvert, et chacun peut juger de son luxe.

Le soir, la jeune fille est conduite en grande pompe chez son époux. Elle est dans une voiture découverte. Elle porte une très-belle toilette et elle est entièrement cachée par un grand voile.

Deux vieilles dames de ses parentes ou amies restent avec elle et l'aident à s'installer dans son nouveau domicile.

Le mari dîne au *sélanlik* avec quelques amis; ensuite il va à la mosquée faire sa prière. Ses amis le ramènent jusqu'à la porte du harem, portant chacun un flambeau. Un eunuque ou une vieille esclave, suivant le rang des époux, l'introduit dans le harem et le conduit dans le salon où se tient sa femme, accompagnée de ses deux dames.

Arrivé sur le seuil, il fait une seconde prière, et après il s'avance près de sa femme, lui enlève son voile et la baise au front.

Les dames s'éloignent alors, et le mari commence à dire quelques mots aimables à sa femme.

Les dames turques ont pour habitude de faire enrager leur époux, en gardant dès leur entrée le plus profond mutisme, et l'usage veut que le mari se mette en frais d'esprit pour la décider à lui répondre. Souvent les maris ne connaissent pas jusqu'à ce moment-là les traits de leur femme, ne l'ayant vue ou aperçue que voilée. On comprend l'émotion et la crainte qu'ils doivent avoir en soulevant le voile!...

Le lendemain, le nouveau marié se rend chez son beau-père. Il lui baise respectueusement la main, et celui-ci lui fait cadeau d'une bague ou autre bijou de prix.

Si la polygamie fait aux femmes une triste position en Orient, le divorce est là heureusement pour leur rendre la vie plus supportable.

Lorsque son mari prend une autre femme ou d'autres femmes, la femme turque peut invoquer le privilège de la loi et divorcer.

Si deux époux ne se conviennent pas, ayant des torts réciproques, ou par suite d'incompatibilité d'humeur, et demandent le divorce collectivement, il leur est accordé sans difficulté.

Le mari peut se remarier tout de suite, la femme trois mois après.

Si la femme ne veut pas se remarier, le mari, quoique divorcé, est forcé de fournir à ses dépenses.

Si la femme seulement désire le divorce, elle fait valoir ses droits près du tribunal, qui prononce.

Si elle n'a pas des raisons suffisantes pour qu'on le lui accorde, et qu'elle persiste néanmoins à ne pas vouloir vivre avec son mari, celui-ci est forcé de lui donner une maison séparée de la sienne, de pourvoir largement à ses besoins, et il ne peut pas aller chez elle, si elle ne veut pas le recevoir. Dans ces conditions-là, si la femme persiste longtemps à ne plus vouloir de lui, généralement le mari se décide à consentir au divorce.

Du reste, cette loi, comme toutes les lois turques en général, est favorable aux femmes.

Ainsi, une femme qui peut prouver que son mari lui a dit un mot grossier, l'a brutalisée, ou a dit à

quelqu'un qu'il est ennuyé, fatigué d'elle, obtient le divorce tout de suite.

Si elle prouve que son époux, tout en voyant ou une autre femme légitime à lui ou une odalisque, ou bien encore une femme hors de chez lui, la néglige, et qu'il est resté plus d'un mois sans passer la nuit avec elle au harem, elle obtient le divorce aussi, et elle peut, trois mois après, se choisir un autre époux.

Si une jeune fille épouse un homme, et qu'au bout de quelque temps cet homme prenne une seconde femme ou une odalisque sans le consentement de la première femme, celle-ci peut divorcer.

Elle fait alors comme je l'ai dit plus haut : si le mari n'y consent pas, elle demande une autre maison, refuse d'y recevoir son époux, qui, fatigué de ces deux trains de maison, finit par accepter le divorce.

Notre législation française sépare une femme qui a été battue par son mari, si celui-ci a eu la maladresse de la battre devant témoins (en tête-à-tête elle le lui permet). Ce cas, en Turquie, pays que nous appelons barbare, n'existe pas ; car il n'est pas d'exemple qu'un homme, même du peuple, se dégrade au point de lever la main sur une femme. S'il le faisait, l'opinion publique le flétrirait, et les lois le puniraient sévèrement. Un mot grossier, brutal, leur suffit, à eux ; à nous, peuple civilisé, la loi demande des coups !

Maintenant, ne croyez pas, lecteurs, que les maris aient une grande liberté pour se débarrasser de leur femme au moyen du divorce. Une femme à qui son mari n'a rien à reprocher, et qui ne veut pas divorcer, ni le mari ni la loi ne peuvent la forcer à cela. Ainsi, admettez qu'un homme, fatigué de sa femme, vieille et laide, en prenne une jeune et veuille divorcer avec la première; si celle-ci s'y refuse, il ne le peut pas; il doit la garder chez lui et avoir pour elle toutes sortes d'égards.

Il arrive quelquefois que des époux divorcent, et qu'au bout de quelque temps, le souvenir de leurs griefs réciproques effacé, ils éprouvent le désir de se remarier encore ensemble; la loi leur permet cela jusqu'à deux fois. Mais si, ayant divorcé déjà deux fois, une troisième fois ils veulent se remarier, la loi les y autorise, mais avec une clause aussi inadmissible que curieuse : il faut que la femme épouse d'abord un autre homme, et que son premier mari assiste au mariage; la première nuit des noces, on lui donne même une chambre voisine de celle des époux, et, le lendemain matin, on lui demande s'il persiste à vouloir encore sa femme. S'il dit *oui*, et si, bien entendu, la femme est de son avis, on divorce celle-ci d'avec son second mari, et on la redonne au premier. Une pareille clause devrait rendre impossible ce cas-là; pourtant on a vu des exemples de maris con-

sentant à cette épreuve et reprenant leur femme après.

A Constantinople, il y a quelques années, un cas pareil s'est présenté. Le mariage avec un second mari a eu lieu, et quand même le premier a persisté à redemander sa femme ; mais celle-ci a déclaré préférer le second, avec qui, en effet, elle est restée, et avec qui elle est encore, heureuse et contente.

En cas de divorce, le mari est tenu de compter à la femme la somme qu'il lui a donnée dans le contrat de mariage ; raison qui arrête les hommes, et qui les empêche de se conduire mal envers elles, car le divorce est doublement onéreux pour eux : ils ont à payer cette somme, et une autre à la femme qu'ils épousent après.

Lorsqu'une femme désire divorcer, si elle sait écrire, elle rédige elle-même sa plainte et sa demande en séparation ; si elle ne sait pas écrire, elle va trouver des hommes qui sont comme des espèces d'écrivains publics, et qui la lui rédigent ; ensuite elle se rend à la Sublime Porte, elle remet elle-même sa plainte au grand vizir, qui immédiatement donne suite à l'affaire.

Que cette femme appartienne au peuple ou à une classe élevée de la société, je l'ai déjà dit, elle n'a nullement besoin de lettres de recommandation ni de demandes d'audience ; elle entre sans aucune diffi-

culté dans la salle où se tient le grand vizir ; elle lui donne sa requête, lui explique son affaire, et le grand vizir est forcé de l'écouter poliment et d'examiner immédiatement sa demande.

Quelle leçon pour nos hauts fonctionnaires ! Quel bel exemple à suivre, et comme ils le suivent peu !

La séparation existe aussi en Orient ; mais, le divorce étant permis, les cas en sont très-rares.

Du reste, on agit pour la séparation comme pour le divorce.

1847
The following is a list of the
names of the persons who have
been appointed to the various
positions in the office of the
Commissioner of the General
Land Office, for the year
1847. The names are given
in the order in which they
were appointed, and are
given in full, with the
names of the persons who
have succeeded them, and
the names of the persons
who have been appointed
to the same positions since
the year 1847.



CHAPITRE IX

**Des Tégiés, Derviches tourneurs ou Mewlévi,
Bectachis, Koupai.**

Il y a, à Constantinople et dans toutes les parties de l'empire ottoman, même les plus reculées, un grand nombre de *tégiés*; ce sont des établissements qui ressemblent, pour la construction, à nos couvents; ils ont tout autour de grands et spacieux terrains, de beaux jardins; terrains et jardins que les derviches,

à l'exemple de certains de nos moines, cultivent eux-mêmes.

Ces tékiés sont généralement très-riches, les Turcs qui meurent sans enfants leur léguant souvent leur fortune.

Si l'on reproche à nos moines de n'être d'aucune utilité ici-bas, et d'amasser une fortune qui ne sert à soulager aucune misère, on ne peut pas faire le même reproche aux derviches. Dans leurs tékiés, il y a toujours table mise, diner prêt, une petite chambrette avec un lit propre tout préparé.

Les pauvres, les ouvriers, les voyageurs, n'ont qu'à se présenter là : ils sont reçus par les derviches avec une grande affabilité. On leur sert un dîner copieux et frugal tout à la fois ; il se compose de légumes, de poissons et de laitage.

On peut se présenter sans honte à ces tékiés ; car riches, pauvres, artisans, tout le monde y va ; et plus d'un grand seigneur en voyage s'y arrête, sûr de trouver une nourriture saine et une grande propreté.

Seulement on ne peut pas rester plus de trois jours dans le même tékié ; car, le quatrième jour, le supérieur vient trouver son hôte, et lui dit :

— Mon frère, si vous désirez nous honorer plus longtemps de votre présence, voilà une bêche, venez travailler comme nous.

Un homme peu fortuné peut parcourir tout l'empire ottoman sans rien dépenser, en allant de tékié en tékié.

Jamais les derviches n'acceptent aucune offrande des voyageurs, cela leur est expressément défendu par leur ordre.

Ces établissements sont une grande ressource pour le peuple turc.

Dans leurs tékiés, les derviches mènent une vie sobre et laborieuse; ils travaillent, cultivent leurs terres, font leurs récoltes, lesquelles récoltes doivent servir à héberger les hôtes que Dieu leur enverra. Ils se font les très-humbles et soumis domestiques de tous les voyageurs.

Ils ne boivent jamais de vin, ne mangent pas de viande; ils travaillent, prient Dieu et font la charité à tous.

N'est-ce pas une vie vraiment méritoire?

Malgré l'intolérance religieuse que nous supposons aux Turcs, les Européens qui voyagent dans l'empire ottoman n'ont qu'à se présenter à ces tékiés, et, quelle que soit leur religion, ils sont reçus avec bienveillance; et, s'ils sont même curieux d'assister aux prières des derviches, on leur octroie cette permission très-facilement.

Avouez que c'est être très-tolérant!

Derviche est le synonyme de moine en français;

mais, de même que nous autres nous avons des moines de trente-six ordres différents, eux ont des derviches de trente-six sectes différentes.

Toutes ces sectes ont des mœurs, des usages, des momeries très-curieuses. Pour parler de toutes, pour raconter leur vie, leur croyance, leurs usages, il me faudrait noircir cinq cents pages au moins, en un mot faire sur eux un ouvrage à part; peut-être, un jour, le ferai-je, car j'ai rapporté des notes curieuses les concernant, et je crois que certaines personnes liraient avec intérêt des détails sur toutes ces sectes de derviches.

Mais, mon intention étant, dans ce livre, de faire faire un petit voyage à vol d'oiseau à mes lecteurs, voyage à travers les harems, les sérails, les rues, les promenades, et aussi les pages du Code concernant particulièrement les femmes, je me bornerai à vous dire ici quelques mots, au courant de la plume, sur les sectes principales, et à vous signaler leurs principaux usages.

La secte des *Bectachis* compte de nombreux adeptes.

Les uns habitent des tékiés; ils en ont dans toute l'étendue de l'empire.

Les autres, que l'on appelle *Bectachis voyageurs*, passent leur vie à voyager; toujours à pied, sans argent, ils souffrent avec une résignation admirable la faim, la fatigue et les humiliations de tous genres.

Un Bectachi est-il insulté, est-il mis à la porte, bien loin de se fâcher, il répond, en mettant la main sur son cœur :

— Merci, mon frère.

Leur devise est : *fraternité, obéissance et soumission.*

Beaucoup de gens du monde sont affiliés à la secte des Bectachis. Ils ont entre eux des secrets que nul ne connaît ; ils ont, tout comme nos francs-maçons, leurs signes, leurs mots pour se reconnaître.

Ils ne sont pas tenus, au contraire, à vivre dans le célibat... Tous peuvent se marier.

Ceux qui vivent dans le monde portent le costume ordinaire. On les reconnaît cependant à leurs moustaches, qui sont très-longues ; car ils ne les coupent jamais.

Ceux qui ont un grade parmi eux, mais ceux-là seulement, se laissent pousser toute la barbe.

Les voyageurs et les habitants des tékiés portent le large pantalon turc et une espèce de longue robe.

Vous le savez, pour un Turc, laisser voir sa femme à visage découvert à un autre homme, cet homme serait-il son ami le plus intime, est une chose monstrueuse, une impossibilité que jamais musulman ne commet ; eh bien, les Bectachis poussent la fraternité plus loin, et ils prouvent qu'ils ont les uns pour les

autres une confiance mutuelle : entre eux il n'y a pas de harem.

Les femmes des Bectachis peuvent recevoir librement à visage découvert tous les Bectachis; elles dînent avec leurs maris et leurs amis.

Seulement ils tiennent secret le plus possible cet usage, pour ne pas encourir le blâme des musulmans ne faisant pas partie de cette secte.

Les maris bectachis sont-ils plus souvent trompés par leur femme que les autres Turcs?

Franchement, je ne le crois pas.

La liberté et la confiance dont elle est entourée forment une barrière à une femme; barrière qu'elle franchit avec beaucoup plus de répugnance que celle qui est formée de grilles, de verrous et d'eunuques.

Parmi les Bectachis, les voyageurs surtout, quelques-uns ont en Orient une réputation de grande sainteté, on leur prête le don de lire dans l'avenir et dans la pensée de chacun.

Les Orientaux racontent là-dessus des choses étonnantes.

Un employé du gouvernement me disait qu'étant gouverneur à Tripoli, rien ne pouvant lui faire présager sa disgrâce, un vieillard bectachi était entré chez lui et lui avait dit :

— On parle de toi dans ce moment-ci au Conseil,

on te destitue. Ce soir on t'expédiera un tartare pour te l'annoncer.

Quinze jours après, ce gouverneur reçut la nouvelle de sa destitution; elle était datée du jour même où ce vieillard lui avait dit cela.

Il y a à Constantinople un Bectachi d'un âge très-avancé. Il a voyagé longtemps; ensuite il s'est fixé dans cette ville, où il vit avec une sobriété extrême; il passe ses journées à prier Dieu.

Les plus grands personnages de l'empire vont le voir et le traitent avec toute sorte de déférence.

On va le voir surtout si l'on a un conseil à lui demander. Un homme, par exemple, veut-il faire quelque spéculation, ou veut-il se marier? Il va chez lui, s'informe de sa santé, fume la pipe qu'il offre toujours à ses visiteurs. On parle de la pluie et du beau temps; mais du but de la visite pas un mot, et pourtant, au bout d'un instant, le Bectachi dit à son visiteur, ayant soin d'amener la conversation sur le sujet qui l'intéresse :

— Vous voulez vous marier, je le sais; vous êtes venu pour me demander mon avis. Eh bien, le voilà.

Et il se prononce ou pour ou contre.

Il fait de même pour toutes les demandes que l'on a l'intention de lui adresser, ses conseils sont bons, et il lit avec une merveilleuse facilité dans la pensée de chacun.

J'ai entendu affirmer ce fait par beaucoup de personnes, à Constantinople ; mais je ne savais pas assez la langue turque, et ce Bectachi pas assez le français, pour que j'aie pu en faire l'expérience par moi-même ; donc je cite, mais n'affirme pas, ayant un peu le défaut de saint Thomas, demandant à voir pour croire.

La secte de *mewlévi*, communément appelée secte des *derviches tourneurs*, est assez curieuse à étudier ; le chef des mewlévi habite Cognia, où se trouve leur plus grand tékié ; mais ils ont aussi des tékiés dans toutes les villes de l'empire. Ils sont encore plus tolérants que tous les autres derviches, ils logent, hébergent, prient Dieu devant des étrangers de toutes les nations et de n'importe quelle religion.

Leur costume est fait entièrement d'une étoffe de laine blanche ; leur tête est entourée d'une espèce de voile blanc.

Leurs cérémonies religieuses piquent la curiosité de tous les étrangers ; et, comme ils permettent de très-bonne grâce que l'on y assiste, tous les voyageurs européens, en Orient, vont dans leurs tékiés.

Voici d'abord pourquoi on les appelle *derviches tourneurs* ; je dirai ensuite d'où leur vient cette habitude de tourner.

Quand l'heure de faire leur prière arrive, ils se réunissent tous dans une grande salle dallée en pierre ; leur chef se met sur un petit trône formé d'une dou-

zaine de peaux de gazelles posées les unes sur les autres; chaque derviche s'accroupit sur une peau de gazelle, et ils se rangent tous en cercle devant lui, les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude humble et soumise.

Le chef fait la prière à haute voix. Quand elle est finie, tous se lèvent en même temps, et ils forment un rond, se donnant la main, le dos en dedans du rond, la figure en dehors, et, ainsi placés, ils tournent! ils tournent des demi-heures sans reprendre haleine.

Cette ronde échevelée, faite par des hommes qui, avec leurs grandes robes blanches, ressemblent à des fantômes, a quelque chose de fantastique.

Lorsqu'ils ont fini de tourner, ils retombent sur leur peau de gazelle, y restent un instant; ensuite le premier en grade, qui se trouve placé le plus près du chef, se lève, salue le chef, lui baise la main et se tient droit derrière lui.

Alors tous les autres viennent faire la même chose, baisant et la main du chef et celle des derviches qui ont déjà pris rang, ce qui procure au dernier l'agrément (peu séduisant) de baiser quarante ou cinquante mains.

La secte des *mewlêvi*, autrement dit *derviches tourneurs*, a été fondée par Agerett-Mewlana.

Or ce fondateur était un dévot à l'âme ardente et passionnée, il se mit à aimer Dieu et son prophète

Mahomet (comme le croient les musulmans) avec tant de force, que son pauvre cerveau en ressentit quelques commotions. Souvent, après plusieurs heures de prières, de méditation, il lui prenait des moments de folie; et il se mettait à tourner, à tourner, jusqu'à ce que la respiration et les forces lui manquassent.

C'est en souvenir de cet homme, que les mowlévi considèrent et honorent comme un saint, que l'usage est resté chez ces derviches de tourner après avoir fait leur prière.

La secte des *koupaï* est fort nombreuse. On la retrouve dans les Indes; ses adeptes sont ces Indiens que l'on nomme *charmeurs de serpents*.

On la retrouve en Afrique. Beaucoup d'Arabes sont des *koupaï*.

Que sont les *koupaï*? C'est la question que je me suis faite bien souvent.

J'en demande pardon aux musulmans; mais moi, chrétienne, je ne puis admettre qu'ils soient des saints. Et pourtant il faudrait l'être pour manier impunément comme ils le font les fers rougis, les poignards; pour ramasser délicatement, comme ils le font, le plus venimeux serpent dans un champ et se l'enrouler autour du cou.

Comment font-ils? Je serais bien embarrassée de le dire; aussi j'aime mieux me borner à raconter sans expliquer.

Après avoir fait leur prière, les koupai prennent, par exemple, un fer rougi à blanc; ils le passent sur leur langue. Les étrangers curieux de ce spectacle, et ils sont toujours là nombreux à assister à leurs prières, peuvent entendre le froufrou de la chair brûlée, et ils voient le fer s'éteindre sous leurs lèvres. D'autres prennent un poignard, se l'enfoncent dans la poitrine, le tournent, le retournent en tous sens dans la plaie. On voit le sang couler à flots.

Ensuite ils enlèvent la lame, passent leur main mouillée de salive sur la plaie, et tout est dit; tout est guéri.

Souvent encore ils se passent d'une joue à l'autre une fine lame de poignard, et ils se guérissent de la même façon.

Énumérer toutes les tortures qu'ils s'infligent serait trop long. Je me contente de signaler les principales.

Ils ont une grande affection pour les serpents; un seul homme en porte jusqu'à dix sur lui, les uns enroulés autour de son cou, les autres autour de ses bras.

Si, dans une maison, on soupçonne la présence d'un serpent, on appelle un koupai, tout comme dans les Indes un charmeur. Seulement les charmeurs appellent à eux les serpents au moyen d'une musique douce et langoureuse, ce qui prouve que le serpent,

tout comme l'araignée, adore la musique. Mais le koupai se contente de l'appeler par un petit cri particulier.

Bientôt on voit le serpent sortir de sa cachette et venir se tortiller gracieusement devant lui. Alors il le prend tranquillement, lui ouvre la bouche et lui casse les deux dents qu'il possède remplies de venin; et il s'en va avec cette affreuse bête enroulée à son cou.

Il y a encore les sectes des *alvéti*, des *gielvéti* et des *nachifendi*, etc., etc.

Toutes ces sectes-là ont des tékiés dans toutes les parties de l'Orient.



CHAPITRE X

} **De la Turquie.**

Ses usages, ses lois, ses mœurs en général.

Du Ramadan et des Fêtes du Baïram.

des Janissaires.

Depuis cinquante ans, la Turquie, au point de vue des usages, a bien changé; elle s'est débarrassée, du moins en grande partie, de la barbarie que l'on remarquait dans les mœurs et les usages de cette nation.

Ainsi, si jadis un mari ture avait le droit de jeter sa femme adultère dans le Bosphore, enfermée dans un sac, avec deux ou trois chats pour compagnons ; à présent, tout comme aux maris français, il ne leur est permis de la tuer, que s'ils la prennent en flagrant délit (et encore peu usent de ce droit) ; sans cela, ils peuvent seulement la renvoyer.

Quelques-uns de leurs usages, tels que la polygamie, par exemple, nous choquent encore. Mais cependant, convenons-en franchement, beaucoup de leurs lois sont pleines de sens et de sagesse, et beaucoup de leurs usages bons et dignes d'éloges, même de nous, Français, peuple civilisé par excellence.

On a reproché et on reproche encore aux Tures d'être fanatiques et intolérants ; pourtant, lorsqu'on a vécu en Turquie, l'on est forcé de reconnaître que ce reproche n'est pas fondé du tout ; le gouvernement n'empêche nullement un de ses sujets de changer de religion.

En le faisant, non-seulement ils ne sont point punis, mais encore ils ne perdent ni leurs places ni leurs dignités.

Peu de musulmans, il est vrai, embrassent une autre croyance ; mais cela ne tient pas à l'intolérance de leur gouvernement, mais plutôt à ce que, leur religion flattant leurs penchans, ils la préfèrent aux autres.

La Turquie a des sujets de toutes religions, tous y vivent tranquilles, protégés par les lois, et heureux d'être dans ce pays-là.

Le gouvernement peut-il se montrer plus tolérant?

En 1854, le gouverneur de l'île de Crète donnait aux chrétiens un terrain pour bâtir une église, et le gouvernement leur faisait un don pour les aider à payer les frais de construction. Ce fait n'est point rare, il s'est renouvelé et se renouvelle chaque jour en Orient, soit pour des cimetières ou pour des églises; et, pour moi, je suis intimement convaincue de ceci: c'est que (ce qui ne peut pas être et ne sera jamais) si le Pape était renvoyé de Rome, le sultan lui offrirait tout de suite un palais dans la ville qu'il voudrait, Jérusalem, par exemple; qu'il le traiterait avec les plus grands honneurs, et que notre Père à tous n'aurait pas à se plaindre de son séjour parmi ses enfants qu'il nomme infidèles.

Le musulman a un grand respect pour tout chef de religion, quand même cette religion ne serait pas la sienne.

Mais les massacres de Syrie! dira-t-on.

Sur ces massacres il y aurait beaucoup à dire; et, en tout cas, il nous faut bien reconnaître que ces chrétiens n'ont point été assassinés avec préméditation et froidement, d'après les ordres du sultan,

puisque les Turcs ont puni eux-mêmes les meurtriers et indemnisé les chrétiens échappés aux massacres ; tandis que nous, peuple si civilisé, nous avons eu la Saint Barthélemy !... et que nous avons longtemps persécuté les juifs...

Il y a peu d'années encore, les juifs étaient chez nous un sujet d'horreur : ils étaient honnis, méprisés, persécutés, et ils le sont encore dans les États Romains.

Donc nous sied-il de reprocher aux Turcs leur intolérance?... Non ; taisons-nous plutôt, afin que l'on ne songe pas à nous rappeler qu'il y a bien peu de temps, un de nos généraux, en Afrique, faisait mettre le feu à des cavernes où des femmes, des vieillards et des enfants arabes s'étaient réfugiés ; craignons que les Turcs ne répondent à nos *Massacres de Syrie* par un drame représentant ces malheureux expirant dans les flammes.

En Afrique, ils pourraient dire aussi, par-dessus le marché, que le général qui a fait cette prouesse, digne des temps barbares, n'a pas même vu sa brillante carrière arrêtée un instant ; tandis que le pacha, accusé de n'avoir pas empêché les massacres de Syrie, par peur et par faiblesse, *a été fusillé*.

La religion musulmane défend aux Turcs de manger du porc, de boire du vin et des liqueurs.

Cette défense trouve sa raison d'être, pour le vin et

les liqueurs, dans la chaleur du climat : il est démontré que les spiritueux sont très-nuisibles à l'homme dans un pays chaud, surtout s'il en abuse. Or la meilleure manière de l'empêcher d'en abuser, c'est de lui défendre d'en user.

Pour le porc, Mahomet a fait cette défense, parce que cet animal, en Orient, est très-peu sain ; presque tous sont atteints de la lèpre.

Plusieurs villages, en Crète, avaient une grande partie de leurs habitants atteints de cette triste maladie : c'étaient des villages habités par des Grecs qui mangeaient du porc...

Le gouverneur eut l'idée de leur interdire cette viande, et peu à peu le nombre des malades diminua, et au bout de quelques années il n'y en eut plus.

Pour le porc, presque tous les Orientaux suivent encore les préceptes de Mahomet ; mais, pour le vin et les liqueurs, beaucoup, les grands seigneurs surtout, commencent à ne plus y faire grande attention, et l'on voit sur leurs tables nos meilleurs vins.

Les femmes sont plus fidèles à suivre ce précepte. Aucune d'elles ne fait usage ni de vin ni de liqueurs, et un mari qui serait convaincu d'avoir offert un verre de vin ou d'eau-de-vie à sa femme serait regardé comme tellement coupable, que celle-ci pourrait, pour cette seule raison, demander le divorce.

Les Turcs ont une liqueur très-agréable, celle-là leur est permise; elle se nomme *raki*. On la sert une demi-heure avant le diner, accompagnée de toutes sortes de fruits...

Leur cuisine est assez bonne; mais, selon moi, ils abusent des sauces, des plats doux et des confitures.

Le café, on le sait, est pour eux une nécessité; ils en prennent jusqu'à dix ou douze tasses par jour...

Lorsqu'on reçoit une visite, soit au sélanlik, soit au harem, il entre dans les lois de leur politesse d'offrir une tasse de café, et soit des cigarettes, soit un chibouc, soit un narguillé.

Mais leurs tasses à café, heureusement pour leurs nerfs, sont infiniment petites : elles se composent d'abord d'une espèce de petit coquetier qui est en or ou en vermeil enrichi de pierres précieuses chez les gens riches, et d'une toute petite tasse en terre ou en porcelaine de Chine que l'on met dessus.

Une dame française avait entendu dire cela, seulement elle avait oublié la tasse et ne se souvenait plus que du coquetier; elle se figurait donc que c'était dans des coquetiers qu'ils prenaient leur café.

Ayant plusieurs Orientaux à diner, elle est enchantée de leur montrer qu'elle est au courant de leurs usages, et elle leur fait servir le café dans les coquetiers qui lui servaient pour ses œufs à la coque.

Ces messieurs coururent grand risque d'avaler leur café de travers, car ils avaient fort envie de rire.

La religion fait encore aux Turcs la défense expresse de porter une autre coiffure que la leur, qui, on le sait, se compose à présent d'un simple petit bonnet en drap d'un rouge vinaigre.

Mettre un chapeau sur leur tête est considéré chez eux comme un gros péché. Cette défense-là, je ne lui connais aucune raison d'être, si ce n'est que Mahomet a voulu marquer ses disciples d'un... bonnet rouge¹.

C'est aussi à Mahomet que l'on doit l'institution de la polygamie en Orient, il la leur a prescrite comme une bonne et sainte chose...

Probablement ce bon Prophète était désireux de voir augmenter le plus possible le nombre de ses adeptes... et pour cela il leur a ordonné de prendre beaucoup de femmes...

Forts de cette loi religieuse, les maris partisans de la polygamie, dont les femmes se plaignent, la leur rappellent... et les femmes, qui sont zélées à suivre les saints préceptes de Mahomet, sont un peu embarrassées pour s'insurger contre celui-là.

Jamais le Turc ne prononcera le saint nom de Dieu dans un moment de colère ou légèrement ; et, s'il voit

¹ Le bonnet a remplacé l'ancien turban dans toutes les parties civilisées de l'empire.

trainer dans la rue un papier écrit, craignant que ce papier ne soit souillé par la boue, et ne sachant pas si le nom de Dieu ne s'y trouve pas, il le ramasse et le brûle... c'est non-seulement chez eux une habitude, mais encore un devoir.

Leurs lois religieuses et civiles permettent aux musulmans d'épouser une femme quelle que soit sa religion; mais elles défendent aux femmes d'épouser un autre homme qu'un musulman.

Je suis bonne catholique, et avec la grâce de Dieu je le serai toujours; pourtant je suis forcée de convenir que la religion mahométane, si elle était plus connue, nous paraîtrait moins éloignée de la nôtre que nous ne croyons.

Les musulmans vénèrent le Christ, ainsi que la Vierge, sa divine mère.

Du reste, tout peuple qui est fervent et zélé dans sa religion, qu'il croit bonne, est excusable à mes yeux, et les musulmans suivent fidèlement la leur. Le sultan et les hauts fonctionnaires donnent eux-mêmes l'exemple : ils vont très-régulièrement à la mosquée; le sultan, comme un simple mortel, à la première place venue, s'accroupit dans la mosquée, et fait sa prière, ayant quelquefois à côté de lui un cocher de fiacre ou un balayeur de rues.

Dans la mosquée l'égalité la plus parfaite règne.

Il n'est pas un Turc qui ne fasse sévèrement et

scrupuleusement le *ramadan*. Tout au contraire de ce qui se passe en France, ce sont les grands seigneurs et les hauts paronnages de l'empire qui donnent l'exemple.

Voici de quelle façon se fait le ramadan ou *ramasam*.

Il dure trente et un jours.

Il revient chaque année, mais pas à la même époque, parce que les Turcs ne comptent pas les mois comme nous ; ils comptent par lune ; par conséquent il arrive tantôt en été, tantôt en hiver.

Le ramasam est tout à la fois le carême et le carnaval des Turcs.

Le jour on fait carême, et la nuit carnaval.

On l'annonce avec une grande pompe et surtout un grand bruit. On tire vingt et un coups de canon, et l'infanterie répond par une salve de coups de fusils.

Chaque jour, pendant le ramasam, au moment où le soleil se lève, on tire un coup de canon ; c'est le signal de la pénitence. Une heure après le coup de canon, on ne peut plus ni manger ni fumer.

Chaque musulman et musulmane se rince la bouche et fait sa première prière soit à la mosquée, soit chez lui ; mais il faut qu'il aille au moins trois fois dans le jour à la mosquée.

Dans les mosquées, les *imans* (prêtres) font des prières à haute voix, lisent le Koran.

Il y a aussi des chants religieux... et puis un grand nombre de prédicateurs choisissent ce temps pour prêcher. Non contents de jeter leur foudre sur ceux qui suivent mal leur religion, ils attaquent sans façon le pouvoir, les ministres, le grand vizir même... Le prédicateur voit-il celui-ci dans la mosquée où il prêche, ou bien aperçoit-il tel ou tel ministre de qui le peuple est mécontent, sans cérémonie il se met à parler contre lui; il signale ce qu'il a fait de mauvais, le blâme sévèrement.

Le grand vizir ou le ministre attaqué est forcé d'écouter et de se taire.

Ces prédicateurs arrivent de toutes les provinces de l'empire.

Si, dans leur province, l'on a à se plaindre du gouverneur, ils disent :

— Tenez, dans telle province tel gouverneur fait telle et telle chose... Est-ce juste cela?... Pourquoi Dieu laisse-t-il le pouvoir dans les mains de pareils hommes ?

Quelquefois ces prédicateurs vont si loin, ils poussent tellement le peuple à la révolte contre le pouvoir, ils attaquent celui-ci avec tant d'empportement, que la police est forcée de les faire sortir de la mosquée; mais il faut qu'ils aient été bien osés, car on leur laisse une très-grande liberté.

Devant chaque mosquée, pendant le ramadan, s'é-

tablissent de grands bazars, qui forment une espèce de champ de foire. Seulement, dans ces magasins provisoires, l'on ne vend pas seulement de petits objets sans valeur, mais encore des articles de luxe, bijoux, diamants, cristaux.

Comme les prières durent longtemps et qu'elles reviennent souvent, il est d'usage de passer les intervalles assis dans les magasins ou dans le champ de foire, ou à faire des emplettes. Aussi ces champs de foire offrent-ils un coup d'œil des plus animés. Il y a foule et l'on y voit les plus grands personnages de l'empire. Les femmes viennent s'y promener par bandes ; elles parcourent les magasins, vont çà et là causant entre elles, s'asseyant. On dirait alors un nid de fauvettes. C'est à qui babillera le plus et les joyeux éclats de voix charment l'oreille des passants.

Comme je l'ai dit, tous les grands personnages doivent donner eux-mêmes l'exemple et faire scrupuleusement le ramadan.

Si un homme, à Constantinople ou dans toute autre ville de l'Orient, se montrait en public dans ce temps-là fumant ou grignotant n'importe quoi, il serait hué par le peuple, déconsidéré dans le monde, et, s'il était fonctionnaire du gouvernement, il risquerait fort d'être destitué.

Le sultan lui-même va à la mosquée ; mais incognito, et sans le moindre apparat.

Maintenant, voici comment le ramadan se fait dans les maisons.

Je vous l'ai dit, un coup de canon annonce, le matin, au lever du soleil, que l'on ne doit plus ni boire, ni manger, ni fumer. L'on peut vaquer à ses affaires; mais l'on ne doit prendre aucune distraction.

Si un mari entre dans son harem, il doit y rester le moins possible, et il lui est expressément défendu de toucher, même la main, à sa femme, encore bien plus, nécessairement, de déposer un baiser sur son front.

L'on doit faire cinq prières par jour, aux heures indiquées. Si l'on ne va pas à la mosquée, on les fait chez soi. Au sélanlik, le chef de la famille la fait à haute voix, entouré de ses enfants et de tous les domestiques. Au harem, ces dames la font de la même façon.

Le soir venu, au coucher du soleil, un second coup de canon annonce qu'une heure après le carême finit et le carnaval commence. Chacun rentre chez soi.

Mutuellement on s'invite à dîner entre intimes.

Mais il est une autre coutume assez bizarre, c'est que, pendant cette époque, l'on peut aller chez le premier venu, le plus haut personnage que l'on connaît à peine, et dîner chez lui. Votre amphitryon est tenu de vous recevoir avec toute l'affabilité possible. Aussi, dans toutes les maisons, chez les pauvres comme

chez les riches, l'on met ces jours-là un immense couvert; car l'on n'est jamais sûr des convives que l'on aura.

Le peuple dépense, pendant le ramadan, ses écoromies de toute l'année.

Le coup d'œil des maisons est assez curieux; quelques moments avant l'heure indiquée pour la fin du jeûne, on voit dans les salons chaque personne assise ayant devant elle une petite table, sur laquelle est posé un plateau en argent sur lequel se trouve un verre d'eau sucrée ou de sirop; deux petits plats; dans un il y a quelques cuillerées de bouillon, dans l'autre quatre ou cinq olives.

L'heure sonnée, tout le monde se met à manger cette frugale collation, qui a pour but de préparer l'estomac, fatigué par un long jeûne, à un plus copieux repas.

Après, ils fument leur chibouc, et causent gaïement.

Ensuite on apporte des tapis que l'on pose par terre, par rangs d'âge et de grade. Ils sont plus ou moins luxueux.

Sur chaque tapis il y a un chapelet.

Tout le monde se met à genoux, invités et étrangers. Les domestiques se mettent dans les coins de l'appartement, et le chef de la famille fait une prière à haute voix. Ensuite l'on passe dans la salle à man-

ger, où l'on fait un long et copieux repas, qui est toujours fort animé vu les étrangers, les amis invités.

Après le dîner, l'on cause et l'on joue pendant une grande partie de la nuit.

Les gens riches ont l'habitude de veiller toute la nuit.

A deux ou trois heures, on leur sert des fruits, des confitures, des gâteaux.

Ils se couchent quand, le matin, le second coup de canon annonce que le ramadan recommence. Mais, à ce signal, ils n'oublient jamais la formalité de se rincer la bouche.

Ils dorment jusqu'à midi ; à une heure, ils vont à la mosquée.

Les ministères et les administrations ne sont ouverts, en temps de ramadan, qu'à deux heures de l'après-midi. Il en est de même des magasins, qui, par parenthèse, restent ouverts toute la nuit, surtout les boutiques d'épiciers, de boulangers, etc.

Dans les harems, le ramadan se fait de la même manière. Ces dames s'invitent entre elles, se donnent des grands dîners et passent les nuits gaiement ; mais elles n'ont ni chants ni musique pour égayer leurs repas.

Cette époque-là est très-bonne pour les pauvres, chacun leur fait de grandes libéralités.

Donner aux pauvres chacun selon ses moyens, pen-

dant cette époque surtout, est une obligation pour le non musulman.

Dans chaque maison, depuis l'hôtel du grand vizir jusqu'à l'humble maison du boutiquier, il y a, dans une salle, des tables avec des couverts, mis absolument comme dans une hôtellerie; le nombre de ces tables varie suivant la fortune du maître du logis.

Comme je l'ai dit déjà, tout homme pauvre, cocher de fiacre, balayeur de rues, mendiant, ouvrier, peut aller dîner là; il n'a qu'à entrer et se mettre à table.

Si, par hasard, le nombre des convives et déjà grand, toutes les places prises, et que la personne chez qui il se trouve ne soit pas assez riche pour avoir un plus grand nombre de couverts, on ne peut pas le renvoyer, mais on le prie poliment de venir le lendemain, ce jour-là toutes les places étant prises. Il va alors dans une autre maison.

Les malheureux, pendant ces trente et un jours, dînent gratis, allant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

— Aujourd'hui, se dit l'un, je vais goûter la cuisine du grand vizir...

— Moi, se dit un autre, je vais chez tel pacha, qui a, dit-on, un fort bon cuisinier.

Partout ces malheureux sont bien accueillis.

Après leur dîner, l'*asnadar* (intendant) vient re-

mettre à chacun une petite somme renfermée dans un papier, somme qui varie depuis un, cinq ou dix francs, suivant la fortune de la personne chez qui ils sont.

Ils ont donc trente et un diners gratis et trente et une petites sommes, qui, additionnées, leur font un joli total.

Vous le voyez, j'avais raison de vous dire que le ramadan était un temps heureux pour les pauvres.

Les dames, aux harems, font, elles aussi, les mêmes charités aux femmes nécessiteuses : elles leur donnent à diner, ainsi que des vêtements et de l'argent.

Les fêtes du *Baïram* arrivent de suite après la fin du ramadan ; elles durent trois jours. Elles sont annoncées aussi par trente et un coups de canon auxquels répondent des salves d'artillerie : les unes partent des forteresses, les autres de l'artillerie du port. C'est superbe de vacarme.

Mais les deux cérémonies qui suivent ce tintamarre sont d'un grandiose, d'un éclat, d'un imposant qui étonne et éblouit l'Européen qui y assiste, car rien, en France, ne peut leur être comparé.

Vous connaissez d'ouï-dire au moins, lecteurs, la richesse du costume oriental, les habits des hauts fonctionnaires, tout couverts de broderie en or fin, leur

tarbouche, ou *fez*, au milieu duquel est un croissant orné de diamants, leur sabre et leur ceinturon qui en sont surchargés¹.

Eh bien, figurez-vous voir défilér, montant de magnifiques chevaux, suivis, entourés de leurs aides de camp et de leur maison en grande livrée : le grand vizir en tête, tous les ministres, hauts fonctionnaires, mustachirs² de l'empire.

Ce cortége se rend au palais du sultan.

Arrivé sur la place du palais il forme haie.

Le sultan, en grand costume, suivi de ses chambellans, descend l'escalier du palais ; il monte à cheval, et le cortége se remet en marche. Il se dirige vers la mosquée.

Là, un trône entouré d'une espèce de grillage en or est préparé pour le sultan ; de beaux tapis sont disposés pour le reste du cortége.

Chacun s'agenouille.

Le *cheïkou-islam* (chef de la religion, comme notre Pape) fait une prière à haute voix. Cette prière terminée, le sultan remonte à cheval et tout le cortége le ramène au palais, où il rentre un instant.

Pendant ce temps, le cortége se range sur la place

¹ Le nouveau sultan vient de réformer un peu ce luxe, tant sur ses propres vêtements que sur ceux des fonctionnaires.

² Le grade de mustachir équivalait à celui de maréchal de France. Ils ont tous le titre de pacha.

Tambouskou, qui est située devant le palais, et au milieu de laquelle on élève pour ce jour-là un superbe trône. C'est autour de ce trône que chaque ministre, fonctionnaire ou dignitaire se range par grade ; l'armée, en grande tenue, vient ensuite ; plus loin, le peuple, les curieux et les étrangers.

Tout cela, groupé sur cette place, est d'un coup d'œil féérique.

Le sultan arrive suivi de tous ses chambellans ; il s'assied sur son trône. Les grands dignitaires et les chambellans sont placés tout autour du trône. Sur le bras du sultan est une grande écharpe en drap d'or, le premier chambellan tient l'autre bout.

Alors commencent les *téména*.

Par ordre de grade : grand vizir, ministres, chambellans, mustachirs, viennent les uns après les autres saluer, ou plutôt faire trois *téména* devant le sultan, et ils baisent le haut de l'écharpe que tient le premier chambellan.

Ils vont rejoindre leur place respective à petits pas et à reculons.

Après tous ces hauts fonctionnaires vient le tour des militaires.

Ensuite s'avance le *cheïkou-islam* ; le sultan alors se lève et il reste debout pendant tout le temps que le clergé musulman vient le saluer.

Les sultans, même les plus farouches, ont toujours

eu une grande déférence pour le *cheïkou-islam*, et avec raison du reste, car il a une grande influence sur l'esprit du peuple, et il peut le rendre à leur gré favorable ou hostile au gouvernement.

Une fois que le clergé a fini son défilé, le sultan rentre dans son palais.

Alors tous les fonctionnaires, ministres, mustachirs, se rendent dans une magnifique et immense salle du palais où le grand vizir les a précédés. Ils viennent faire la même cérémonie devant lui, seulement c'est par ordre de grade. Ainsi, par exemple, l'ex-grand vizir vient le premier. Après avoir fait trois *téména* devant le grand vizir actuel, il prend place auprès de lui; puis arrive le plus haut fonctionnaire de la Porte, après ces deux messieurs il fait la même cérémonie au grand vizir et à l'ex-grand vizir et prend rang à la suite de ce dernier, et ainsi de suite; tous font cette cérémonie; mais il en résulte ceci, c'est que les derniers ont à faire des *téména* au moins à deux cents personnes.

Jugez si la cérémonie dure longtemps et de l'effet que font, vers la fin, tous ces messieurs alignés à la suite les uns des autres, et quelle figure a celui qui est obligé de s'incliner par trois fois devant cette rangée de personnages!

Pendant ces trois jours, on ne s'occupe pas d'affaires; il y a des fêtes publiques, illuminations, feu

d'artifice, non-seulement à Constantinople, mais encore dans toute l'étendue de l'empire ottoman.

Comme l'on a pu le voir dans mon chapitre sur le sérail, la cérémonie qui se passe sur la place de Tanbouskou se renouvelle dans l'intérieur du sérail.

Les dames qui le composent viennent chacune à leur tour baiser l'écharpe.

Les Turcs ont aussi leur premier jour de l'an.

Ce jour-là, l'on n'échange pas de bonbons, mais le peuple échange des pièces de monnaie ; les riches de l'or.

Ainsi il est parfaitement admis d'envoyer à un ami une ou plusieurs pièces d'or en cadeau, et, si deux amis se rencontrent, ils s'offrent réciproquement un cadeau en argent.

Quant aux lois turques, pour les militaires il y a longtemps que l'on a adopté le Code Napoléon ; les lois civiles sont pleines de sens et de justice.

La justice se rend avec une grande impartialité. Devant le tribunal, le plus humble sujet de la Porte jouit des mêmes prérogatives que le plus haut personnage, et, si le grand vizir lui-même est attaqué en justice par n'importe qui, serait-il balayeur des rues, il est tenu d'y comparaître en personne, de se tenir droit à côté de son adversaire jusqu'au moment où l'affaire est jugée.

Les juges ne sont pas inamovibles comme ici ; ce

n'est point comme ici un état. Ils sont élus par le peuple de chaque gouvernement au scrutin, comme en France les députés. Ils sont élus pour deux ans. Après ces deux années-là d'autres les remplacent.

C'est pour ce peuple un très-heureux privilège de pouvoir choisir lui-même ses juges, aussi choisit-il les hommes les plus intègres, les plus justes et les plus instruits de la province.

Il a encore le bonheur de n'avoir pas d'avocats ; il ne connaît pas cette institution-là. Chaque personne qui a un démêlé avec la justice plaide elle-même sa cause, je crois l'avoir déjà dit. Si par hasard elle est trop émue pour le faire, ou pas assez intelligente, un juge se lève, prend la parole pour elle, et met tout son savoir et son éloquence à ce plaidoyer.

Les Turcs ne peuvent donc pas se donner le plaisir, moyennant cinq cents francs ou mille francs, de perdre la réputation d'un homme honorable ou d'une femme respectable, avec les paroles venimeuses et les insinuations perfides d'un avocat, qui sait (c'est son métier) comment il faut s'y prendre pour salir la réputation la plus intacte, ayant beau jeu du reste, ayant le droit superbe de pouvoir dire tout ce qu'il veut, sans qu'il puisse être attaqué en diffamation.

Bien entendu que je rends hommage aussi aux hommes honorables de notre magistrature ; je ne parle

que pour certains avocats sans conscience et sans moralité, à qui vraiment je ne puis faire *quartier*.

La prison préventive n'est point mise en usage en Orient ; l'on arrête un homme sous caution ; il reste libre jusqu'au moment où, le jugement rendu, sa culpabilité est reconnue, et, à la barre, il est traité comme innocent jusqu'au moment où il est déclaré coupable, c'est-à-dire que les juges sont forcés de le traiter avec égards. Pourtant un assassin pris sur le fait est emprisonné.

Si un accusé vient à être arrêté, d'abord il ne court pas le risque de l'être longtemps, car ceux qui l'ont fait enfermer ne restent pas deux ou trois mois pour se décider à s'assurer s'il est coupable ou non. Il faut que l'affaire s'instruise tout de suite, et, s'il est innocent, la personne qui l'a accusé lui doit une forte indemnité pour le temps de reclusion peu agréable qu'il lui a fait faire. Si c'est la police ou le gouvernement qui l'a fait arrêter, c'est le gouvernement lui-même qui paye cette indemnité.

Ainsi un homme accuse un autre homme de vol ou d'autre méfait ; si l'innocence de l'accusé est reconnue, celui-ci s'écrie, ouvrant le code :

— Eh ! dites-moi, si j'avais été reconnu coupable, quelle aurait été ma peine ?

On lui répond :

— Ou la prison, ou l'exil, ou une amende.

Alors il dit :

— Eh bien, que celui qui m'a accusé injustement subisse lui-même cette peine !

Et, en effet, le dénonciateur est condamné à la subir.

Comme je l'ai répété déjà, un ministre ou haut fonctionnaire est obligé d'être accessible à tout le monde et à toute heure. Il en est de même pour les magistrats élus par le peuple ; ils doivent être toujours à sa disposition et surtout rendre une prompte justice.

L'on ne peut ajourner une affaire ; il faut qu'elle s'informe activement et se juge de même.

Les Européens qui habitent la Turquie reconnaissent si bien la justice et la promptitude des tribunaux turcs, que tous les préfèrent à celle de leur propre consulat.

En Orient, la peine de mort est très-peu appliquée. La législation turque a pour cela une loi qui diffère tout à fait de la nôtre et qui est assez curieuse.

Un homme assassine-t-il un autre homme, on le juge. A ce jugement doivent assister tous les proches parents de la victime.

L'affaire jugée, alors que l'accusé est reconnu coupable, on demande aux parents de la personne assassinée s'ils veulent que le meurtrier soit mis à mort. Si parmi eux un seul dit : *Non*, la justice ne peut

mettre cet homme à mort ; il est enfermé pour la vie, et ses biens sont donnés aux parents de sa victime. Mais, si tous disent : *Oui*, il est exécuté.

Si un homme est assassiné et qu'il laisse une femme enceinte ou avec un enfant en bas âge, pour tuer l'assassin il faut que l'on attende que l'enfant soit majeur. Comme parent le plus proche de la victime, c'est à lui de prononcer sur le sort de l'assassin.

Souvent les parents des victimes demandent seulement une indemnité d'argent et font grâce de la vie au coupable, qui néanmoins est mis en prison à perpétuité.

Cependant il est des cas où le sultan, jugeant qu'il est nécessaire pour la tranquillité publique, pour la société, de faire un exemple, donne l'ordre de mettre à mort le coupable, qui est alors exécuté, quand même les parents de la victime seraient décidés à lui faire grâce.

Ainsi voici un exemple :

La femme d'un haut fonctionnaire public, femme unique et adorée de cet homme, entretenait une liaison coupable avec un domestique de son mari. Celui-ci, sans se douter précisément de l'étendue de son malheur, soupçonnant cependant un commencement d'entente fâcheuse et humiliante pour lui entre sa femme et ce domestique, renvoya ce dernier.

Nos amoureux furent fortement désappointés de

cette séparation ; mais ils trouvèrent le moyen de continuer à se voir et à correspondre.

Le jeune homme s'établit marchand de tabac.

Un jour cette femme introduisit secrètement dans son harem le jeune homme. Elle le fit cacher le soir ; son mari vint la voir. Elle le reçut avec affectation, le sourire aux lèvres ; mais, une fois qu'il fut endormi, son amant sortit de sa cachette, se précipita sur son ancien maître et lui coupa le cou pendant que la femme lui tenait les pieds.

Cela fait, le jeune homme se sauva et la femme se mit à crier de toutes ses forces : A l'assassin !

Elle fit un conte à la police, qui arriva, sur un malfaiteur qui s'était introduit. Mais la police suivit des traces de sang qui conduisaient de chez elle chez son amant : leur intrigue était connue.

Bref, sa culpabilité fut établie, et tous deux firent des aveux complets de leur crime.

Ce haut fonctionnaire avait un fils. Il assista donc au jugement et on lui demanda s'il voulait que sa mère, complice du meurtrier de son père, fût mise à mort.

Il répondit : « Qu'il était assez malheureux d'avoir perdu son père, sans vouloir aussi perdre sa mère... Qu'il y avait, hélas ! assez de sang versé, qu'il ne voulait pas que l'on tuât sa mère. »

Eh bien, d'après la loi, on aurait dû tout bonnement l'enfermer dans une prison. Mais le sultan, ré-

volté de l'ignoble et cruelle conduite de cette femme, usa de son droit et ordonna que les deux coupables fussent mis à mort.

Voici comment l'on s'y prit.

Un matin l'on vint dire à cette femme qu'elle était graciée, et que l'on allait les conduire, elle et son amant, en exil.

Heureuse de cette nouvelle, elle monta gaiement en voiture.

Arrivés sur un pont, les gens de la police, qui l'accompagnaient sous un vain prétexte, lui firent mettre la tête à la portière.

Elle poussa un cri perçant et s'évanouit, car elle venait de voir trancher la tête de son amant à deux pas d'elle.

On profita de son évanouissement pour lui passer un cordon au cou... et un instant après elle se balançait dans les airs.

Leurs deux corps furent laissés deux jours là, exposés aux yeux de tous.

C'est toujours dans les places les plus centrales et les plus fréquentées que les exécutions se font en Orient.

Dans nos lois on remarque la précision et la sécheresse ; la loi est la même : c'est une loi que l'on suit à la lettre.

Celles des Turcs ont plus de cœur ; les magistrats ne

les suivent pas à la lettre, il les arrangent, les commentent selon les circonstances. Les femmes toujours sont traitées avec plus d'égards; jamais un procès qui met leur honneur en jeu n'est plaidé publiquement. Ils se disent :

— Si nous perdons son honneur, c'est une femme perdue; elle ne pourra plus se remarier.

Enfin les magistrats turcs suivent leur cœur et leur conscience pour juger; les nôtres sont obligés de suivre le Code à la lettre.

Pour plusieurs de leurs usages, les Orientaux ont conservé les traditions de nos premiers patriarches (ne serait-ce que pour la polygamie). Ainsi, chez eux, le chef de la famille exerce une grande autorité : on le craint ; on le respecte ; on lui obéit sans murmurer.

En Turquie, un fils aurait-il déjà la barbe blanche, aurait-il un grade supérieur à celui de son père, qu'il ne se présente jamais devant lui qu'avec une attitude très-respectueuse.

Jamais il ne s'assoira devant son père ou sa mère avant d'y avoir été autorisé par eux ; et, assis, il se tient comme il se tiendrait devant un étranger d'une position beaucoup plus élevée que la sienne. Jamais l'idée ne lui viendrait d'oser entrer chez son père en fumant ; et, devant lui, il ne fumera qu'après que son père le lui aurait permis.

Si celui-ci a un grade, un titre d'Excellence ou d'Altesse, son fils le lui donnera toujours.

Enfin les fils ont, en Turquie, la plus grande déférence pour leur père et pour leur mère, et ils ne se mettent jamais avec eux sur un pied de familiarité. Les filles, plus gâtées par leurs parents, se permettent un peu plus de laisser aller, et on le leur tolère de bonne grâce.

La femme orientale est très-persuadée de son infériorité vis-à-vis de l'homme (bien entendu à tort). On l'élève dans cette croyance; on fait tout pour empêcher son intelligence de se développer par l'éducation afin qu'elle conserve cette idée de son infériorité. Aussi considère-t-elle généralement son mari plutôt comme un maître, un être bien au-dessus d'elle, que comme son égal, son ami, son époux.

Dans leurs manières, dans leurs amours, il y a toujours un peu d'humilité, de servilité. Tandis que son pacha est mollement couché sur un divan, elle, droite à ses pieds, elle attend ses ordres, elle tâche de deviner ses désirs; elle lui sert son café, son narguillé.

Même dans la femme turque, et libre par conséquent, il y a toujours un peu du sang de l'esclave: ce qui est exact par le fait, puisque beaucoup sont filles d'esclaves circassiennes.

L'amour vrai ne peut exister en Turquie, car pour qu'il existe entre deux créatures il faut qu'elles se

sentent d'une égale valeur, d'une intelligence pareille.

Comme une femme européenne ne peut aimer l'homme qu'elle sent lui être inférieur, l'homme en Orient ne peut aimer, mais aimer de cet amour sans bornes, qui fait que votre cœur, votre âme, votre pensée, tout appartient à l'objet aimé, avec qui l'on ne fait qu'un; il ne peut aimer de cet amour qui fait l'homme grand et fort une femme qu'il sent lui être inférieure. Elle peut être belle, plus belle que toutes les Vénus qu'a créées l'imagination artistique et amoureuse de nos grands artistes, il ne l'aime que d'un amour tout sensuel!

Je viens de vous dire que les femmes, alors que leurs pachas sont mollement allongés sur un divan, sont, elles, droites près d'eux à attendre leurs ordres. Notez, je vous prie, que je parle là des Turcs civilisés; les autres les font mettre à genoux devant eux!... Et croyez-vous qu'ils en rougissent? Allons donc!... ils s'en vantent.

Un grand personnage oriental disait un jour dans un salon français, avec un air de vrai triomphe :

— Si, en France, nous nous mettons à genoux devant les femmes, en Orient, nous les faisons mettre à nos genoux!

Du reste, c'est moins la faute des hommes que celle des femmes. Elles ont trop de servilité dans le carac-

tère et pas du tout de cette dignité de la femme vraiment femme.

Les journaux, lors de l'emprunt ottoman, nous ont représenté les finances de cet empire dans un état désastreux. Si ma plume avait eu le droit d'aborder cette question, j'aurais dit ceci :

De combien ce pays-là est plus riche que le nôtre ! Pour enrichir son budget il a encore toutes les ressources d'impôts que nous autres nous avons épuisées ; cote immobilière, portes et fenêtres, cote personnelle, patentes, chiens, etc. (Il y en a tant que l'on peut bien en oublier quelques-uns.) Eh bien ! les Turcs ne les connaissent pas ! comme impôt, ils n'ont que la dime.

Donc attendons que, comme nous, ils aient tous ces impôts et que leurs ministres soient à se creuser la tête pour trouver quelque chose ou quelqu'un à imposer, pour dire que ce pays-là a des finances dans un triste état.

La civilisation fera de la Turquie une des grandes puissances du monde ; avec elle, elle exploitera elle-même les richesses de son pays, au lieu de les laisser exploiter par des étrangers qui vont s'enrichir chez elle ; elle donnera de l'extension à son commerce ; au lieu d'avoir recours à la France, à l'Angleterre, pour une foule d'objets, elle aura elle-même ses manufactures, ses fabriques.

Si ma faible voix de femme pouvait arriver jusqu'au sultan, je lui dirais :

— Sire, vite, vite, des chemins de fer dans tous vos États; les chemins de fer transportent la civilisation avec la même rapidité qu'ils transportent les wagons.

Je lui dirais encore :

— Choisissez des hommes actifs, intelligents, aimant leur pays; envoyez-les en Europe, et qu'ils étudient nos arts, notre commerce, les secrets de notre industrie!...

« Fondez une école des arts et métiers sur une vaste proportion, avec des hommes éminents pour chaque branche; faites paver, éclairer vos rues, rendez praticables les routes de votre empire. N'oubliez pas trop les pauvres femmes, souvenez-vous qu'elles ont une immense influence sur l'homme. Faites-les donc instruire à cet effet; fondez, à l'instar de nos couvents, un grand pensionnat, là on leur apprendra les arts, la littérature, les langues.

« Condamnées à vivre souvent dans la solitude du harem, sans jouir, comme les Européennes, des distractions du monde, les arts seront d'un grand secours pour elles; ils donneront un aliment à leur imagination. L'oisiveté engendre l'ennui, et l'ennui est un mal terrible, qui fait faire bien des sottises. Moi, si j'étais homme et marié, je le redouterais bien

plus pour ma femme que toutes les séductions du monde. Ensuite un homme ne trouve vraiment de charme avec une femme que lorsque celle-ci est instruite, et qu'il peut aborder avec elle tous les sujets de conversation. Un homme se lasse vite d'une femme avec qui il ne peut causer que chiffons, ou amour, l'amour a un doux langage, mais ce langage comme toutes choses finit par lasser si l'on en abuse.

« Je suis sûre que si une réaction s'opérait dans les mœurs des femmes de l'Orient, si elles se mettaient à cultiver les arts, à s'instruire, leurs maris leur seraient plus constants, et elles verraient la polygamie disparaître peu à peu de leur pays.

« Pour les filles du peuple ou de la petite bourgeoisie, il faudrait des écoles où on leur apprendrait à lire et à écrire et où on leur enseignerait un métier. Cela serait d'une grande ressource pour elles, et il y a une foule de métiers qu'elles pourraient faire, tout en suivant les lois de leur religion, qui leur commande de ne point se montrer à un homme le visage à découvert : la couture, la broderie en tous genres, les fleurs artificielles, le cartonnage, le dessin, » etc., etc.

Mais, si je me permettais de dire cela à Sa Très-Haute et Gracieuse Majesté le Sultan, il me trouverait bien osée ; et avec la triste idée que l'on a, dans son empire, de la valeur intellectuelle de la femme,

il ferait peu de cas des idées et des observations d'une femme.

Le caractère de l'homme turc diffère beaucoup du caractère de l'homme européen, en plusieurs points, notamment en celui-ci :

A son avis, faire la cour à la femme d'un autre, chercher à la séduire, est une fort vilaine action, une lâcheté, un vol (ils achètent leurs femmes); l'homme qui commet cette action n'est point considéré, comme en France, comme un don Juan, un homme à bonnes fortunes, que les maris redoutent et que chacun admire et envie; non, il est considéré comme un mal-honnête homme; la loi le punit toujours et chacun s'éloigne de lui.

Aussi, ce cas-là d'une femme appartenant à un Turc séduite par un Turc est bien rare en Turquie.

Cela me remet en mémoire une petite mystification arrivée à un Français à Constantinople, qui m'a bien fait rire : elle peint, du reste, si bien la différence du caractère et des usages du peuple turc et du peuple français, que je vais vous la conter.

Un jeune Français, il y a six ans, appelé par ses affaires, arrive à Constantinople. Le hasard lui fait prendre un logement tout voisin du harem d'un riche Turc. L'imagination de notre jeune homme, que nous appelleron par discrétion Duval, était exaltée par les récits merveilleux des poètes, qui ont écrit des

pages si féeriques sur l'Orient; il rêvait belles sultanes, séduisantes odalisques; comme beaucoup de jeunes gens, il était fat, très-infatué de sa petite personne. Faire la conquête d'une femme, même d'une femme turque, lui paraissait une chose très-facile; il n'avait qu'à vouloir : il voulait. Inscrire sur son carnet un nom de plus, et surtout un nom de musulmane, lui paraissait une bonne aubaine.

Il se mit donc en chasse, prenant pour but de ses observations le harem de son voisin.

Quelle ne fut pas sa joie en découvrant que de ses fenêtres il pouvait voir très-bien deux petites fenêtres situées dans une aile du harem, et plus grande fut encore sa joie en apercevant un beau jour une blonde et jolie femme à l'une d'elles. Quand je dis qu'elle était jolie, je pourrais dire que son imagination la lui montra ainsi; car, la fenêtre étant grillée, il ne pouvait la voir que bien imparfaitement.

Il éternua, toussa, soupira pour attirer l'attention de sa houri, car pour lui c'était plus qu'une femme; il la trouvait plus belle que toutes les Parisiennes les plus belles.

A son grand désespoir, la jeune femme n'eut point l'air de le remarquer du tout; même elle ne tarda pas à quitter la croisée. Lui resta à la sienne jusqu'au soir, espérant qu'elle reviendrait à neuf heures. Son attente fut couronnée de succès : elle tenait une

bougie à la main ; elle rangea , déranga dans sa chambre , sans se douter que son voisin avait l'indiscrétion de l'épier ainsi.

Mais Duval voulait que l'on le vît. Il imagina ce moyen, vieux comme la musique, mais auquel les galants recourent toujours, et qui, ma foi, leur réussit souvent. Il prit sa flûte : il était assez bon musicien ; il joua, ou plutôt soupira une tendre ballade.

La dame prêta l'oreille d'abord, ensuite elle avança son visage tout contre la grille pour regarder le musicien. Avec cet instinct inné chez la femme, elle devina que l'on jouait pour elle, et elle honora notre histrion d'un gracieux sourire.

— Ah ! ah ! se dit Duval, elles sont moins farouches qu'on veut bien le dire. Après ça, je suis si beau, que vraiment la plus sauvage et la plus austère en me voyant doit s'attendrir.

Il joua les airs les plus amoureux de son répertoire ; il lança des œillades incandescentes pendant une heure à la belle, qui reçut cela pour le mieux, rendant sans trop de parcimonie tendres regards et doux sourires.

Cela continua un mois. Notre héros était le plus heureux des hommes ; il se voyait déjà, au milieu de ses amis du Jockey-Club, racontant ce bel exploit amoureux. Il n'en dormait plus, il n'en mangeait plus.

— La femme d'un pacha, pensait-il, car assurément elle est la favorite parmi les cinquante qu'il doit avoir, elle est si belle ! Ce pacha, je le connais, est beau garçon, jeune encore. Quelle gloire pour moi de lui enlever sa femme !

Un jour enfin la jeune femme, fatiguée de ne voir son amoureux qu'à travers la grille, l'avait soulevée. Ce fut un beau jour pour Duval, mais plus beau encore fut celui où elle lui lança fort adroitement son mouchoir, dans lequel était entortillé un petit caillou et un brin de fleur. C'était un aveu, une déclaration. Il était aimé ! aimé par une sultane ! (Pour lui toutes les femmes turques étaient des sultanes.)

Les quelques amis qu'il avait à Constantinople lui voyaient un petit air de suffisance heureuse qui les intriguait fort. Mais il était discret comme la tombe ; le moment n'était point venu de parler encore.

Cette dame ne paraissait pas trop gardée ; elle correspondait par gestes assez bien avec lui.

Mais l'admirer de loin ne lui suffisait pas ; il voulait une victime complète ; il voulait fuir au loin avec elle, la posséder, l'enlever à son tyran d'époux.

Il lui fit comprendre par une pantomime amoureuse, qu'il la suppliait de se sauver de sa prison, de venir le trouver, qu'ils fuiraient ensemble et qu'il l'aimerait éternellement.

Elle comprit très-bien ce langage, et le trouva, il

paraît, de son goût; car, après s'être fait prier quelques jours, elle lui fit comprendre, un jour, que le soir, à onze heures, elle serait chez lui.

Notre Français manqua perdre la tête de bonheur. Un éclair de raison lui montra cependant qu'il serait prudent de partir tout de suite pour éviter le courroux de l'époux. Il lui revint à l'esprit maintes histoires qu'il avait lues, et où des aventuriers français avaient été tués par les maris de celles qu'ils avaient voulu s'éduire.

Malgré tout son courage, il se sentit frissonner; il pensa que le plus prudent était de louer une campagne isolée, de s'y cacher pour s'éloigner plus tard. Il courut chez deux de ses meilleurs amis, leur fit part de son aventure; il parla de la beauté de sa conquête avec des termes emphatiques. C'était, leur disait-il, la dernière femme, la plus aimée du pacha. Il leur parla de ses craintes, et ils le rassurèrent un peu.

Ces messieurs voulurent voir la grande dame turque qui quittait ainsi son harem luxueux, son mari, haut personnage, pour fuir avec leur ami. Lui, fier de leur montrer que vraiment c'était bien une dame turque et une grande dame qu'il enlevait, leur dit;

— Venez me voir demain, je vous la présenterai.

Pendant les deux mois et demi qu'il avait fait la cour à la musulmane, Duval avait passé son temps à apprendre un peu de turc au moyen d'un guide fran-

çais-turc; il savait surtout très-bien conjuguer le verbe *séverler* (aimer), il avait pris une bonne précaution, car la dame, que j'appellerai Kamilé, ne comprenait pas un mot de français.

A dix heures, une voiture stationnait à quelques pas de la maison de Duval; lui, était dans sa chambre muni d'un châle, d'un chapeau et d'une voilette, devant servir à déguiser et à cacher le costume turc.

Il posa le tout sur une chaise et descendit sur sa porte. Il avait congédié tout son monde pour que personne ne vît entrer la dame.

A onze heures, une ombre légère s'avança à petits pas de lui. C'était elle!

Il s'empara de sa main, la couvrit de baisers. Il l'entraîna chez lui.

Là, après s'être jeté à ses pieds comme de rigueur, lui avoir conjugué le fameux verbe *séverler*, il remplaça son voile par le chapeau et la voilette, il lui jeta le châle sur les épaules.

Ils montèrent en voiture, et ils se rendirent dans la campagne en question.

Le lendemain les amis furent exacts au rendez-vous.

Duval leur présenta d'un air de triomphe Kamilé; ils le complimentèrent de son bonheur, qui, à vrai dire, les rendait envieux.

Ils étaient à causer gaiement et à prendre du café,

quand le domestique vint lui annoncer qu'un monsieur était là et demandait à lui parler tout de suite.

Notre amoureux pâlit d'abord ; mais il sourit en disant à ses amis :

— Allons, c'est un duel ; il paraît que les maris tures sont plus civilisés que nous ne le croyons : s'ils tuent leur rival, c'est en duel.

Il fit retirer Kamilé dans un autre appartement, et le visiteur fut introduit.

Après un salut glacial de part et d'autre, il dit à Duval :

— Monsieur, vous avez enlevé hier une jeune esclave, appartenant au pacha ***, mon ami.

Comme Duval se renferma dans un profond silence, il continua :

— Mais, monsieur, comme je suppose qu'en enlevant Kamilé vous n'avez fait que céder à l'amour ou à un caprice, et que vous êtes incapable de voler mon ami, je viens vous dire que vous lui devez quarante mille piastres.

— Je lui dois quarante mille piastres!... balbutia Duval, interdit de ce dénouement.

— Certainement, monsieur ; c'est le prix que Kamilé avait coûté au pacha. Comme son service était nécessaire, attendu qu'elle était l'aide la plus intelligente de la cuisine, qu'elle faisait admirablement la pâtisserie, il faudra qu'il la remplace, et, pour cela,

il faudra qu'il débourse encore une pareille somme. Vous le voyez, ce serait une perte nette pour mon ami... qui est fort raisonnable, du reste, en ne vous demandant aucune indemnité, mais le prix du coût de l'esclave.

— Comment ! s'écria Duval, que ce mot d'aide de cuisine avait fort déconcerté ; Kamilé n'est donc pas la femme du pacha ?

— Sa femme !... allons donc !...

Et le monsieur partit d'un franc éclat de rire que partagèrent les amis.

— Je viens de vous dire que c'était une esclave de service attachée à la cuisine... La belle et gracieuse Nika vous aurait fait rouer de coups de bâton par ses eunuques, si vous aviez osé lever les yeux sur elle ; car elle adore son mari, et elle en est jalouse comme une tigresse.

Autant notre Français avait été triomphant, autant il était penaud et déconcerté. Du troisième ciel habité par les houris il retombait dans la cuisine. La chute était rude.

Bref, force lui fut de s'exécuter et de payer quarante mille piastres au maître de sa conquête.

Son amour n'avait pas résisté à cette cruelle découverte, tant il est vrai que l'amour ne vit bien souvent que d'illusion.

A présent il trouvait Kamilé presque laide, et il

lui semblait que ses mains sentaient encore la cuisine.

Enfin il en avait assez ; mais il fit l'expérience qu'en Orient il n'est point si facile qu'en France de séduire une fille, de la compromettre, et ensuite, son caprice passé, de l'abandonner sans se soucier de ce qu'elle deviendra.

On lui dit et on lui prouva que, pour l'avoir séduite, lui avoir fait perdre sa place, l'avoir mise dans l'impossibilité de se marier, il lui devait une indemnité de cent mille piastres, ce qui, avec quarante mille qu'il en avait données, faisait la bagatelle de cent quarante mille piastres... à peu près quatre-vingt mille francs de notre monnaie. Il paya, dit adieu à sa conquête, et jura bien, mais un peu tard, que jamais plus femme turque n'aurait ses œillades.

On dit qu'il a tenu parole, et que sa mésaventure a servi de préservatif à tous ses amis qui en ont eu connaissance, et qui, par parenthèse, ont ri fort longtemps à ses dépens.

En Turquie, la noblesse n'est pas héréditaire, chacun est ce qu'il se fait. Cependant le fils d'un pacha est toujours bey ; mais, s'il veut arriver, lui aussi, à devenir pacha, il faut qu'il travaille pour son pays, qu'il lui rende des services, et alors le gouvernement lui confère cette dignité.

Voici l'ordre de leurs titres : Agha, Bey et Pacha ; ceux qui ont été grands vizirs conservent toujours le

titre d'Altesse; les mustachirs (maréchaux de l'empire), les ministres, les ambassadeurs, celui d'Excellence.

Il n'ont pas de nom de famille. En naissant, on donne un nom à l'enfant; plus tard il y ajoute le titre qu'il a reçu. Rien, dans son nom, ne rappelle celui de son père. Aussi il est assez difficile de reconnaître les membres d'une même famille.

Ainsi le père se nomme Fuad-Pacha, un fils s'appelle Joussouff-Bey, un autre, plus haut en grade, s'appelle Ali-Pacha.

Les mosquées, en Orient, ont toutes leurs dalles recouvertes de tapis. Cette précaution luxueuse est de rigueur, parce que les musulmans s'asseyent par terre et appuient leur tête sur le parquet pour faire leur prière.

Tout musulman, avant d'entrer dans la mosquée, doit :

Primo. Se rincer avec de l'eau la bouche, le nez; se laver la figure, les mains, les bras jusqu'aux coudes, les pieds, les jambes jusqu'à la cheville : c'est de rigueur;

Secundo. Laisser ses souliers à la porte de la mosquée... Personne ne peut entrer chaussé dans une mosquée. Cette mesure est prise sans nul doute par propreté, pour ne pas salir un tapis où ils mettent leur figure.

Les enterrements en Orient ne se font point comme en Europe.

Dès qu'une personne est morte, on apporte son corps dans une salle, on le couche sur une planche, et le prêtre le lave des pieds à la tête. Jamais un musulman n'enterre un mort sans avoir fait cette opération-là.

Après cela, on met le corps dans une espèce de sac en toile que l'on nomme *taabouth*. Ce sac cache même la figure et les mains du mort. Par-dessus le *taabouth* les gens riches mettent un cachemire, les pauvres, rien.

On place le corps dans une caisse que l'on ferme.

Dans cette caisse, du côté de la tête, se trouve un bâton; sur ce bâton, si c'est un homme, l'on met son fez ou son turban s'il portait ordinairement un turban. L'on recouvre la caisse d'un cachemire ou d'une étoffe suivant la fortune des parents du décédé.

Si c'est une jeune fille, on arrange ce bâton de façon qu'il simule une tête; là-dessus, l'on arrange le voile en fil d'or, la coiffure, les brillants qu'aurait portés cette jeune fille le jour de son mariage, et l'on jette sur la caisse une belle étoffe.

Il n'y a point de voiture, en Orient, pour porter les morts. Ce sont les connaissances, les amis qui, à tour de rôle, portent la caisse sur leur dos, et généralement ils se disputent tous le bonheur de rendre ce dernier service au défunt.

Comme ici, les amis, les parents, suivent le cortège.

L'on va à une mosquée, celle que l'on préfère.

Devant toutes les mosquées, à l'extérieur, se trouve une large pierre; c'est là que l'on dépose la caisse.

L'on fait deux prières par jour dans les mosquées : l'une le matin, l'autre l'après-midi. L'on choisit l'heure de l'une de ces deux prières. La prière finie, l'imam (prêtre) sort. Généralement, il est accompagné des fidèles qui se trouvaient dans la mosquée : tous viennent joindre leurs prières pour le mort à celles des personnes du cortège. L'imam fait une prière à haute voix, que tout le monde suit; après il se retourne vers les assistants et leur demande :

— Comment avez-vous connu cet homme-là? ou cette femme-là?...

Chacun alors s'empresse de rendre un dernier bon témoignage au trépassé.

Ils disent :

— Nous l'avons connu un homme de bien, digne de l'estime et de l'amitié de tout le monde.

Le cortège se met, après cela, en route pour le ci-

metière. Là on fait une dernière prière pour le mort avant de le descendre dans la terre.

Les musulmans restent ordinairement un an avant de poser la pierre sur la tombe... Par superstition, superstition pleine de cœur du reste, ils veulent tarder le plus possible à sceller d'une lourde pierre la terre qui recouvre un corps aimé.

Comme en France, les parents, même les plus proches, suivent ordinairement les enterrements. Il est même de rigueur que le mari accompagne celui de sa femme, et que ce soit lui-même qui tienne la corde qui descend la bière dans la fosse.

Singulière coutume!... avec de la malveillance l'on pourrait croire qu'ils veulent s'assurer que réellement leur femme est bien à vingt pieds sous terre!...

En France, souvent les pauvres gens sont bien en peine pour savoir comment faire enterrer leur mort, n'ayant point d'argent, et la France étant un pays où tout se paye, où rien ne se fait gratis, même ce dernier et sacré devoir rendu aux morts.

En Orient, tout homme pauvre est enterré aux frais de l'État et aussi convenablement que s'il était riche.

Lorsqu'une pauvre personne est décédée, l'imam de la plus proche mosquée envoie une note à la Porte indiquant que telle personne est morte, et qu'elle n'a pas de famille ou bien que sa famille est pauvre. Im-

médiatement la Porte envoie un homme exprès qui dirige et paye l'enterrement.

Cette loi qui oblige l'État à payer les frais d'un enterrement convenable pour tout sujet pauvre prouve le respect que ce peuple-là a pour les morts.

Elle n'existe pas dans bien des pays civilisés. Pourtant, qu'en conclure? C'est que nous, peuple qui avons la prétention d'éclairer tous les autres au soleil de notre civilisation, nous gagnerions sur beaucoup de choses à étudier les lois et les usages des peuples que nous appelons barbares, et à prendre ce qu'elles ont de bon.

Ainsi la Turquie, ce pays dont nous méprisons la civilisation, a des lois, sur beaucoup de points, bien préférables aux nôtres.

Nous les appelons barbares par cela seul qu'ils sont musulmans, et nous ajoutons qu'ils sont intolérants! Soyons justes, nous sommes plus intolérants qu'eux. Ne voit-on pas maintes puissances se liguer contre eux; et pourquoi, s'il vous plaît? parce qu'ils sont musulmans! Nous avons donc moins de tolérance qu'eux.

Du reste, trop souvent, les chrétiens ont oublié les préceptes du Christ, qui sont :

« On ne conquiert pas les âmes par le feu et par le glaive, mais par la douceur, la persuasion et le bon exemple. »

La Saint-Barthélemy, nos persécutions passées envers les juifs, sont là pour montrer que nous, chrétiens, oubliant les préceptes de notre religion, nous massacrons assez facilement les gens qui ne partagent pas nos croyances religieuses.

Et je ne comprends pas qu'un musulman n'ait pas fait un ouvrage pour répondre à nos reproches d'intolérance et de barbarie. Il lui aurait été facile de nous prouver que nous avons été aussi barbares qu'eux, et qu'aujourd'hui encore nous sommes plus intolérants qu'eux.

Vous allez dire, lecteur, que je suis peu patriote.

Mon Dieu! dans l'acception stricte du mot, je ne le suis pas du tout. Mon avis est que tout le monde entier n'est qu'une même famille créée par Dieu, pour vivre en bonne intelligence sur la terre, et non pas pour s'entr'égorger les uns les autres, prenant le vain mot de patrie pour prétexte. Et, pour moi, je serais aussi triste d'apprendre l'assassinat d'un Turc, d'un Russe, d'un Indien, d'un Persan, que celui d'un Français. Je considère tous ces gens-là comme mes frères.

Si ma nation est en guerre, après la bataille, l'armée qui a eu le plus de morts a mes sympathies.

Ce sont des êtres créés par Dieu, ce sont mes frères qui sont morts. Que me fait la nation à laquelle ils appartiennent!

Pardon de la digression, j'y ai été entraînée mal-

gré moi. Je reviens aux enterrements en Orient, car j'ai oublié un de leurs usages.

Derrière le cortège marchent des mules chargées de pain et d'argent. Ce pain et cet argent sont distribués, pendant le parcours, aux pauvres; il va sans dire que chacun, selon sa fortune, donne plus ou moins.

Maintenant je dois signaler une coutume pitoyable qui existe en Turquie : c'est celle d'enterrer les morts beaucoup trop promptement. Sur une simple constatation d'un médecin, souvent quelques heures après, ils sont enterrés.

Nous autres, en France, nous sommes forcés de les laisser vingt-quatre heures ou quarante-huit heures en cas de mort subite; et, malgré cette prudence-là, il n'a été, hélas! que trop démontré que bien souvent nous enterrons des gens en vie. La catalepsie est plus fréquente qu'on ne le croit. Que de fois, en déterrant, pour une raison ou pour une autre, un mort, on lui a trouvé les poings rongés!

Citer tous les exemples de gens qui ont été enterrés en vie serait trop long.

Comprend-on le désespoir d'une famille qui a pleuré la mort d'un enfant, d'un père bien-aimé, et qui, au bout d'un an, acquiert la triste preuve que cet être si regretté a été enterré en vie, et qu'il a souffert des tortures morales et physiques dignes de

l'enfer, dans cette caisse à vingt pieds sous terre où il s'est réveillé pour remourir encore!

Trois cas de catalepsie sont arrivés en Europe il y a peu de temps.

Dans une ville de province, une pauvre mère voit son enfant déclaré, par les médecins, mort et bon à être enterré; on le lui arrache de force, on l'enterre.

Huit jours après, le fossoyeur, par hasard, passe près de la fosse de cet enfant; il croit entendre un soupir étouffé : il prête l'oreille, et, entendant toujours, il se met en demeure de courir avertir les autorités (comme l'on n'ose pas couper la corde d'un pendu sans la justice, des gens n'osent pas déterrer même un mort non mort sans elle).

On déterre l'enfant, il était en vie; seulement, dans un état affreux : ses petits poignets étaient rongés.

On le porte chez la mère.

Dire l'état de cette femme en revoyant son enfant, en le revoyant ainsi, et en le voyant remourir, et, hélas! pour tout de bon, deux jours après, est impossible. Il y a de ces choses qui ne peuvent s'écrire; la plume est inhabile à les conter. La pauvre mère est à Charenton depuis : sa raison n'a pu résister à de si navrantes émotions.

Tout le monde se souvient de cet Anglais qui, l'autre année, à Naples, a été forcé de disputer les

armées à la main le corps de sa femme que l'on voulait enterrer malgré lui. Son cœur lui disait que, quoique froide et inanimée, la mort pourtant n'en avait point fait encore sa proie.

La police, au bout de quarante-huit heures, lui intima l'ordre d'enterrer sa femme, prétextant que la loi ne permet pas de garder un corps mort plus longtemps. Il résista. Alors la police vint pour enlever le corps de vive force.

Désespéré, l'Anglais ferma les issues de la chambre; il mit à chaque porte deux de ses domestiques armés jusqu'aux dents : lui-même, un revolver à la main, il signifia aux agents qu'il les tuerait tous avant de laisser emporter sa femme, attendu qu'il ne la croyait pas morte.

La police se retira.

Huit jours après, cette femme se relevait doucement, s'asseyait sur son lit en tendant les bras à son mari. Elle vit encore.

A Cordoue, il y a peu de temps, en ouvrant un tombeau, on retrouva une jeune religieuse qui avait été enterrée un mois avant, assise les pieds et les mains déliés. On voyait qu'elle avait fait des efforts inouïs pour soulever la pierre sépulcrale; ses mains étaient à moitié rongées, et, à son corps, il était facile de voir qu'elle n'était morte réellement que depuis quelques jours.

Que l'on juge la position de cette infortunée dans cette tombe en pierre, mourante de faim, de peur et de froid !

Mais, dira-t-on, ces faits arrivent rarement. Eh ! mon Dieu, plus souvent qu'on ne le croit. Je pourrais citer bien des gens encore qui ont été enterrés en vie. Et, du reste, je ferai observer que, le hasard seul faisant rouvrir les tombes, on ne peut pas constater tous ceux, hélas ! qui sont victimes de notre impardonnable imprudence.

Si ces cas arrivent encore trop fréquemment en France, qu'est-ce que ce doit être en Orient ?

Vraiment, un médecin distingué de ce pays-là, M. Fauvel, par exemple, devrait bien écrire un volume sur ce triste chapitre, et démontrer aux Turcs la nécessité, le devoir de laisser plus longtemps leurs morts sans les enterrer, et même de faire ce que nous autres, en France, nous aurions dû faire depuis longtemps : des chapelles ardentes dans tous les cimetières. Là, après vingt-quatre ou quarante-huit heures, les morts seraient déposés, ils seraient veillés par des gardiens qui, au moindre signe de retour à la vie, appelleraient un médecin. Pour stimuler le zèle de ces gardiens, à chaque personne qui reviendrait à la vie, veillée par eux, ils auraient droit à une forte prime.

Et les corps ne seraient mis en terre que lorsque

des signes de putréfaction donneraient la certitude que l'on ne va réellement enterrer qu'un cadavre.

Pourquoi, alors que l'on ne recule devant aucune dépense pour créer des embellissements pour nous fournir nos aises et agréments dans cette vie, n'a-t-on rien fait encore pour nous donner la certitude de n'être pas enterrés en vie, ce qui vraiment doit être le pire de tous les supplices ?

LES JANISSAIRES.

Le sultan Osman faisait la guerre, comme ses prédécesseurs, avec des soldats irréguliers qui se nommaient *bachi-bouzoucks*, et avec des volontaires qui arrivaient de chaque province de l'empire sous les ordres d'un chef.

Reconnaissant combien ces soldats indisciplinés étaient difficiles à diriger à la guerre, il eut l'idée de former un corps d'armée discipliné et régulier, commandé par un généralissime et d'autres chefs, suivant une hiérarchie de grades.

Il donna à ces soldats le nom de *janissaires*.

Le général de chaque corps d'armée s'appelait *housta* (général), et leur chef suprême, celui qui commandait à tous les *housta*, généralissime.

Comme dans notre franc-maçonnerie, une camaraderie et une grande fraternité régnaient entre eux. Ils juraient tous que chaque janissaire embrasserait la cause de son frère d'armes et au besoin exposerait sa vie pour lui.

Ils avaient habituellement un grand respect et une grande obéissance pour leurs supérieurs.

C'étaient des soldats courageux, intrépides et de bons guerriers.

Malgré ces qualités-là, ils ne tardèrent pas à devenir le fléau de leur patrie.

Voyant qu'entre leurs mains étaient la force et la puissance de leur pays, voyant que l'union, l'esprit de corps qui les unissaient entre eux, les rendaient puissants et redoutables, la tête leur tourna ; ils se crurent invincibles et ils abusèrent de leur force. Ils s'en servirent pour troubler au lieu de maintenir la paix dans cette nation ; ils ont écrit des pages sanglantes dans l'histoire de la Turquie ; ils ont rougi le sol de leur patrie du sang de leurs pères ; ils ont fait des guerres civiles, des révolutions.

Sultan, grand vizir, ministres, tous avaient fini par trembler devant eux.

Le nom de janissaires est encore aujourd'hui un

sujet d'horreur en Orient, car il rappelle une ère de despotisme, de tyrannie et de drames sanglants.

Toute la puissance de l'empire était pour ainsi dire en leurs mains ; ils ne reconnaissaient que leur force et leur chef : ils bravaient les lois, le pouvoir et les souverains.

En un mot, ils avaient formé dans l'empire une république, république redoutable, car elle avait en sa puissance les armes, la poudre, les forteresses, et l'on n'avait aucune armée à leur opposer.

Ils s'étaient même arrogé, tout comme jadis nos couvents, le droit d'asile. Un voleur, un assassin qui parvenait à se mettre sous leur protection, était, dit-on, sacré ; la justice ne pouvait plus l'atteindre.

Voici de quelle façon l'on parvenait à se mettre sous la sauvegarde des janissaires :

Ils avaient plusieurs casernes, où ils dinaient tous ensemble. Dans une vaste marmite ou chaudière l'on faisait le *pillaff* ou la soupe pour tous. Cette chaudière était devenue pour eux un objet de vénération, et pour tous un objet sacré.

Ainsi un assassin parvenait-il, son crime accompli, à arriver jusqu'à une caserne et à pouvoir toucher cette fameuse marmite, c'était fini ; aucune loi ne pouvait plus l'atteindre. Les janissaires le défendaient envers et contre tous.

Eux-mêmes régis par une loi militaire, lorsque, pour une infraction au règlement ou toute autre faute, ils allaient être punis, ils essayaient de s'échapper de prison et d'aller toucher la chaudière. Une fois que leur main s'était posée sur elle, ils ne pouvaient plus subir aucun châtement.

Dire tout le mal qu'ont fait en Turquie les janissaires serait trop long ; il faudrait des volumes et des volumes.

Les faits suivants vous donneront un aperçu de l'esprit qui les animait, quelques années après leur création.

Lorsqu'un grand vizir ou un ministre, leur sérasquier surtout, faisait un acte d'autorité qui leur déplaisait, ils se rassemblaient sur une place, ils envoyaient en députation quelques-uns d'entre eux à la Sublime Porte, et ils demandaient qu'on leur livrât le personnage qui les avait mécontentés.

Le conseil se réunissait. Quelquefois il résistait. Alors les janissaires faisaient une révolution, détrônaient le sultan, massacraient les ministres. Mais, plus généralement, les membres du conseil étaient pris de peur, et ils cédaient.

On envoyait aux janissaires le grand vizir ou bien le ministre en question, et le malheureux était tué par eux sans pitié. Son corps était exposé à la porte d'une de leurs casernes pendant plusieurs jours.

Plusieurs sultans ont été détrônés par eux, et quelques-uns ont été étranglés par leurs mains.

Un pauvre sultan, âgé de vingt-cinq ans à peine, a essayé de résister... Ils ont bloqué son palais, se sont emparés de sa personne ; ils l'ont attaché sur un âne, et ils lui ont fait parcourir toute la ville en l'accablant de sarcasmes et d'injures.

Dans les provinces de l'empire, les gouverneurs avaient aussi bien du mal avec ces janissaires.

A présent, un gouverneur emmène avec lui une trentaine de domestiques tout au plus ; mais, à cette époque, ils étaient forcés d'en avoir de douze à quinze cents, armés jusqu'aux dents, et leur palais ressemblait fort à une forteresse : rien n'y manquait, pas même les canons.

Ces précautions-là n'étaient pas inutiles, car messieurs les janissaires leur jouaient plus d'un vilain tour.

S'ils étaient mécontents de lui, sans façon, ils lui faisaient dire d'avoir à quitter tout de suite le gouvernement, et il arrivait souvent que, trop faible pour oser leur résister, le pacha se sauvait, poursuivi des huées de ces messieurs, qui lui jetaient des pelures d'orange sur la tête...

Quelques gouverneurs ont pourtant montré du courage et de l'énergie, et sont ainsi parvenus à imposer aux janissaires. Ainsi, à la Cannée, Lutfourlla

Pacha était gouverneur : un Grec tua un janissaire. Aussitôt tous les janissaires se rassemblent, ils envoient quatre des leurs signifier au pacha qu'il eût à leur livrer tout de suite ce Grec.

Le pacha répond qu'il faut que cet homme soit d'abord jugé, et qu'ensuite, s'il est réellement l'assassin, il sera mis à mort ; mais que ce sera lui, gouverneur, qui fera exécuter la sentence de mort, et non eux qui le tueront.

Les janissaires alors viennent bloquer son palais, lui faisant dire que, s'il ne remet pas tout de suite cet homme entre leurs mains, ils tireront sur lui.

Lutfourlla-Pacha réunit son personnel sous les armes, en disant à tous :

— Que ceux qui se sentent le courage de se battre jusqu'à la mort restent avec moi !... Que ceux qui ont peur partent !...

Tout le monde resta, électrisé par l'attitude martiale et courageuse de leur maître.

Celui-ci fit braquer un canon à chaque porte de son palais, et il fit dire aux janissaires qu'il allait lui-même faire tirer sur eux et les mitrailler, s'ils ne se retiraient pas tranquillement et tout de suite, et s'ils ne lui envoyaient pas à l'instant les chefs instigateurs de cette émeute.

Ce langage ferme et cette courageuse conduite imposèrent à ces forcenés, qui non-seulement se re-

tirèrent, mais encore livrèrent ceux qui avaient dirigé l'émeute.

Le pacha les fit étrangler.

Quant au Grec, il le fit juger d'après la loi, et ensuite, comme il était réellement coupable, il le fit exécuter.

Un autre pacha, gouverneur en Roumélie, montra aussi un grand courage.

Assiégé par eux dans son palais, et sommé d'avoir à quitter tout de suite son gouvernement s'il ne voulait pas être tué, il mit sous les armes tout son personnel; ensuite il fit dire aux révoltés qu'il allait partir à l'instant, qu'il demandait seulement la faveur de causer une minute avec leur chef.

Celui-ci vint sans défiance.

Aussitôt entré dans le palais, les portes se referment; le pacha le fit étrangler par ses domestiques. Son corps fut jeté par une croisée devant les janissaires, et, en même temps, l'on fit feu des fenêtres du palais sur eux.

Désorientés par la mort de leur chef et par cette attaque imprévue, ils s'éloignèrent et restèrent tranquilles.

Mais le plus souvent les gouverneurs se laissaient intimider par leurs menaces, et ils cédaient à leurs caprices ou quittaient leur poste.

Dans les provinces, les janissaires étaient une arme

dont se servaient les notables pour tracasser les gouverneurs, tout comme à Constantinople ils servaient l'ambition ou la vengeance des grands. Souvent, s'ils étranglaient ou détrônaient un sultan, ils y étaient poussés par un parent du sultan désireux de monter sur le trône.

Pendant les temps de guerre, quoique braves et courageux, les janissaires étaient des soldats fort dangereux, et qui, par leur esprit de révolte envers le gouvernement, donnaient souvent plus de mal à maîtriser que l'ennemi lui-même.

Voici un passage que je prends dans l'histoire de la Turquie, qui vous prouvera la vérité de cette assertion.

Pendant une guerre que la Turquie eut à soutenir avec l'Autriche, le camp des janissaires se trouvait près de Sophia en Roumélie.

On l'avait placé dans une vaste plaine.

Il y avait assez longtemps que l'armée campait là. L'ennemi restait tranquille ; aussi les janissaires s'ennuyaient de leur oisiveté, et plusieurs commencèrent à désertier.

Le grand vizir se trouvait au camp, ils se consultèrent, le généralissime et lui, pour occuper et distraire les soldats et empêcher les désertions.

Ils tombèrent d'accord de leur faire faire des exercices à feu.

Pendant quelques jours cette petite guerre les amusa en effet. Mais bientôt ils en furent lassés. Ils envoyèrent dire au grand vizir qu'ils avaient fait l'exercice commandé et lui firent comprendre qu'il fallait qu'il trouvât autre chose.

Le grand vizir, redoutant une révolte, voulut les flatter. Il leur fit donner un grand dîner qui leur fut servi sous une tente élevée à côté de la sienne.

Après le dîner on leur posa des tirs, des jeux de cibles, et le grand vizir leur distribua de l'argent.

Tout à coup, comme on les croyait occupés à s'amuser et contents des libéralités qu'on venait de leur faire, ils se précipitent, les armes à la main, dans la tente où se trouvaient le généralissime et le grand vizir, et ils blessent leur général; le grand vizir, lui, trouva le moyen de prendre la fuite.

Le gouvernement, pour faire cesser leur insubordination, ou du moins pour leur enlever tout prétexte, leur fit lever le camp de près de Sophia et les fit diriger à Viddim.

Arrivés à Rœselent-Techi près Viddim, ils se révoltèrent encore; ils prirent d'assaut la tente de Osman-Agha, leur *housta*, et ils voulurent forcer celui-ci à se mettre à leur tête pour aller piller la tente du sultan et le trésor.

Le *housta* résista, et ils le frappèrent de plusieurs coups de yatagan.

Malgré ses blessures, Osman-Agha parvint à s'échapper de leurs mains, et il alla prévenir le grand vizir de l'intention et de la conduite coupable des janissaires sous ses ordres.

Le grand vizir confia un autre corps de troupes à Assam-Pacha, homme énergique et courageux, qui marcha sur eux, s'empara d'un pont qui séparait les tentes des insurgés de celle du sultan. De là il harangua les révoltés et leur dit :

— Au moment où nous sommes à faire la guerre aux ennemis de notre religion et de notre gouvernement, est-ce bien de compromettre le salut du pays par vos révoltes continuelles ? dans quelle religion, dans quel pays voyez-vous des citoyens se conduire ainsi ?

Les janissaires lui répondirent qu'ils voulaient seulement aller ouvrir la caisse du trésor et se payer eux-mêmes de l'arriéré de leur solde.

Assam-Pacha s'écria alors :

— L'argent qui est au trésor est là pour être donné à ceux qui vont dans quelques jours exposer leur vie contre l'ennemi de la patrie. Mais il n'est pas destiné à devenir la proie de lâches et de pillards comme vous autres !...

Quand ils virent que ce général était résolu à ne point céder et à faire plutôt feu sur eux, ils consentirent à mettre bas les armes, à condition pourtant

que lui, le grand vizir et le généralissime engageaient leur parole d'honneur que, dans trois jours, ils seraient payés... et que leur généralissime, celui qu'ils avaient blessé à Sophia, serait destitué

On acquiesça à ces deux demandes, quoique la dernière fût des plus injustes pour ce pauvre généralissime.

Mais, on le comprend, la manière d'agir des janissaires était intolérable pour le pays et surtout pour le gouvernement de la Turquie. Ils faisaient beaucoup de mal dans leur patrie, où ils régnaient et commandaient en despotes.

Leur nombre grandissait toujours ; car dès qu'un enfant venait au monde, de force et contre le gré des parents, ils l'inscrivaient comme janissaire, et voilà cet enfant devenu homme forcé d'être des leurs.

Le sultan Mahmoud, le père du sultan Abdul-Medjid, et aussi du sultan Abdul-Azyz, résolut d'anéantir d'un seul coup tous les janissaires.

Pour en arriver là, il lui fallut deux ans de patience et de persévérance.

Il sentit le besoin d'avoir une autre armée à leur opposer.

Voici comment il s'y prit pour former cette armée sans que les janissaires s'en doutassent ; car, s'ils l'avaient su, ils se seraient révoltés et auraient détrôné le sultan.

Il prit un grand personnel de domestiques, il leur apprit lui-même le maniement des armes dans les salles de son palais; il fit venir des armes de l'étranger qu'il leur distribua. Quand ces gens-là étaient formés, il les envoyait dans des fermes, dans des châteaux à lui, et il en prenait d'autres. Et ainsi de suite pendant deux ans.

Au bout de ce temps, il eut une petite armée, qui avait ses généraux, ses officiers, prête à marcher à son appel.

Mais, pour mettre à la tête de ces gens-là, il fallait un homme sûr et d'un grand courage.

Assam-Pacha, appelé *Carajierem*, ce qui veut dire *enfer noir*, s'offrit au sultan, et lui jura d'exterminer les janissaires depuis le premier jusqu'au dernier.

En effet, une nuit, tandis qu'ils dormaient tous fort paisiblement dans leurs casernes, il fit braquer des canons tout autour. Il fit attacher des draps, de l'étope enduits d'huile sur le mur des casernes, et cela fait, l'on commença à les bombarder, et à y mettre le feu. En effet, les flammes ne tardèrent pas à les consumer (elles étaient en bois), et presque tous les janissaires devinrent la proie des flammes. Ceux qui purent s'échapper furent massacrés par les nouveaux soldats d'Assam-Pacha. La même chose se fit la même nuit dans toute l'étendue

de l'empire, et, trois jours après, il ne restait plus un seul janissaire en Turquie.

Jugez quel massacre il se fit. Ils étaient plus de cent cinquante mille!...

A Constantinople, on jeta leurs corps dans le Bosphore, qui offrit pendant bien des jours un affreux spectacle. Ses eaux étaient rougies ; des corps mutilés, défigurés, surnageaient de toute part... Cela infecta, du reste, de telle façon les alentours de la ville, que la peste se déclara.

Si la colère, la haine contre ceux qui avait fait tant de mal à leur pays n'avaient pas aveuglé les vengeurs, ils auraient pu prévoir la triste conséquence de plus de quatre vingt-mille cadavres jetés dans les eaux du Bosphore!

Le sultan Mahmoud, en les punissant tous à la fois de cette façon terrible, ne put résister au désir de se procurer aussi la satisfaction d'une petite vengeance personnelle.

Pendant une révolte des janissaires contre lui, l'un d'eux était venu se promener sous les fenêtres des appartements particuliers du sultan, en criant d'un air ironique : *La terre est trop petite pour me contenir!*...

Le sultan s'était informé du nom et de la demeure de cet homme ; le jour du massacre, il envoya de ses soldats pour s'emparer de lui. On eut quelque peine

à le trouver : il s'était caché dans un grand coffre en bois. Les soldats ferment le coffre avec lui dedans, et ils l'apportent ainsi à leur souverain. On ouvrit le coffre ; le janissaire, pâle comme un trépassé et tout grelottant de peur, prévoyant le sort qui l'attendait, demanda grâce.

Mais le sultan lui dit :

— Quoi ! toi qui trouvais la terre trop petite, tu t'es mis dans un coffre !

Et là-dessus, lui-même, il lui trancha la tête.

1847
The first of the year
was a very dry one
and the crops were
very poor. The
winter was also
very cold and
the snow was
very deep. The
spring was also
very dry and
the crops were
very poor. The
summer was also
very dry and
the crops were
very poor. The
autumn was also
very dry and
the crops were
very poor. The
winter was also
very cold and
the snow was
very deep. The
spring was also
very dry and
the crops were
very poor. The
summer was also
very dry and
the crops were
very poor. The
autumn was also
very dry and
the crops were
very poor.



CHAPITRE XI

Constantinople.

Ses promenades, ses environs, ses chiens errants et ses mendiants.

Par les avantages de sa position, Constantinople semble appelée à devenir un jour la capitale du monde.

Au nord, la mer Noire lui donne le moyen de communiquer avec les pays septentrionaux, et, vers le sud, la mer Méditerranée la rapproche des contrées méridionales. Par son canal, la mer de Marmara, qui forme un vaste bassin où des flottes entières peuvent librement s'exercer, la met en rapport avec le Pont-Euxin, et, du côté opposé, elle est jointe à la Méditerranée par les Dardanelles.

Cette position lui donne une importance politique et commerciale immense.

La capitale de l'empire ottoman a la forme d'un triangle; deux de ses côtés sont baignés et protégés par la mer, et le troisième est fermé par le double mur construit par les empereurs grecs.

On a beaucoup écrit sur cette ville, je ne veux pas répéter ce qui a été déjà si bien dit par des auteurs de mérite; je rappellerai seulement le *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, d'après les dessins de M. Melleng, architecte de la sultane Hadid-jé, sœur de Sélim III, accompagné de cinquante-deux gravures, deux volumes grand in-folio, chez Treuttel et Wurtz. Barbier du Bocage y a joint un plan qui passe pour excellent.

Barbier donne à Constantinople et à ses faubourgs une superficie de 5,240,000 toises carrées, ce qui fait 10,842,394 mètres carrés. Selon ce calcul, Constantinople aurait le quart de la grandeur de Paris

(après l'annexion des villages voisins). Mais, si l'on comprend le port, la largeur du canal et les nouvelles constructions, on peut dire que bientôt cette ville égalera Paris pour la grandeur.

Selon de Havma, il y aurait à Constantinople 650,000 habitants, dont 200,000 Grecs, 40,000 Arméniens et 60,000 Juifs.

Beaucoup d'autres auteurs prétendent que la population s'élève jusqu'à un million, et je suis assez de l'avis de ces derniers.

Décrire l'aspect poétique, grandiose et merveilleux de Constantinople, lorsqu'on y arrive par le Bosphore, est vraiment impossible; la poésie seule le pourrait, ma faible prose se déclare impuissante. Ni les bords du Rhin, ni les bords si beaux pourtant de la Tamise, ne peuvent être comparés aux rives du Bosphore.

Figurez-vous cette ville, dont les constructions ont un cachet tout coquet et riant, qui est baignée par le Bosphore, et qui, en face d'elle, de l'autre côté du Bosphore, voit se dérouler les plaines majestueuses de l'Asie!...

La vue du Bosphore est des plus animées: il est couvert, nuit et jour, de bateaux à vapeur, arrivant dans son port de tous les pays, y apportant des étrangers aux pittoresques costumes..

D'autres vapeurs font le service, comme ici les omnibus; ils desservent tous les *yalli* qui bordent les rives

du Bosphore. Les ministres, les membres du conseil, en ont un exprès pour eux. Sur celui-là l'on voit ces graves personnages commencer leurs discussions diplomatiques.

Ce qui égaye et étonne encore plus l'œil du nouvel arrivant à Constantinople, c'est la multitude innombrable de *kaïks* qui sillonnent le Bosphore en tous sens.

Le *kaïk* est un bateau long et plat, qui a quatre ou six rameurs. Le rang des hauts fonctionnaires se reconnaît au nombre des rameurs. Le *kaïk* du sultan a vingt-quatre rameurs ; ceux des ministres en ont huit ou douze, celui du grand vizir, seize.

Comment font les *kaïkjiés* pour conduire ces bateaux au travers des vapeurs, au milieu de ces mille autres *kaïks*? C'est ce que l'on se demande avec étonnement et même avec un peu d'effroi.

Si, le jour, le coup d'œil qu'offre le Bosphore est féérique, il ne l'est pas moins lorsque le soleil a caché ses rayons lumineux, et que la lune éclaire ce paysage de sa douce clarté.

Ah ! que les poètes ont raison de chanter la beauté des nuits de l'Orient ! Qu'elles ressemblent peu aux nôtres ! Comme, là-bas, la lune a une clarté voluptueuse ; comme le ciel y est pur, les étoiles brillantes ; comme l'air y est embaumé de mille senteurs enivrantes ! Eh bien ! figurez-vous, par une nuit pareille, le Bosphore couvert de *kaïks*. Dans les uns, les *kaïkjiés*

font entendre leurs joyeux refrains; d'autres sont remplis de musiciens, de chanteurs, qui lancent dans le calme de la nuit leurs harmonieux accords et leurs chants amoureux.

Car il faut vous dire que chant et musique sont adressés ordinairement aux beaux yeux d'une habitante d'un harem.

Les bords du Bosphore, du côté de la Turquie et du côté de l'Asie, sont embellis par mille petits *yallis* (maisons de campagne); ces *yallis* sont bâtis au bord même de l'eau; ils ont tous, dans le centre, de grands bassins. Lorsque les flots sont en courroux, ils viennent remplir ces bassins en y déposant des poissons en masse; on ferme alors la porte de communication avec la mer, et l'on s'y livre au plaisir de la pêche.

Les vapeurs, en passant, rasant avec leurs mâts ces *yallis*. Les habitants de ces coquettes *villas* voient de leur fenêtre ce va-et-vient.

A travers les grilles des fenêtres du harem, les dames peuvent aussi jouir de cette charmante vue, et écouter le chant ou la musique des galants troubadours qui font arrêter leur *kaïk* sous les fenêtres de leur harem, et les Turcs, malgré leur jalousie proverbiale, ne cherchent point querelle à ces musiciens, ils pensent que le Bosphore est un lieu public, un terrain neutre.

Dans les vapeurs-omnibus on voit souvent aussi des

femmes, seulement elles y sont voilées, et elles ont un endroit du bateau où elles sont toutes ensemble. Cependant, sur le pont, une petite rampe les sépare seule des hommes ; mais ceux-ci, nés dans les préjugés musulmans, se gardent bien de causer avec elles, ni de tâcher de deviner, par ce que le voile laisse voir, si elles sont jolies ou laides. Ils se tiennent discrètement à distance, faisant pour les femmes des autres ce qu'ils désirent que l'on fasse pour les leurs.

Les yallis qui sont situés aux bords du Bosphore appartiennent tous à des grands seigneurs ou à des hauts fonctionnaires. Aussi sont-ils très-luxueux, et d'allure élégante ; plusieurs même sont en pierre ; et avoir une maison en pierre est un grand luxe en Orient. Cela dénote une grande richesse chez son propriétaire, car les constructions en pierre reviennent fort cher dans ce pays. Aussi les maisons sont-elles généralement construites en bois, comme les chalets suisses.

Le style de ces maisons est varié. Les unes sont faites dans le style gothique, les autres dans le style grec, d'autres dans le style italien. A l'œil, elles sont préférables à nos lourdes constructions en pierre, et l'intérieur en est plus gai. Mais elles ont sur les nôtres un désavantage très-grand, c'est celui de prendre feu comme un paquet d'allumettes.

Les incendies sont effroyables à Constantinople. Dans une heure, le feu souvent dévore toute une rue,

tout un quartier. Un seul incendie a brûlé, l'autre année, jusqu'à quinze cents maisons. On fut trois jours à pouvoir l'éteindre.

Aussi, lorsque le canon annonçant qu'un incendie s'est déclaré dans un quartier se fait entendre, toute la population et la troupe se précipite sur le lieu du sinistre et prête son concours actif pour éteindre les flammes. Le grand vizir, le ministre de la guerre, celui de la police, sont tenus d'être présents, de surveiller par eux-mêmes. S'ils négligeaient ce devoir, la population, les femmes surtout, les injurieraient de belle façon.

Souvent le sultan en personne se rend à cheval pour voir si chacun fait son devoir et aussi pour donner du courage aux malheureux qui ont l'affreux spectacle de leurs maisons dévorées sous leurs yeux.

Le lendemain d'un incendie, un triste tableau s'offre à votre vue dans les rues de cette ville. On voit une quantité de malheureux, quelquefois deux ou trois mille, qui sont là, errant dans la rue, à peine vêtus, n'ayant plus ni argent pour s'acheter des vêtements et du pain, ni un abri pour reposer leur tête.

C'est alors que brille, du reste, le caractère charitable et bon de la population musulmane.

Chaque maison ouvre sa porte et recueille une famille de ces infortunés. Le soir ils sont tous casés; et, dans les maisons qui leur ont donné asile, ils sont

logés, nourris et traités avec toutes sortes d'égards. Ils restent là jusqu'à ce que le gouvernement ait voté les secours à leur donner.

Car, après chaque incendie, le gouvernement est tenu de donner à chacune des victimes de quoi se rebâtir une maison et la meubler. Il a pour cela des fonds spéciaux.

On se demande pourquoi l'on n'organise pas une compagnie, ou plutôt des compagnies d'assurances, contre l'incendie, à Constantinople. Moi-même j'ai adressé cette question à plusieurs habitants de cette ville. Tous m'ont répondu que, les incendies s'y renouvelant si souvent et consumant en un jour une si grande quantité de maisons, les assureurs seraient ruinés dès la première année.

Cette réponse ne m'a pas paru assez concluante.

Il me semble que, si une seule compagnie, avec des capitaux considérables, entreprenait d'assurer la ville, en mettant les primes d'assurance deux ou trois fois plus cher qu'ici, en entretenant elle-même des postes de sapeurs-pompiers dans tous les quartiers, en faisant établir une active surveillance, elle arriverait à diminuer le nombre des incendies, ou du moins à atténuer leurs dégâts, et qu'elle rendrait de grands services dans ce pays, tout en y faisant de bonnes affaires.

Un Français nouvellement établi à Constantinople

dinait un soir chez un de ses amis. On parlait incendie.

— Comment diable, dit-il, s'arrange-t-on pour laisser brûler tant de maisons à la fois? et surtout comment fait-on pour y mettre le feu?

— C'est, hélas! bien facile, lui répondit-on. Elles prennent feu si vite; une allumette, un bout de cigare que l'on jette par mégarde par terre, un bout de bougie que l'on oublie d'éteindre en se couchant, cela suffit.

— Bah! ce n'est pas possible, dit notre Français, le feu ne prend pas à une maison aussi facilement.

Rentré chez lui, l'idée absurde lui vient d'en faire l'expérience, il met un bout de bougie sur une table, la laisse brûler en disant :

— Je verrai de quelle façon le feu prend, et si je n'en serai pas maître promptement.

Malheureusement il avait compté sans le sommeil, et cet hôte, qui arrive quelquefois sans crier gare, l'endormit si bien, qu'il faillit ne plus se réveiller. Comment se sauva-t-il des flammes qui l'entourèrent bientôt, de la fumée qui ne tarda pas à le suffoquer? ce fut vraiment par miracle.

Le fait est que son expérience eut le triste résultat de réduire sa maison en cendres ainsi que huit cents autres.

Les seuls quartiers européens, à Constantinople,

les quartiers que l'on nomme Péra et Topona, sont un peu propres et éclairés au gaz, et cela grâce à la municipalité que ces quartiers ont le bonheur de posséder.

Les autres ne sont pas éclairés du tout; ils ont un pavé affreux, des trous, des ornières profondes; il faut qu'un cocher soit très-adroit pour pouvoir conduire à travers ces rues impraticables.

La propreté règne peu aussi dans ces quartiers-là. Vraiment, si les finances de l'empire sont obérées, ce n'est ni en frais d'éclairage, ni en frais de pavage, de balayage et d'entretien des rues de la ville. Pour tout cela on fait une complète économie. Pas trace d'un réverbère; pas l'ombre d'un balayeur de rues. Et chacun, sans avoir à craindre d'encourir la moindre amende, jette tout dehors la maison.

Je l'ai dit, la civilisation marche à pas de géant en Orient : pourquoi ne leur a-t-elle pas encore suggéré l'idée d'éclairer leur ville, de la rendre propre? c'est ce que je ne comprends pas.

Dans tout l'empire ottaman, la seule ville de la Cannée, en Crète, est éclairée au gaz.

Entre tous les quartiers peu propres de Constantinople, celui habité par les Juifs se distingue par sa saleté révoltante. Dès que vous approchez de ce quartier, une odeur nauséabonde vous saisit à la gorge.

Leurs maisons, leurs rues, leurs personnes, tout

sainte la malpropreté. De là vient probablement l'horreur qu'ils inspirent aux musulmans. Un musulman épousera une catholique ou une protestante ; mais une juive, jamais.

Personne ne les voit, personne ne les hante ; ils vivent entre eux, ayant l'antipathie de tous. Les enfants mêmes se font un malin plaisir d'accrocher avec leurs jouets la barbe longue et sale des enfants d'Israël, et de leur jouer toutes sortes de mauvais tours.

Les chiens sont innombrables dans Constantinople. Ces chiens forment une république ; ils n'appartiennent à personne, ils sont leurs maîtres ; ils vivent de ce qu'ils trouvent dans la rue, courent en liberté où bon leur semble et couchent abrités sous les portes cochères.

Quand je dis *qu'ils courent en liberté*, c'est vrai ; mais où bon leur semble, ici j'ai fait erreur ; car, un fait curieux, c'est qu'ils sont tous divisés par quartier, chacun a sa centaine de chiens.

Entre eux ils vivent en bonne intelligence.

Mais malheur à celui qui veut s'aventurer dans un autre quartier que le sien ; toute la meute canine, général en tête, s'abat sur lui, le déchire à belles dents, et, si elle ne le tue pas, elle ne l'abandonne que quand il est dans un piteux état, et, s'il parvient à rentrer dans son sol natal, ce n'est que clopin-clopant.

Aussi cela arrive bien rarement, chacun d'eux reste dans son quartier respectif.

Le peuple turc, la partie féminine surtout, a pour ces chiens errants une affection toute superstitieuse, la même que le peuple arabe professe pour les cigognes, qui se juchent et font leurs nids sur les toitures de leurs maisons.

Les musulmans se figurent que ces chiens leur portent bonheur, et que, si on les éloignait, une grande calamité fondrait sur le pays.

Comme pour donner raison à cette superstition, plusieurs fois le gouvernement a voulu se défaire de ces sujets qui, comme on va le voir plus bas, ne sont pas les moins fidèles; mais, chaque fois qu'il l'a tenté, un malheur, une guerre, une mauvaise récolte, que sais-je? a suivi cette détermination. Le peuple a murmuré, et force a été au gouvernement de rappeler sa troupe canine.

Je gage que le sultan qui serait assez téméraire pour condamner à mort ces deux ou trois mille chiens, verrait tout son peuple se soulever contre lui.

Voici un trait fameux de ces chiens, trait qui les a rendus encore plus sacrés à la population.

Un jour, Abdul-Medjid ordonne que l'on débarrasse toutes les rues de ces chiens, que l'on s'empare de tous, et qu'on les porte dans une petite île qui est à deux lieues de Constantinople.

Cet ordre fut exécuté, et voilà cette horde de quadrupèdes installés dans leur îlot.

Cet ordre s'était exécuté au milieu des murmures et du mécontentement du peuple, des femmes surtout.

Il y avait vingt-quatre heures qu'ils étaient dans leur nouvelle résidence, quand, le matin, l'on remarqua comme un voile noir qui s'étendait au loin sur le Bosphore, lequel voile s'agrandissait et se rapprochait d'instant en instant.

Étonné, chacun accourt, s'empare d'une lorgnette; mais l'on ne distinguait rien, une tache noire, voilà tout.

Enfin un spectateur de cette scène s'écria :

— Ce sont les chiens !

C'étaient eux, en effet. Ils avaient fait deux lieues à la nage; ils arrivaient comme une vraie armée, serrés les uns contre les autres, général en tête. Ils étaient deux mille; ils venaient protester contre leur exil.

Le peuple les reçut les yeux mouillés de larmes d'attendrissement et avec des transports de joie.

Ce jour-là, les bonnes dames turques les accablèrent de douceurs : os de côtelettes, croûtes de fromage, etc., etc.

Depuis lors on laisse la plus grande liberté à ces sujets de l'empire ottoman. Ils ont repris possession des rues et des portes cochères.

Du reste, les rues étant peu propres, ils y trouvent des vivres, de l'eau en abondance, et il n'y a pas ou presque pas de cas d'hydrophobie.

Constantinople possède plusieurs très-beaux édifices publics. Tout le monde connaît (tant d'auteurs en ont parlé) les magnificences de Sainte-Sophie, la plus belle église après Saint-Pierre de Rome, et qui, hélas ! est une mosquée à présent.

Lorsque les musulmans s'emparèrent de cette église, dit la légende, les chrétiens y étaient réunis pour entendre la messe ; le prêtre était à l'autel, il officiait. Tout à coup, la porte vole en éclats, les musulmans, yatagan à la main, se précipitent dans le lieu saint. Les chrétiens sont pétrifiés par la peur ; mais l'on vit alors le prêtre prendre le vase sacré où l'hostie était consacrée, et, ce vase à la main, descendre d'un pas calme et majestueux les marches de l'autel. Il traversa les infidèles, qui n'osèrent point, subjugués par son attitude, porter la main sur lui. Il s'avança vers le mur à gauche, et l'on vit alors le mur s'entr'ouvrir et se refermer sur lui. Les musulmans crurent alors qu'une porte secrète se trouvait en cet endroit du mur. Ils s'approchèrent, cherchèrent, palpèrent en vain ; ils ne trouvèrent aucune issue ; partout la pierre rendit un son mat. Depuis, plusieurs chrétiens qui sont entrés dans cette église devenue une mosquée, ont assuré qu'à cet endroit où le prêtre avait disparu, on entendait

parfois comme une voix qui psalmodie. Et l'on croit que le jour où Sainte-Sophie redeviendra une église catholique, le mur s'entr'ouvrira de nouveau, que ce prêtre sortira de sa retraite et viendra terminer à l'autel la messe interrompue par l'invasion des musulmans.

Plusieurs mosquées sont encore remarquables par leur style grandiose quoique simple ; celles de Soullam-Méhémet, de Suliman-Iyé, par exemple.

Mais ce qu'il y a de réellement curieux et intéressant à visiter dans cette ville, ce sont toutes les ruines des anciens monuments grecs que l'on y trouve.

Il y a à Constantinople beaucoup de très-belles fabriques. Elles sont dans le quartier de Eyoupt ; il y a des fabriques de tapis, de bonnets rouges, d'étoffes, de flanelle, etc.

C'est à Eyoupt que se trouve le cimetièrè où sont enterrés tous les grands personnages.

Il y a là des tombes superbes, qui dépassent comme grandiose celles de notre cimetièrè du Père-Lachaise.

On voit aussi à Eyoupt une très-belle mosquée.

A côté, il y a une tombe qui est en grande vénération parmi les musulmans. Ils racontent qu'un apôtre de Mahomet avait disparu pendant la guerre ; on ignorait même ce que son corps était devenu, quand un fervent musulman eut un rêve, et dans son rêve il vit le corps de cet homme dans cet endroit. On fouilla et

l'on découvre, en effet, le corps de cet apôtre de Mahomet.

On lui a élevé un somptueux tombeau. On a placé dessus l'étendard de Mahomet, et les musulmans viennent prier sur ce tombeau.

Lorsqu'un nouveau sultan monte sur le trône, il vient sur ce tombeau, fait sa prière et il noue le ceinturon de son épée.

Les Turcs sont très-enclins à la superstition ; d'une nature mélancolique et rêveuse, ils croient à tous les augures, aux pressentiments, aux rêves, à toutes les chimères enfin de l'imagination.

Le palais du sultan de Dolma-Bachi est d'une très-belle architecture, et vraiment l'extérieur répond à l'intérieur, qui est féerique.

Outre les mosquées, on compte à Constantinople vingt-quatre églises grecques, trois arméniennes, une russe et neuf catholiques.

Il y a onze académies où plus de seize cents jeunes gens sont instruits aux frais du gouvernement.

Il y a une école de médecine, une école polytechnique, une école du génie, une école industrielle, une école navale¹.

Il y a aussi dans la capitale de l'empire ottoman

¹ Le gouvernement ottoman a en plus une école en France et une en Belgique. Dans ces deux écoles, on envoie des jeunes gens qui sont élevés aux frais du sultan.

plus de cinq cents *médresés*. Ce sont des écoles supérieures. Là vont tous ceux qui veulent s'adonner sérieusement à la littérature, à la poésie ou aux sciences. Ils y sont logés et nourris aux frais de l'État.

Dans ces médresés, tous ceux qui le désirent peuvent aller.

Il y en outre treize cents écoles primaires, treize bibliothèques publiques (seulement elles n'ont presque pas de livres).

Il y a aussi plusieurs journaux, deux imprimés en français, trois en langue turque, trois en arménien, deux en grec, un *Indicateur byzantin* et la *Jurisprudence bizantina*, en italien, ainsi que les *Annales de la conférence de Saint-Vincent de Paul*, imprimées en français.

Avec la civilisation, les Orientaux prennent goût aux arts et aux choses de l'esprit.

Ainsi, si dans le temps le dessin et la sculpture étaient des objets d'horreur pour eux, et si c'était comme un crime de posséder de ces objets ou de les créer, maintenant on trouve dans cette ville une école de dessin et une de sculpture.

Les lettres y sont aussi cultivées.

La Turquie a eu de bons poètes. Elle possède des poésies charmantes, seulement aucune langue ne supporte moins la traduction que la langue turque, en poésie surtout; elle est imagée, figurée, remplie

de comparaisons fleuries, rappelant souvent leurs adages, et la traduction en est à peu près impossible.

Il y a à Constantinople beaucoup de cafés.

Les cafés sont des lieux de franchise, toutes les religions, toutes les races s'y heurtent, s'y coudoient et y vivent en bonne intelligence. Là, chacun est libre aussi de donner son opinion sur tout, de critiquer le pouvoir ou tel ou tel ministre, et on y profite de cette permission : grand vizir, ministres, sont traités sans façon ; on dit d'eux toutes sortes d'horreurs et de sottises.

La police se garde bien de se fâcher et de faire des arrestations ; car, dans ce pays-là, on pense, avec raison, que tout homme est libre d'émettre franchement son opinion sur toutes choses, même sur le pouvoir, et que, les ministres, ainsi que tous les hauts fonctionnaires, étant payés avec l'argent du peuple, il est assez juste que ce même peuple ait au moins le droit de critiquer ou d'approuver leur conduite.

Souvent les ministres ou autres hauts employés du gouvernement se déguisent et s'en vont dans les cafés pour entendre ce que le peuple dit d'eux, et, bien loin de se fâcher lorsqu'il les traite un peu durement, ils en font leur profit.

Les gouverneurs de province usent de ce moyen aussi pour savoir si leurs administrés sont satisfaits. Ils vont déguisés dans tous les lieux publics ; et, quoi qu'ils

entendent dire sur leur compte, ils ne peuvent pas faire arrêter ces gens-là. Ils n'ont le droit que de faire leur profit des vérités que l'on dit.

Il y a des cafés à Constantinople qui offrent un aspect amusant et bizarre ; ce sont ceux où se réunissent les fumeurs d'opium.

Une grande salle carrée ayant un divan tout autour, voilà tout le mobilier de ces établissements.

Accroupis sur ce divan sont les fumeurs d'opium.

Ce narcotique agissant différemment sur chacun d'eux, les uns ont l'air plongés dans une extase de bonheur, les autres font des grimaces horribles. Mais tous ces fumeurs d'opium sont marqués au front d'un signe de vieillesse précoce et d'abrutissement.

C'est à tort que l'on s'imagine que le peuple turc aime l'opium et en use. Non, il laisse cette vilaine drogue au peuple arabe, et pour lui, il se fait un point d'honneur de ne pas en user.

Les environs de Constantinople sont fort beaux ; il y a de très-belles promenades qui peuvent rivaliser hardiment avec notre bois de Boulogne, celles de Kâatana (en Asie), autrement appelées les *Eaux douces*, à cause d'une charmante petite rivière qui traîne une eau limpide et argentée dans un lit d'ajoncs et de nénufars. Les bords de cette rivière sont bordés de grands arbres ; la terre est recouverte d'un moelleux tapis de gazon ; de tous côtés s'étend à

perte de vue une riante prairie parsemée de mille et mille petites fleurs. Rien de ravissant comme cette promenade ! le vendredi surtout, car chaque promenade a son jour.

Le dimanche, la foule se rend dans le quartier grec ; le lundi, à Aïder-Pacha ; le samedi, à Kalender ; le vendredi est donc le jour où la foule se rend à Kâatana.

Les dames arrivent dans leurs grandes voitures toutes dorées, avec des rideaux en satin aux plus vives couleurs ; leurs costumes sont aussi faits avec des étoffes de couleurs voyantes, tels que rose, bleu-ciel, vert d'eau, jaune, le tout brodé d'or ; elles ont les bras, le cou couverts de bijoux. Tout cela resplendit au soleil.

Les grandes dames sont escortées de leurs eunuques, dont le costume est très-riche, la figure très-pittoresque, et le harnachement de leurs chevaux superbe.

Les grands seigneurs arrivent, eux, en montant de magnifiques chevaux on conduisant de jolies petites voitures faites à Paris. Ils caracolent fièrement, se rapprochent des voitures des dames, et leur jettent sans façon de tendres œillades.

Les femmes turques, aux promenades, n'ont pas des allures fort modestes ; on les prendrait pour des lorettes parisiennes. Elles regardent les hommes,

leur sourient, se livrent avec eux à une pantomime expressive.

Souvent, bien voilées, cachées ou dans la voiture d'une amie ou dans une voiture de louage, elles viennent agacer leur propre mari ; et, si celui-ci se laisse prendre au piège, le soir, en allant au harem, il est raillé de belle façon.

Souvent encore, voyant un Européen nouvellement arrivé qui les regarde avec étonnement et admiration, elles lui lancent les plus tendres œillades. Celui-ci s'y laisse prendre ; il les suit, les poursuit ; souvent même l'imprudent ose, à l'aide d'un travestissement, se présenter chez elles : alors elles le font rouer de coups et mettre à la porte par leurs eunuques.

Toute cette nuée de femmes, cette foule de grands seigneurs, mettent pied à terre et s'éparpillent au bord de l'eau ou dans la prairie.

Les femmes s'asseyent par bandes, sur des grands tapis que leurs esclaves posent à terre. Ensuite leurs jeunes esclaves s'agenouillent à leurs pieds, leur offrant tantôt une cigarette, tantôt un narguillé, ou bien encore des fruits, des confitures et du sirop.

Tout cela leur est servi sur des plateaux en or, dans des verres en or, sur lesquels brillent des pierres fines.

Elles tiennent beaucoup au luxe pour tous ces objets-là.

Les esclaves leur jettent adroitement, pliée en forme d'éventail, une coquette serviette en satin blanc avec des franges d'or. Plier et jeter la serviette est un art en Orient.

A Kâatana, comme à toutes les autres promenades de Constantinople, il se promène des bandes de musiciens, ou français, ou italiens ou turcs. Sur un signe des dames, ils s'arrêtent et ils leur jouent des airs tendres ou gais, selon leur désir.

Si un monsieur désire faire une galanterie à une dame, il va s'asseoir ou fait arrêter sa voiture non loin d'elle, et il fait approcher près de cette dame une troupe de musiciens. La dame comprend que c'est à son intention, et elle remercie de son plus gracieux sourire.

Souvent même elles échangent quelques mots avec l'homme.

Ces femmes, assises par bandes sur les tapis aux couleurs éclatantes, avec leurs costumes qui éblouissent au soleil; leurs esclaves aussi jeunes et jolies qu'elles agenouillées devant elles, s'appliquant à deviner leurs désirs; ces bandes de musiciens disséminées par-ci par-là; ces voitures, ces chevaux, ces beaux cavaliers papillonnant autour des femmes; tout cela donne à ces promenades un aspect enchanteur qui étonne et éblouit l'étranger.

Les plus hauts fonctionnaires de l'empire vont à

toutes ces promenades ; le sultan lui-même y va souvent, tantôt dans toute la splendeur de son luxe d'équipage, tantôt incognito.

A Kâatana, il a un kiosque de plaisance qui est fort beau.

Une des sultanes y a également un petit kiosque au bord même de la rivière, qui est joli et coquet au possible.

Les autres principales promenades sont :

Kieuk-Ssum (près Scutari, en Asie) ; Machalic (cimetière juif, en Asie) ; Aïder-Pacha (en Asie) ; Pannar, Maslac, Tarabia, Kalender, Um-Kamskele-si (en Asie), etc., etc.

Le divin créateur de toutes choses s'est plu à jeter en profusion tous les dons de la nature aux alentours de cette ville, qui est sans contredit une des plus privilégiées.

Comme je l'ai dit, la civilisation a fait de grands progrès à Constantinople ; le règne d'Abdul-Medjid a été une ère heureuse pour cette nation. Pendant les vingt années du règne glorieux de ce souverain, elle s'est débarrassée de la barbarie de certains de ses usages.

Le règne d'Abdul-Azyz achèvera ce que le règne d'Abdul-Medjid a commencé, et bientôt la Turquie prendra son rang parmi les grandes nations du monde. L'heure a sonné où les sultans eux-mêmes compren-

nent que l'on s'attache mieux un peuple avec des lois sages, une clémence à toute épreuve, une juste et économe administration, qu'avec la violence et les armes.

Voici le mode de gouvernement de la Turquie :

Le sultan, chef suprême.

Ensuite le grand vizir, qui a la haute main sur tout et tous. C'est le sultan qui le nomme à son gré ; rarement il reste grand vizir plus de deux ou trois ans.

Ensuite un conseil, un ministre pour la marine, un pour les finances, les affaires étrangères, la police, la guerre ; celui-ci se nomme séraskier.

Il y a ensuite les muchirs ou maréchaux du palais, et les chambellans et grands chambellans.

On le voit, le mode d'administration est à peu près le même qu'en France.

Seulement, en Turquie, on pousse la démocratie fort loin.

Les sultans, au lieu de choisir les hauts dignitaires de l'empire parmi les grands seigneurs, les choisissent, suivant leur caprice, dans les rangs les plus bas de la société. C'est là un grand tort, car ces gens-là, n'ayant pas d'éducation première, restent toujours grossiers, communs ; d'abord ils donnent une mauvaise idée de l'éducation turque aux représentants des puissances étrangères à Constantinople, qui ne peu-

vent pas se figurer que tel ou tel ministre était un simple menuisier ou un valet de chambre dans sa jeunesse. Le parvenu a des manières triviales, communes; il est hautain et d'une fierté impertinente. Ensuite, ces gens-là, qui n'ont pas une éducation sérieuse, ne peuvent pas bien remplir des postes aussi élevés.

A mon avis donc, les sultans feraient mieux de prendre toujours leurs ministres, leurs diplomates, parmi les jeunes gens de famille, qui ont reçu une éducation solide et complète.

A l'appui de mon assertion sur la démocratie trop grande parfois des sultans, je vais vous raconter ce qu'étaient certains hauts personnages à Constantinople, il y a vingt ou trente ans, et comment ils sont parvenus aux postes qu'ils occupent.

L'un d'eux avait, du temps du sultan Mahmoud, une petite boutique; il était menuisier; il gagnait de deux à trois francs par jour.

Le sultan, passant devant sa boutique, remarqua sa tournure distinguée et sa figure assez intelligente et où brillait la fraîcheur de la jeunesse. Bref, ce garçon lui plut, il donna ordre qu'il fût mis au nombre des domestiques du palais. Il n'est pas resté simple domestique... il est monté en grade... si bien qu'il a fini par épouser une... enfin la femme qu'il a...

Et qu'il est... ce qu'il est! ma foi, un fort haut personnage.

Un autre, tout aussi haut placé, a été fort longtemps simple valet de chambre d'un grand seigneur : ce grand seigneur l'aimait beaucoup, il l'a protégé et l'a fait arriver à la position qu'il occupe aujourd'hui.

Mais avouez que, pour ceux des ministres ou dignitaires qui sont d'une bonne famille, qui ont reçu de l'éducation, il est dur de se trouver les collègues et quelquefois les inférieurs de ces gens-là, qui ont la morgue des parvenus.

Les mendiants sont innombrables à Constantinople, ils ont un chef qui se nomme *Dilengi-Bachi* ; les ponts et les grandes rues en sont encombrés.

Le *Dilengi-Bachi* est loin, lui, d'être pauvre ; il a sa maison, un beau cheval et, tous les vendredis, quand le sultan se rend à la mosquée, on le voit caracoler à sa suite.

C'est à lui que l'on s'adresse pour connaître les plus nécessiteux de ces mendiants, lorsqu'on veut distribuer les secours que le sultan donne fréquemment, car le *Dilengi-Bachi* connaît tous les pauvres de la ville.

Ces mendiants forment une milice dont le *Dilengi-Bachi* est le général en chef. Ils le craignent et lui obéissent.

Les Indous forment une catégorie de mendiants bien plus ennuyeuse encore. Ils arrivent par bandes

de trente, de quarante. Ils portent un costume de derviche ; ils ont la tête nue.

Ils vont en bandes devant les maisons des gens riches. Là ils ouvrent la porte et ils se mettent à hurler tous ensemble *Béréquet-Allah* (largesse de Dieu)! Si par malheur on tarde à leur envoyer de l'argent, ils font un vacarme insupportable, et l'on se voit forcé de leur donner.

Souvent ils prennent un *kaïk*, s'y entassent tous pêle-mêle. Ils font arrêter leur *kaïk* devant le *yalli* d'un pacha, et ils commencent à hurler *Béréquet-Allah! Béréquet-Allah!* C'est avec raison qu'on les nomme les Indous hurleurs.

C'est une vraie plaie pour Constantinople que ces Indous, et le gouvernement devrait bien prendre des mesures pour empêcher ces hommes, qui sont robustes, bien portants et très-aptés au travail, de faire leur métier de mendiants, et surtout de le faire de cette façon hurlante.

Si les mendiants sont nombreux dans cette ville, cela a lieu d'étonner, car il y a beaucoup d'établissements de charité à Constantinople.

Dans ces établissements le gouvernement fait distribuer tous les jours un pain fait exprès pour eux, pain plat qui s'appelle *fandaulha*.

Une fois par semaine on leur donne de la viande, et tous les jours du *pillaff*.

Il y a en plus, dans chaque quartier, des cuisines que l'on nomme *imareth*. Dans ces cuisines, que l'on peut appeler cuisines des pauvres, l'on distribue aussi de la soupe et de la viande.

Ces cuisines ont toutes des fonds; des hommes charitables, en mourant, laissent une somme ou souvent toute leur fortune à ces établissements. Les capitaux de ces *imareth* sont administrés par le *vacouff*, celui qui administre aussi les fonds des mosquées.

Le *vacouff* doit mettre un grand zèle à remplir sa charge, et bien veiller à ce que le pain soit bon, et distribué à temps, car tous ces mendiants sont très-exigeants et toujours prêts à faire une émeute.



CHAPITRE XII

De la littérature et de la Poésie turques.

La littérature, en Turquie, est encore un peu dans l'enfance de l'art.

Il n'y a pas parmi les Turcs de romanciers qui, comme

en France, publient à chaque instant des romans, des nouvelles ; en fait de romans, ils n'en ont que quelques-uns anciens, et des traductions d'ouvrages français ou anglais.

Mais ils ont beaucoup de livres de sciences d'un grand mérite, ainsi que plusieurs histoires de l'empire ottoman, et de toutes les guerres que cette nation a faites. Ces histoires-là sont écrites par les ordres du gouvernement, qui a des hommes exprès pour cela, comme jadis les rois de France avaient leurs historio-graphes.

Mais, si les romanciers manquent dans l'empire ottoman, en revanche les poètes y abondent, et par conséquent la poésie aussi.

Les poètes jouissent d'une grande liberté en Orient et ils sont très-considérés.

Ils ont un peu le droit de tout dire ; ils font des épigrammes, des satires sur les plus hauts personnages, et rarement ceux-ci se fâchent. Du reste, lorsqu'il leur arrive de mal prendre les plaisanteries ou les critiques de MM. les poètes, et de faire enfermer un d'entre eux en prison, il advient ceci : c'est que le poète rime de plus belle contre ce personnage. On cite le trait suivant d'un poète de Stamboul, qui prouve combien ils ont l'esprit indépendant. Un sultan qui régnait il y a quelque cent ans était pris de la maladie de versifier ; il faisait des sonnets sur le

papillon, sur la rose, sur la guerre, sur la paix, sur les beaux yeux de ses favorites, etc. Notre sultan se piquait d'être un bon poète, mais hélas! ses vers étaient détestables, c'était du moins l'avis d'un célèbre poète de cette ville.

Un jour le sultan le fait appeler, il lui lit plusieurs pièces de vers, et lui demande son avis sur elles.

— Vos poésies sont détestables, répond crûment le poète.

Le sultan, furieux de cette réponse, envoie le poète en prison.

Au bout de quelques mois, le sultan, amoureux d'une nouvelle favorite, compose des vers en son honneur. Il envoie chercher dans sa prison le malencontreux poète, il lui lit ses nouveaux vers, en lui demandant encore son avis. Le poète ne répond rien, mais il reprend son bâton et s'avance à reculons vers la porte pour sortir.

Le sultan étonné lui demande où il va :

— Sire, je retourne en prison.

Notre sultan avait de l'esprit, il rit de bon cœur, et pardonna au trop franc et trop peu courtisan poète; dès ce jour, il le traita avec bonté.

Il y a de très-jolies poésies turques; malheureusement il est très-difficile de les traduire. Elles perdent beaucoup, traduites, de ce parfum oriental, de cette originalité qui fait leur beauté.

Pourtant je vais essayer de vous traduire quelques poésies prises dans un charmant volume, dû à la plume d'une femme turque nommée Leyla.

Cette dame, qui appartenait à une grande famille de Constantinople, est morte il y a quelques années seulement, elle a laissé après elle une grande réputation de femme d'esprit. Elle était en correspondance avec tous les poètes de son pays. Voulant se consacrer à l'art de la poésie, elle avait eu le bon esprit de rester libre et indépendante, de ne pas se donner un maître; elle ne s'est pas mariée.

Comme notre poésie, la poésie turque et la poésie arabe ont leurs règles et leurs rimes.

Mais, en traduisant, il est impossible de conserver les rimes, ou bien il faudrait alors dénaturer complètement le vers. Je me suis donc contentée de les traduire mot à mot.

Vous pourrez voir, lecteurs, par ces poésies que les femmes turques ont l'âme accessible à tous les tendres sentiments, et que Leyla, en particulier, avait le cœur ardent; toutes ces poésies sont sur l'amour, ou bien des conversations imaginaires avec son bien-aimé.

Du reste, presque toutes les poésies turques, soit qu'elles soient dues à des plumes féminines ou à des plumes masculines, roulent sur l'amour.

TRADUIT D'UN LIVRE DE POÉSIES

COMPOSÉES

PAR LEYLA

DAME TURQUE

RIVALITÉ

Aujourd'hui, pour plaire à mon bien-aimé, je suis devenue l'amie de ma plus mortelle ennemie! de ma rivale! Mais, en lui serrant la main, ma peine a été si grande, que mon pauvre cœur en est encore saisi.

O mon âme! envole-toi! quitte ce monde, trop de souffrances t'y attendent.

J'ai vu, j'ai contemplé le visage de celle qui m'a ravi plus que la vie, qui m'a ravi le bonheur de mon cœur; j'ai serré sa main!... oui, mon âme, j'ai fait cela!... et pour lui plaire, à lui, à lui qui, sans pitié pour ma douleur, a partagé son cœur en deux. O mon âme! envole-toi! quitte ce monde, trop de souffrances t'y attendent.

Pour aller chez elle, elle, ma rivale, j'ai mis mes plus beaux colliers; je me suis peint le visage pour cacher la pâleur de mes traits. Je ne voulais pas qu'elle se réjouît de la marque qu'ont faite les larmes qu'elle m'a fait répandre. O mon âme! envole-toi! quitte ce monde, trop de souffrances t'y attendent.

Mais vous, mon bien-aimé, pourquoi?... sans pitié pour ma tristesse, sans pitié pour la jalousie dont vous m'avez fait connaître le poison, pourquoi, fleur de mon âme, bonheur de ma vie, m'avoir forcée, moi! à devenir son amie. La détester, la maudire,

était mon unique consolation ! Vous avez trouvé encore que c'était trop ! O mon âme ! envole-toi ! quitte ce monde, trop de souffrances t'y attendent.

A UNE DAME

QUI DEVAIT DONNER UNE FÊTE EN L'HONNEUR
DE SON AMANT

Laisse, laisse parler le monde : avec ton amant aux noirs cheveux, enivre-toi de vin et d'amour, et laisse dire au monde tout ce qu'il voudra.

Tu as respiré, dis-tu, dans un rêve le parfum ambré de sa noire chevelure ; plus que le vin, ce doux parfum t'a enivrée, belle amoureuse, eh bien ! laisse dire au monde tout ce qu'il voudra.

Puisque ton cœur est enchaîné par les nœuds de ses noirs cheveux; puisque le regard de ses longs yeux a pénétré jusqu'à ton cœur et l'a brûlé, eh bien! laissez dire au monde tout ce qu'il voudra.

Sans nul doute, ta conduite sera appelée criminelle par le monde; elle jettera un voile noir sur ton visage; mais, rassure-toi, dans l'autre monde, ce voile sombre se changera en éblouissants rayons. Laissez donc parler le monde; qu'il dise ce qu'il voudra.

Dieu est bon et équitable; il ne saurait te punir d'avoir aimé, car c'est lui qui t'a donné ce cœur, ce cœur ardent et trop sensible, et c'est encore lui qui a permis que tu rencontrasses ton vainqueur. Laisse donc parler ce triste monde, et dire ce qu'il voudra.

LA FAVORITE DU SOIR

Ce soir, mon bien-aimé viendra ! Avec lui je veux rire et boire jusqu'au matin. Oh ! je vais me faire belle ; je veux qu'il soit fou ; je veux que ma rivale s'abreuve de larmes. Si souvent elle m'en a fait verser ! Ah ! c'est ton tour... tu souffriras. Ton cœur du feu de la jalousie sera brûlé ; mais je rirai, je m'enivrerais de vin et de volupté ; il sera sous mon charme, il t'oubliera... oui, il t'oubliera.

Ah ! vous croyiez que la pauvre délaissée n'approcherait jamais de ses lèvres la coupe douce et parfumée de la vengeance ? Vous vous trompiez ! les flèches du malheur ont percé mon cœur en mille endroits ; il saigne encore de ses blessures ; mais je veux, ce soir, noyer mon chagrin dans le vin et dans l'ivresse de l'amour. A vous les larmes et les tourments ! rivale sans pitié et cruelle.

O toi, le bien-aimé de mon âme, je veux ce soir que tu me trouves belle; je veux que ton cœur m'aime, comme il m'aimait jadis; je veux enchaîner à jamais ton cœur volage avec les tresses de mes blonds cheveux.

A SON AMANT

Sans avoir vu ta chevelure, j'en connais les anneaux luisants, et rien qu'en y pensant ma tête brûle; mais ne me fais pas de serments, ne me jure ni constance, ni fidélité. De vos serments je connais la valeur; je le sais, vous dis-je, ils sont mensongers. Dis-moi, est-ce que le rossignol, l'amoureux tendre et constant de la rose, la fait souffrir ainsi? Va, mon cruel! A personne je ne demande des renseignements sur toi, car, hélas! je te connais trop bien; je ne dis pas que tu es trompeur, mais je sais que tu l'es. Tu feins de ne pas savoir le mal que tu me fais, ô mon bien-aimé! L'autre

soir, je parlais de toi à mon cœur; il m'a répondu en poussant un amer soupir : Assez ! ne me parle plus de ton amour ; je connais ta souffrance.

PLAINTES

Tu connais bien ma souffrance, ô mon bien-aimé ! Chaque jour, tu entends les soupirs de mon cœur ; mes yeux alanguis te disent la tristesse de ma pauvre âme ; mais tu fais semblant de ne pas la connaître. Si je pouvais au moins tomber à tes pieds ; si je pouvais baiser la poussière où ta taille souple et gracieuse se reflète en une ombre légère ! Avec beaucoup de mystère, je voudrais ce soir boire avec toi ; cela, je le désire de tout mon cœur.

Mais je n'oserai jamais te dire tout ce que je sens ; tu as brûlé mon cœur, ô mon amant !

Est-ce ma faute, dis-moi, si tu m'as rendue amoureuse? Ta figure fraîche et rose, même les étrangers peuvent la voir, l'admirer, et moi, ta compagne dévouée, je suis, hélas! dans le désert. Le feu de mon amour a consumé mon cœur.

Ah! je suis anéantie de tristesse. Aie pitié de ton Iseït; sans cela son amour sera perdu, et Iseït aussi sera perdue.

CHANTS D'AMOUR

Nous sommes de celles qui, en chantant, exhalons jusqu'au matin nos soupirs amoureux, comme le rossignol dans la forêt. S'il faut au bouton de rose pour s'entr'ouvrir le chant du rossignol et la rosée du matin, nous autres, nos cœurs s'entr'ouvrent sous la rosée de nos larmes et aux mélancoliques murmures de nos soupirs.

Nous sommes de celles qui, dans la droiture d'un amour vrai, allons sans rien redouter, la tête nue, les vêtements en désordre. Que nous importe! nous aimons; l'amour pur et vrai ne connaît point d'entraves.

Nous sommes de celles qui gardent dans le fond de leur cœur le doux secret de leur amour, et nous mourrions plutôt que de le laisser même deviner.

Nous sommes de celles encore qui feraient gaiement pour leur amour le sacrifice même de leur vie. L'agneau s'est mis sous le couteau d'Abraham; nous, dans la route de l'amour, au sacrifice nous sommes toujours prêtes.



LE SECRET

DE LA SOUFFRANCE DE L'AMOUR

Aujourd'hui, j'ai vu mon amant, je lui ai demandé le secret de la souffrance de l'amour ; il m'a répondu : Vous voulez savoir pourquoi ?

Les amoureuses sont souvent tristes, inquiètes et impatientes, ce secret a une cause, et cette cause... c'est nous!...

LA NOURRITURE DES AMOUREUX

Savez-vous de quoi se nourrissent les amoureux ? le devinez-vous ? Eh bien, non, ils étanchent leur soif

ardente avec les larmes brûlantes de leurs yeux, et ils apaisent leur faim avec le petit oiseau de leur âme que les feux de l'amour ont calciné.

CELUI QUI SEUL PEUT GUÉRIR UN CŒUR BLESSÉ

UNE DAME.

— Ah! qui pourra guérir mon pauvre cœur?

LEYLA.

Ni muchir, ni grand vizir, ni souverain, ni soudan, n'auraient le pouvoir de faire ce que tu demandes; mais ne t'afflige pas, le remède est dans les mains de Dieu; toujours compatissant, il guérira ton pauvre cœur.

PLAINTÉ

Ce cruel! cet infidèle! en songeant à lui j'ai soupiré, j'ai pleuré, et mon cœur attristé s'est dit avec amertume : Hier, à la promenade, il n'a pas même voulu, par un salut, reconnaître celle qu'il a aimée!

Rien n'a pu toucher ce cruel, ni mes larmes, ni mes soupirs; plus dur que le marbre est dur son cœur, la flèche qui s'échappe de mon soupir traverse le marbre, et elle ne touche pas son cœur. Pauvre Leyla! je t'ai inscrite comme perdue sur le grand livre de l'amour; oh! pauvre Leyla!

A SA RIVALE

LA DEUXIÈME FEMME

J'avais trouvé belle et parfumée la fleur de ma vie, mon Rossignol bien-aimé. Comme le bouton de rose mon cœur s'était entr'ouvert, et de bonheur mon front rayonnait. Mais soudain le ciel de mon bonheur s'est obscurci, un noir nuage est venu l'assombrir, la nuit est descendue dans mon âme. Ce nuage, c'était toi, toi ma rivale ! tu es venue me disputer son cœur ; bientôt tu t'y es établie en souveraine. Alors, fière et triomphante, tu m'as regardée d'un air dédaigneux, tu t'es ri de mes larmes, de ma douleur. Mais ne sois pas si fière et si vaine, cruelle rivale, pense qu'un jour tu auras peut-être une rivale, toi aussi, rivale qui, sans pitié comme toi, rira de tes larmes. Comme moi, pense-y, un jour tu seras chassée de son cœur par une autre femme.

RÉPONSE

A UNE INVITATION QUE LUI FAIT SON AMI
DE CŒUR

Si ma rivale doit se trouver à la réunion où vous m'invitez, excusez-moi; il me serait bien difficile, mais bien difficile, de supporter sa vue.

INVITATION

Venez ce soir à ma réunion, venez tout seul, car à cette réunion il n'y aura qu'un seul, toi et ta Leyla, qui est toi encore.

RIVALE

Franchement, je ne puis faire attention à ma misérable rivale, elle est fière, orgueilleuse de la préférence que le bien-aimé lui accorde. Je le sais, chaque jour il est à ses pieds ; c'est pourquoi des larmes de rage rougissent mes yeux ; ce que je souffre aujourd'hui, peut-être demain, à son tour, elle le souffrira ; voilà ma seule et unique consolation dans mon triste abandon.

TRISTES SOUPIRS

Assez longtemps, ma plume, vous avez chanté la joie et l'amour, maintenant venez chanter la tristesse de mon âme ; l'enfer est descendu dans mon cœur, il

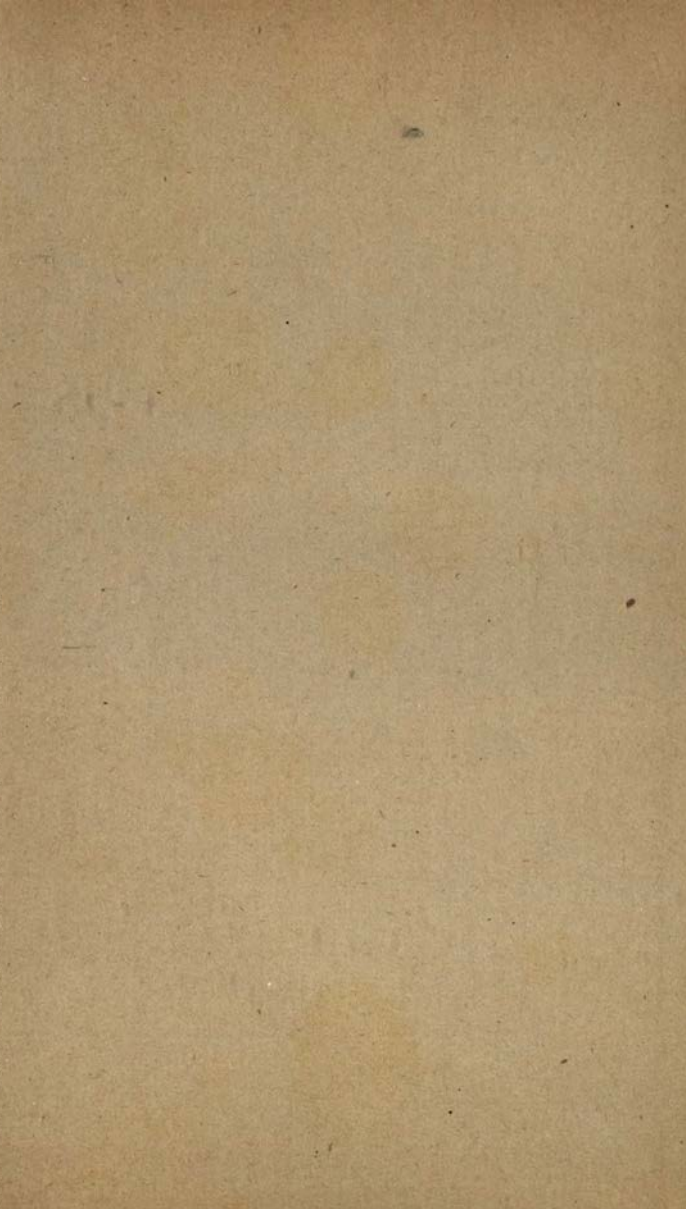
est brûlé des feux de la jalousie ; mes yeux n'ont plus de larmes, ils sont secs et brûlés comme mon cœur. Oh ! mon Dieu, que vous ai-je fait ? laissez-moi au moins l'espérance, envoyez vers moi cet oiseau au doux chant et au brillant plumage, qu'il vienne me faire entendre sa joyeuse chanson. Oh ! mon cruel infidèle, vous avez ouvert dans mon cœur une plaie ; elle est si profonde, que mille fois par jour vous voudriez essayer de la cicatriser, qu'hélas ! vous n'y parviendriez pas ! Je sais bien qu'un jour viendra où vous regretterez le mal que vous me faites, mais alors ce sera trop tard pour moi. Je ne serai plus, et je n'aurai pas même la consolation de voir vos regrets.

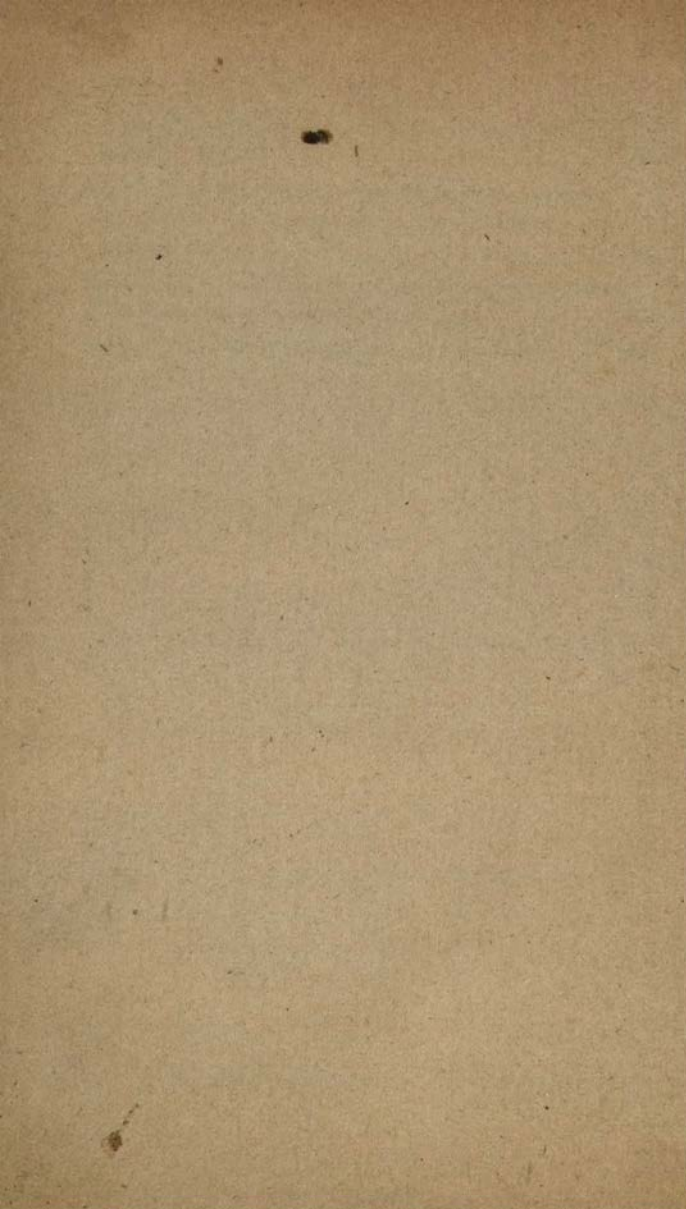
FIN.

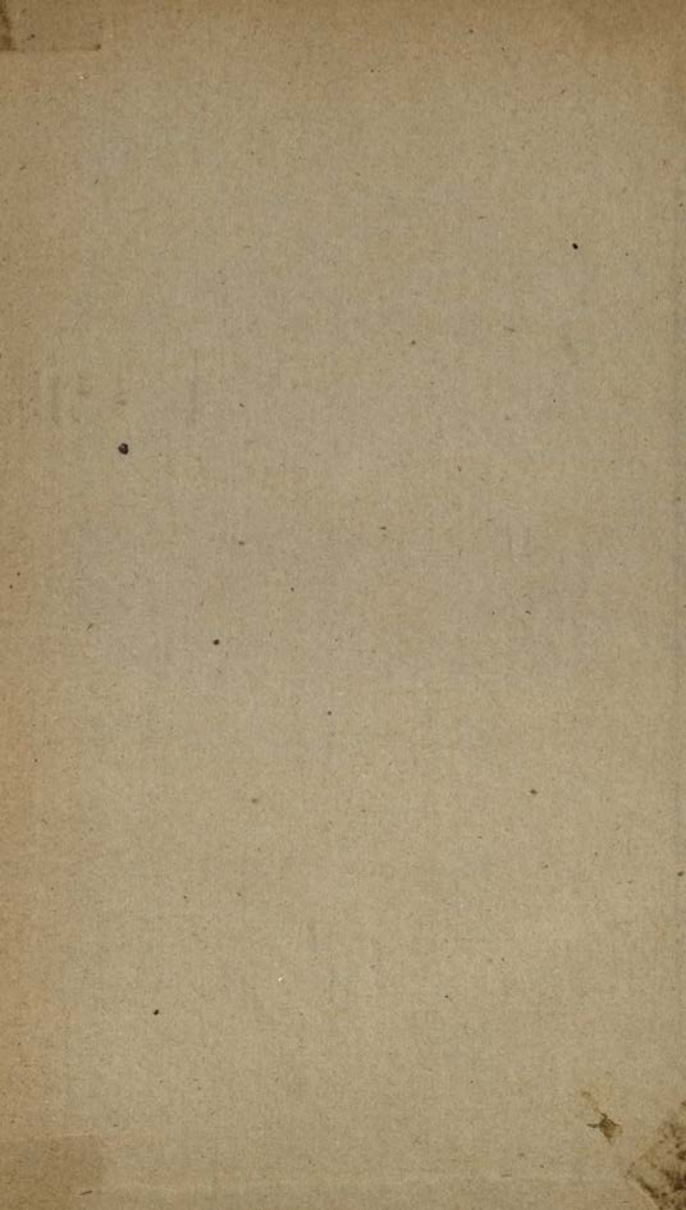
TABLE

| | |
|--|-----|
| AVANT-PROPOS en guise de Préface. | 1 |
| CHAPITRE I. — Histoire de la sultane Kétiras. — Intérieur du sérail. — Histoire de l'esclave Naoura. | 15 |
| CHAPITRE II. — Les Maris des sultanes. | 45 |
| CHAPITRE III. — Mœurs des femmes du peuple. | 67 |
| CHAPITRE IV. — Les eunuques. | 77 |
| CHAPITRE V. — Sélanlik. — Harems. | 85 |
| CHAPITRE VI. — Polygamie. — De la Femme légitime et de l'Odalisque. | 111 |
| CHAPITRE VII. — Des Femmes esclaves. — Bazar, marché, commerce d'esclaves. | 119 |
| CHAPITRE VIII. — Comment se font les mariages en Orient. — De la séparation et du divorce. | 155 |

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE IX. — Des Tékîés, Derviches tourneurs ou Mewlévi, Bectachis, Koupaï. | 149 |
| CHAPITRE X. — De la Turquie. — Ses usages, ses lois, ses mœurs en général. — Du Ramadan et des fêtes du Baïram. — Des Janissaires. | 161 |
| CHAPITRE XI. — Constantinople, ses promenades, ses environs, ses chiens errants et ses mendiants. | 227 |
| CHAPITRE XII. — De la Littérature et de la Poésie turques. . . | 255 |







28423